PER
R-334
CON

Notre roman : LES FIANÇAILLES DE MADELINE, par Louis Derthal

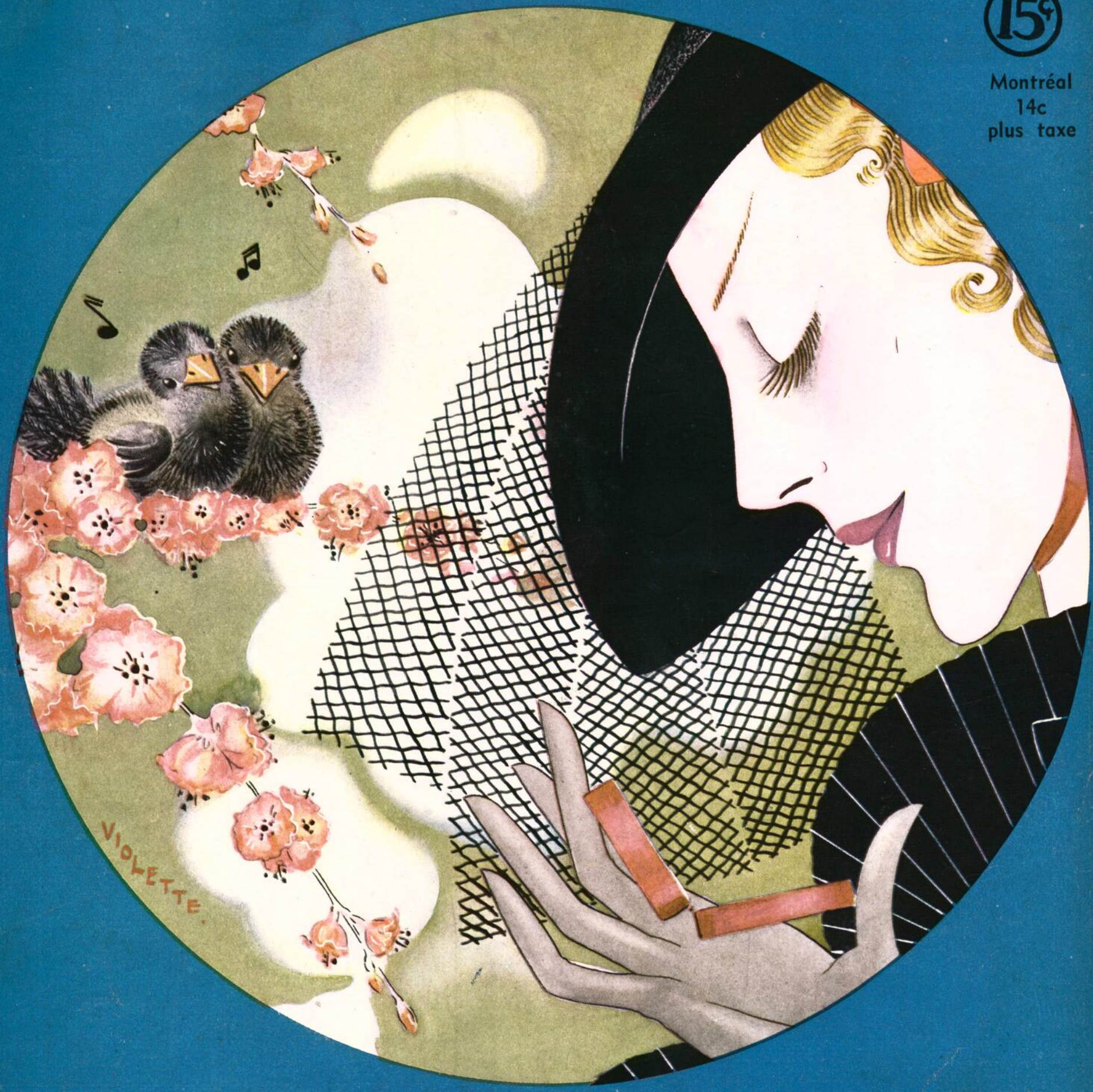
Juillet 1938

La Revue Populaire

31e année, No 7

15¢

Montréal
14c
plus taxe



La Confédération : le pour et le contre

Le Centenaire du Saguenay

Libby's

Fèves Brun-Foncé

CUITES DE LA NOUVELLE FAÇON

servies par des Milliers de Femmes



Libby's

Nouvelle Méthode de Cuisson

Elles *doivent* être bonnes ; elles *doivent* être différentes pour que des milliers de femmes continuent à les acheter ainsi ! Naturellement, cela est dû à la Nouvelle Méthode de Cuisson brevetée Libby's — une méthode si réussie que les Fèves Brun-Foncé Libby's diffèrent absolument de toutes celles que vous avez mangées jusqu'ici.

Pour commencer, les fèves elles-mêmes sont sélectionnées avec soin. Seules, des fèves saines, fermes et dodues sont triées à la main. Puis, elles sont cuites à point . . . et brunies jusqu'au centre, d'après la nouvelle méthode de cuisson Libby's. Voilà ce qui fait la différence entre des fèves « tout court » et les *Fèves Brun-Foncé Libby's* ! Cela explique l'arome plus tentant — la couleur plus chaude, plus foncée et plus appétissante — la texture ferme et cependant tendre — la saveur plus exquise et plus riche — de ces délicieuses fèves dorées. Mais ne vous fiez pas à ce que *nous* vous disons. Servez ces fèves une fois. Si vous ne trouvez pas qu'elles *sont* meilleures que toutes les fèves que vous avez mangées jusqu'ici, vous pouvez profiter de l'offre suivante :

Remboursement du double de votre argent !

Si vous ne trouvez pas que les Fèves Brun-Foncé Libby's sont les meilleures que vous ayez jamais goûtées, au point de vue : 1. Saveur; 2. Texture; 3. Couleur — envoyez simplement l'étiquette avec vos nom et adresse, le prix d'achat et le nom de votre épicier, à Libby, McNeill & Libby of Canada, Limited, Chatham, Ontario. Libby vous remboursera le double du prix d'achat.



Libby's **4 Sortes :**

FÈVES BRUN-FONCÉ

1—Avec Porc et Sauce Tomate
2—A la Végétarienne avec Sauce Tomate (sans viande)
3—Avec Porc et Mélasse
4—Fèves Rognons avec Porc

Si votre épicier ne peut pas vous les fournir, veuillez nous envoyer son nom, à Chatham, Ontario, et nous nous occuperons de vous les faire avoir.

Préparées au Canada, par LIBBY, McNEILL & LIBBY OF CANADA LIMITED, CHATHAM, ONTARIO

La Revue Populaire

31e année, No 7

Montréal, Juillet 1938

SOMMAIRE

Page

La Confédération — le pour et le contre
par Roland Prévost 5

L'Esprit nomade ou le retour à la tente
par Fernand de Verneuil 6-7

La Rochelle,
par Emile Falardeau 8

Une visite à la Légation du Canada à Paris
par Juliette Cabana 9

Regards sur le Venezuela
par Marcel Daniel 10

Chic et simplicité 11

NOTRE ROMAN COMPLET :

Les Fiançailles de Madeline
par Louis Derthal 12

Robe d'enfant 29

Comment aider son mari,
par Francine 30

L'Art d'être belle en six leçons 31

Le centenaire du Saguenay 32-33

De charmantes robes pour la saison des vacances 34-35-36

Les mots croisés 40

Mon cours d'art culinaire
par Mme Rose Lacroix 42

L'oeuvre des petits lits blancs
par Thérèse Fournier 41

Fantaisie de la mode
par Francine 54

Conseils pour voyage et vacances
par Francine 56

Pour vous venir en aide
par Francine 57

Nos vieilles familles canadiennes
par Emile Falardeau 58

Littérature 59

Mères et jeunes filles modernes
par Caroline Duclos 61

Les gagnants des mots croisés de juin 62

NOTRE PROCHAIN ROMAN :

Les Deux Routes
par Léo Dartey

LA REVUE POPULAIRE

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
Editeurs-Propriétaires
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

ABONNEMENT
Canada : Un an : $1.50 — Six mois 75¢
Etats-Unis : Un an $1.75 — Six mois 90¢

Tél. : PLATEAU 9638*

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C.

Entered March, 23 1908, at the Post Office of St Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

ON N'INVITE PLUS MARIE BIEN TRISTE EST SA VIE



Elle ne songe pas que l'odeur de transpiration éloigne les hommes !

Marie est jolie, gaie, jeune — elle *devrait* être aussi populaire que ses amies. Et pourtant les hommes semblent l'éviter. Elle passe les beaux soirs d'été seule chez elle, pendant que ses amies sont invitées partout !

Il est bien regrettable que Marie ne comprenne pas l'insuffisance du bain à protéger contre l'odeur de transpiration des aisselles — et que les aisselles doivent être traitées *spécialement* pour rester fraîches et agréables, et ne pas incommoder.

Les jeunes filles prévenantes emploient Mum ! Elles savent que le bain enlève la *transpiration passée* et que Mum empêche la transpiration *de se produire*. Pour ne pas risquer d'incommoder vos amis — servez-vous de Mum chaque jour, après chaque bain. Avec Mum, vous serez *sûre* de plaire ; les hommes vous trouveront vraiment *séduisante !*

MUM EST RAPIDE ! Mum est d'emploi facile. Il ne fait pas perdre de temps puisqu'il sèche très rapidement. Il n'y a qu'à en étendre un peu sous les bras; c'est tout ! Pour que les hommes *aiment* à vous fréquenter, employer Mum chaque jour et après chaque bain.

MUM EST FIABLE ! Vous pouvez appliquer Mum même *après* vous être habillée. Il n'endommage pas les vêtements.

MUM EST SUR ! Mum n'arrête pas la transpiration naturelle mais *l'odeur seulement !* Mum vous conservera vos amis parce que vous ne les incommoderez pas.

MUM EST DOUX ! Mum est aussi sûr, aussi doux qu'une crème pour les mains. Il n'irrite pas même après le rasage des aisselles.

MUM DURE TOUT LE JOUR ! En appliquant du Mum le matin ou avant une soirée, vous reviendrez chez vous avec des aisselles aussi fraîches qu'avant le départ.

LE BAIN NE SUFFIT PAS — IL FAUT MUM



Pour serviettes hygiéniques —
Pas d'inquiétude ni d'ennui quand vous employez Mum de cette façon. Des milliers de femmes le font parce qu'il est SUR.

MUM

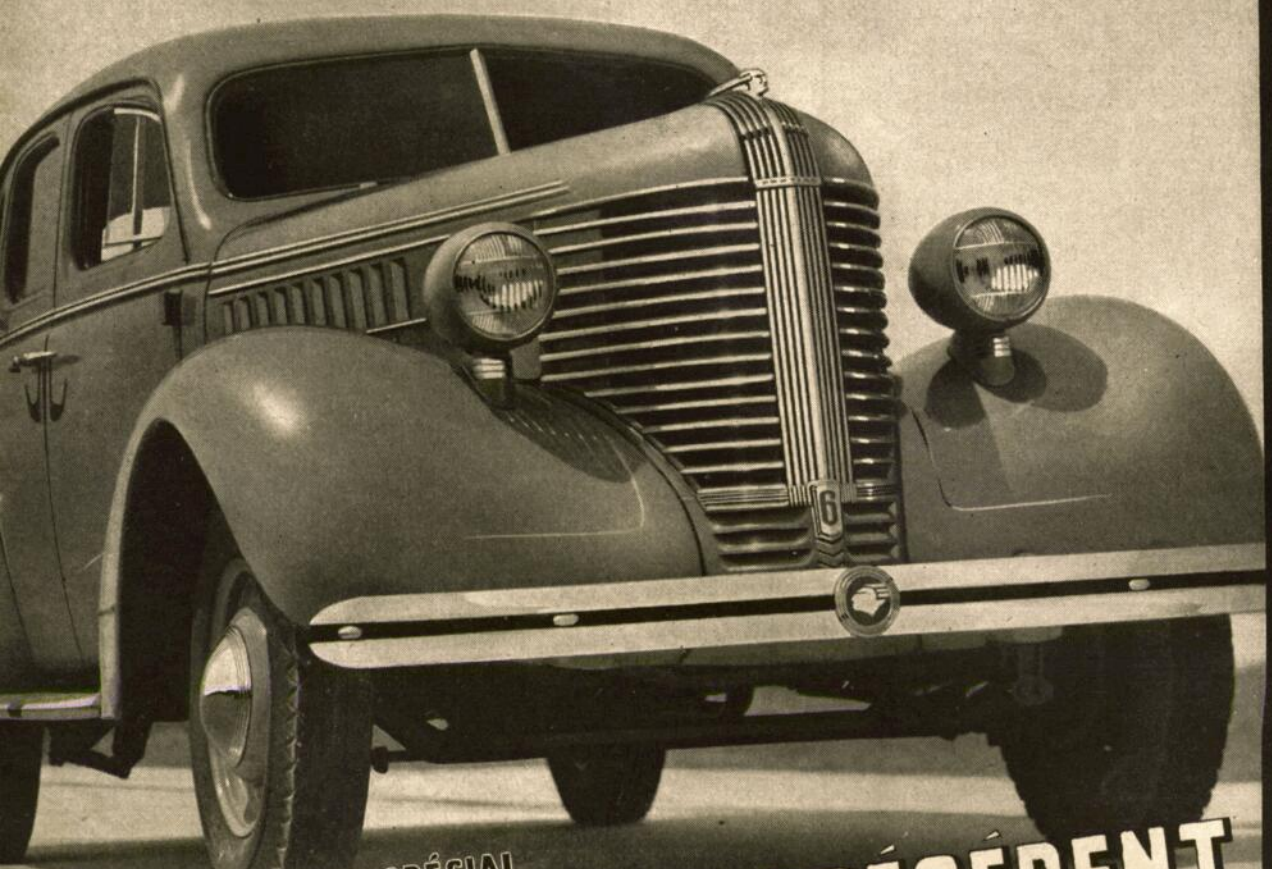
Fabrication canadienne M14-F

CHASSE L'ODEUR DE LA TRANSPIRATION

NOUS SOMMES HEUREUX.. ET ÇA COÛTE PEU!



AVEC UN PONTIAC



LE NOUVEAU SIX SPÉCIAL

À BAS PRIX SANS PRÉCÉDENT

EN TÊTE DU

DOMAINE DES BAS PRIX *comme* VALEUR EXCEPTIONNELLE

Le Pontiac Six "Spécial" est la seule voiture qui vous donne *TOUTES* ces caractéristiques . . . au plus bas prix qui soit:

CHANGEMENT DE VITESSES DE SÉCURITÉ—vous permettant de changer de vitesse, les deux mains au volant! La conduite devient deux fois plus facile . . . deux fois plus rapide. Il n'y a rien à apprendre.

PLANCHER AVANT DÉSENCOMBRÉ—Pas de leviers. Pas de protubérances ni tunnel. Le levier de changement de vitesses est sur la colonne de direction. Le levier de frein d'urgence est *sous le tablier*. La plus grande accommodation pour trois personnes sur le siège avant.

L'ÉTRANGLEUR AUTOMATIQUE—Ce contrôle assure le démarrage le plus rapide par tous les temps—élimine le réglage manuel.

NOUVELLE SUSPENSION ÉQUILIBRÉE—avec stabilisateur: le maximum de souplesse.

NOUVELLE CARROSSERIE FISHER MONACIER—Plus sûre, plus belle. Construction tout acier. Siège avant inclinable et réglable. Ventilation Fisher sans courant d'air. Glaces de sûreté partout. Pas de réverbération. Pare-brise en "V". Malle de dimensions exceptionnelles.

MOTEUR A SOUPAPES EN TÊTE DE 85 C.V.—Doux, puissant, économique, 5 points de suspension caoutchoutés. Sélecteur d'octane, ventilation du berceau.

FREINS HYDRAULIQUES—Auto-serreurs. Contrôle sûr et positif à toutes les allures.



Berceuse

La nouvelle suspension équilibrée du Pontiac vous donne la marche la plus souple qui soit . . . douce, moelleuse, *berceuse*.

LES MODÈLES PONTIAC "DE LUXE" vous donnent ces avantages exceptionnels: les genoux mécaniques les plus avancés . . . la direction centralisée . . . et le moteur à soupapes en tête de 89 C.V. à pistons ANOLITE.

LES PERES DE LA CONFEDERATION
(1er juillet 1867)



Sir John A. Macdonald (debout au centre), Sir Georges-Etienne Cartier (à sa gauche), Sir H. L. Langevin (assis, devant Sir John), Sir E. Taché (à la gauche de Sir G. E. Cartier), Hon. Georges Brown, Peter Mitchell, R. B. Dickie, T. H. Haviland, A. T. Galt, J. Cockburn, Sir Charles Tupper (debout, à droite) et T. D'Arcy McGee.

M. Barnard, W. A. Henry, E. Palmer, W. H. Steeves, Chas. Fisher, Geo. Coles, Col. J. H. Gray, E. Whelan, Sir F. B. T. Carter, E. B. Chandler, J. C. Chapais, S. L. Tilley, Sir Ambrose Shea, A. G. Archibald, Alex. Campbell, Hon. Oliver Mowat, W. H. Pope, J. Gray, J. M. Johnston, A. A. MacDonald, W. MacDougall, J. McCully.

LA CONFÉDÉRATION—le pour et le contre

par Roland Prévost

DEPUIS sa naissance, la Confédération a subi de nombreuses et violentes attaques tant dans l'Ouest que dans l'Est. Et pourtant elle vit encore.

Oeuvre humaine, elle possède donc des défauts et des qualités. Essayons, brièvement, de trouver ce que ce système politique peut avoir de favorable ou non aux intérêts canadiens-français, les seuls qui normalement doivent nous intéresser.

Inutile de nous attarder aux causes et à la genèse du pacte de 1867 : maints ouvrages ont fouaillé textes et statistiques pour justifier une thèse *pro* ou *contra*. A tel point que, d'un océan à l'autre, partisans et adversaires de la Confédération ferraillent avec plus d'ardeur que jamais; par les mémoires présentés à la Commission Rowell, on a bien vu que l'édifice canadien repose sur un terrain moins solide qu'on ne croyait . . .

Du point de vue purement canadien, la fédération des neuf provinces se justifie surtout par des raisons d'ordre économique.

Chemins de fer, grandes industries, exploitations minière et forestière, agriculture, commerce intérieur et extérieur, tout cela a atteint les proportions actuelles grâce à l'immensité et à la diversité des ressources du pays. Advenant la dislocation de l'Etat fédéral, toute cette richesse serait fortement amoindrie. Dans le Québec, la production industrielle, en particulier, subirait un décalage considérable. Mais, sous ce rapport, l'Ontario écoperait encore davantage. Quant aux provinces des Prairies, leur économie essentiellement agricole ne résisterait pas longtemps !

Jusqu'à quel point l'économie canadienne-française en serait-elle affectée ? Un plébiscite ramènerait-il dans le giron québecois l'élément français du Nord ontarien et du Nouveau-Brunswick ? Un Etat libre québecois pourrait-il vivre par ses propres moyens ? Autant de questions auxquelles les statistiques répondraient mieux que des considérations historiques ou sentimentales.

La nation canadienne est avant tout un consortium de grands intérêts. L'unité morale entre les deux groupes ethniques — de même qu'entre l'Est et l'Ouest — n'a jamais existé et n'existera peut-être jamais. Tant que le peuple sentira que son gagne-pain est fonction de l'union politique des provinces, les fédéralistes auront beau jeu de réclamer le statu quo ou de pousser à la centralisation des pouvoirs. Combien de temps encore durera cet optimisme ?

« Le Canada, puissance internationale », dit M. André Siegfried. Au fond, les Canadiens qui ne participent pas à la « grande » politique ou à de puissantes entreprises ne soupçonnent guère l'importance du Canada dans le monde; restés coloniaux, ils croient que notre politique internationale reste, en dépit des apparences, le fait de la Grande-Bretagne. Je n'ai pas à voir ici s'ils ont raison ou non.

M. Léopold Richer a très bien démontré que le Canada, quatrième pays exportateur, « a grandi tout seul, sans l'aide de l'Angleterre ». Fort d'un optimisme début-de-siècle, stimulé par une mégalomanie universelle, notre pays s'est doté d'un outillage en vue d'une production que le marché national était certes incapable d'absorber. Aussi, l'exportation était-elle vitale pour nous. De là des problèmes tarifaires âprement discutés entre l'Est industriel et l'Ouest agricole; à ce sujet, il est certain que les Maritimes n'ont pas été gâtées et qu'elles ont raison de récriminer.

•

Quels avantages économiques, les Canadiens français retirent-ils de la Confédération ? Bien que n'exerçant pas, dans notre province, une influence proportionnelle à notre importance numérique, nous avons toutefois des industriels et des commerçants qui font affaire avec le Canada tout entier. Si paradoxal que cela paraisse, quelques-uns même ont une clientèle plus considérable dans les autres provinces. Il serait facile d'en donner des exemples frappants.

Suffisamment préparé à la lutte, bien dirigé, possédant d'inépuisables ressources naturelles, un peuple jeune comme le nôtre se devait d'atteindre une prospérité comparable, toutes proportions gardées, à celle des Etats-Unis. Etienne Parent n'écrivait-il pas, il y a un siècle, que notre salut résidait dans l'industrie et le commerce, sources de puissance ? Qui lui donnerait tort aujourd'hui ? Ce n'est pas sans mélancolie que l'on constate combien les leçons de ce grand réaliste ont été stupidement ignorées. Sans notre courte vue, nous n'aurions pas aujourd'hui à gémir sur notre faiblesse économique et sur notre insuffisance littéraire et artistique.

Nous avons perdu un siècle : n'en accusons que nous-mêmes !

Depuis soixante-dix ans, l'union de toutes les forces françaises du pays aurait dû peser davantage — au point de vue politique — auprès du gouvernement central. L'esprit partisan, le manque d'énergie et l'absence de patriotisme de nos représentants fédéraux nous ont fait perdre et continuent de nous faire perdre le fruit des luttes antérieures à 1867. N'a-t-on pas trop oublié — ou ignoré — que sans les Canadiens français la Confédération n'aurait jamais existé et qu'elle survit par notre patience et notre tolérance ?

Le mémoire du gouvernement québecois à la Commission Rowell déclare : « Sous l'empire de notre système fédéral, chaque province, dans la sphère qui lui est propre, constitue un Etat autonome, jouissant de toutes les prérogatives d'un Etat souverain et nullement assujetti au pouvoir fédéral. » Dans les limites de la constitution, nous avions donc assez d'autonomie pour organiser notre vie. Il est malhonnête de reporter sur les autres le poids de notre incurie et de notre politicaillerie. Les esprits étant aujourd'hui plus éveillés, nous comprendrons le prix de cette autonomie; et nous savons que toute mesure restrictive à cet égard nous porterait préjudice. Il est grandement temps d'acquérir une raison politique informée par l'Économique!

•

Examinons maintenant les lézardes qui affaiblissent depuis longtemps l'édifice canadien.

La minorité française a nombre de griefs sérieux contre l'application arbitraire du pacte de 1867.

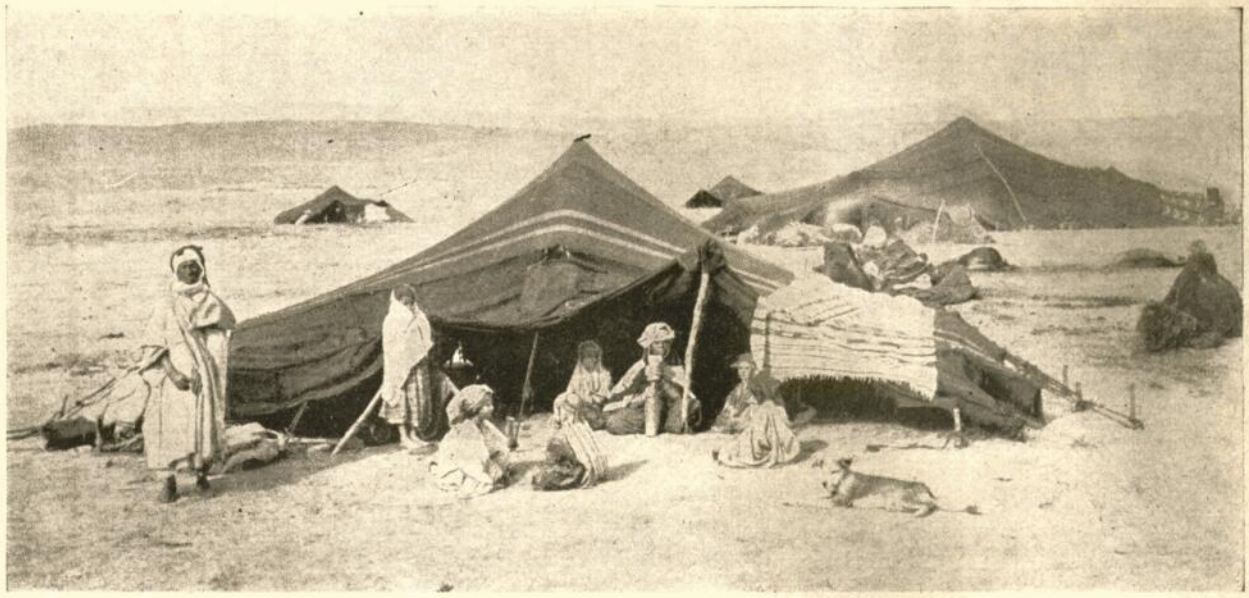
Par deux fois défenseur de la colonie contre l'envahisseur américain, respectueux du pouvoir établi, le Canadien français était en droit de s'attendre à un traitement généreux de la part de la majorité.

Pendant les délibérations préparatoires à la constitution, nos représentants se sont montrés d'une naïveté sans pareille. Presque honteux d'avoir tenu tête aux partisans de l'union législative, ils ont craint de se montrer trop exigeants dans les garanties en faveur de la minorité catholique et française. C'est à eux — et au sectarisme d'une partie de nos concitoyens anglais — que nos frères des autres provinces doivent tous leurs ennuis.

Alors que dans le Québec, la minorité a toujours joui librement de tous ses droits, comment la minorité française, dans les autres provinces, a-t-elle été traitée ? 1871, 1877, 1890, 1892, 1916, autant d'années sombres dans notre Histoire. Tour à tour, le Nouveau-Brunswick, l'Ile-du-Prince-Edouard, le Manitoba, les Territoires du Nord-Ouest, le Keewatin et l'Ontario ont profité de la faiblesse de nos députés fédéraux pour étouffer des minorités pourtant bien paisibles.

Ce que l'on ne comprend pas, c'est qu'il se trouve des gens pour venir nous parler d'unité nationale. Quand avons-nous manqué à la parole donnée en 1867 ? Quand avons-nous persécuté, dans notre province, la minorité anglophone ? Dans le fonctionnarisme fédéral, avons-nous organisé une maffia contre qui que ce soit et avons-nous imposé des unilingues français dans les provinces anglaises ?

L'unité canadienne ! Nous en sommes, pourvu qu'on nous respecte. Et l'on nous respectera le jour que nous agirons en hommes, et non en « bons garçons ». Affaire d'éducation d'abord, d'union ensuite.



La tente a été la première maison; la plus commode aussi. Les Orientaux, dans les grandes plaines, ou dans le désert, les Indiens dans les bois et les pêcheurs ou chasseurs dans leur coin favori, ont trouvé ou trouvent dans la tente l'abri le plus commode comme installation.





(Photos Associated Screen News.)

L'Esprit Nomade ou le Retour à la Tente

par Fernand de Verneuil

Vivre en liberté complète en voyageant au gré de son caprice; échapper aux exigences de la vie moderne dans les villes se sentir maître de soi-même dans la pleine nature, quel beau rêve et qui ne l'a jamais fait !

C'est le rêve de l'indépendance reconquise, celle que connurent nos lointains ancêtres vivant sous la tente au existence nomade dont le souvenir imprécis se réveille parfois au tréfonds de notre âme en vertu des lois de l'atavisme.

Pendant des millénaires la vie de nombreux hommes s'épanouit face à de grands horizons et, quand l'accoutumance menaçait de devenir de la monotonie, les demeures de toiles ou de peaux, avec leur mobilier sommaire étaient transportées ailleurs où la vie retrouvait le charme de la nouveauté.

C'était la belle vie, saine et calme; celle qui donne la pureté du sang, la vigueur des muscles et la clarté de l'esprit; ce fut la vie des tribus nomades dans les grands déserts, celle des peuplades errantes un peu partout à la surface du globe et celle des premiers occupants du sol canadien.

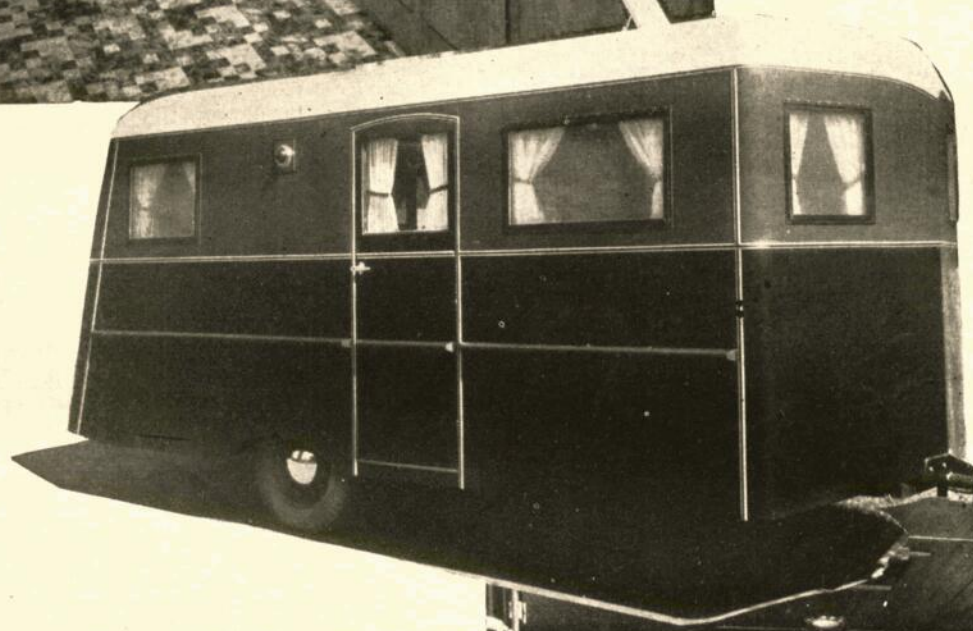
Lentement, les hommes ont inventé ce qu'on est convenu d'appeler la civilisation et c'est en son nom qu'ils ont construit des villes énormes et certainement admirables mais où l'on sent continuellement une invisible main s'appesantir sur des épaules déjà lourdes du fardeau de la vie. C'est l'engrenage bruyant, enfiévré dans lequel on est entraîné mais dont on rêve continuellement de s'échapper.

C'est alors que se présente naturellement à l'idée la tente des anciens peuples sous laquelle il faisait si bon vivre; la tente légère qu'on déplace à volonté pour donner un nouveau cadre aux pensées ou tout simplement pour fuir l'ennui. Et, pendant la belle saison, ces mobiles maisonnettes de toile s'élèvent au bord des rivières, au flanc des montagnes ou bien à la lisière des bois.

Et ce sont des êtres heureux qu'elles abritent.

Les tentes du pêcheur, du chasseur, posées le matin enlevées le soir; celles plus stationnaires de la famille en villégiature; celles des sportifs et celles





(Photos Canadian Top & Body Corp. Ltd., Tilbury, Ontario)

La remorque automobile moderne est mieux qu'une tente ou qu'une maison car elle a les avantages des deux; on la déplace au gré de son caprice et l'on y trouve tout le confort souhaité.



Il était réservé à l'industrie automobile de transformer le citadin le plus amoureux de ses aises en amant de la route, tel un nomade de bonne souche. Seulement, elle en a fait un bohémien de grande allure et de grand chic. Celà, grâce à la remorque.

Je ne m'étendrai, ni sur les commodités ni sur la construction de ces remorques; je ne fais pas de réclame commerciale mais une simple analyse d'un état d'esprit de l'homme, état spécial qui le ramène à la tente des siècles lointains; les belles photos accompagnant cet article valent d'ailleurs bien une description et suffiront sans doute à réveiller le nomade chez bien des hommes.

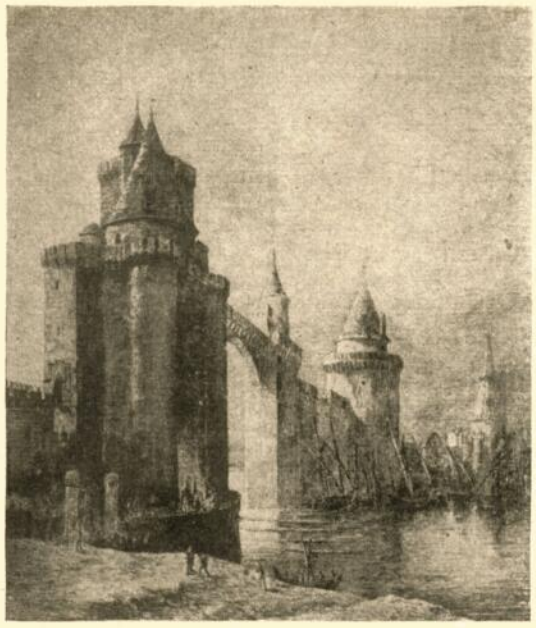
Et je concluerai en disant : Errez dans les campagnes, touristes mes amis, cela voudra mieux qu'errer, comme tant d'autres, simplement dans les idées ou les sentiments.

des amateurs de repos, tout cela traduit avec une sincérité remarquable un état d'âme qui a ses racines profondes dans le passé lointain et qu'on peut appeler l'esprit nomade.

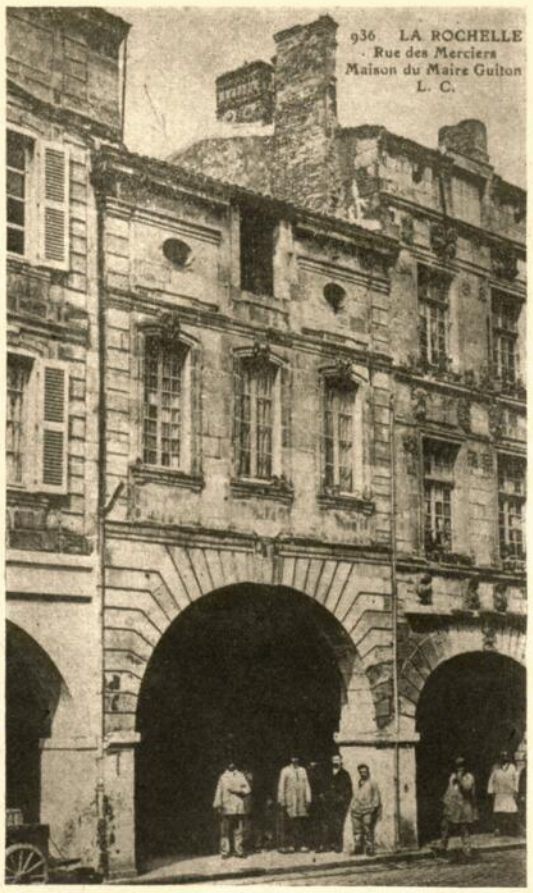
Chose intéressante, cet esprit nomade s'accorde pourtant fort bien avec la vie tel que le progrès nous l'a faite, ou plutôt il l'améliore et la complète; c'est-à-dire que notre amour du confortable recherche les douceur d'un foyer sédentaire pendant les saisons ingrates mais qu'il se sent ensuite repris par le besoin du mouvement et du grand air quand reviennent les beaux jours.

C'est en partant de ce principe que la mécanique moderne, si perfestionnée, a réussi une chose d'autant plus admirable qu'elle est simple en réalité : la maison a emprunté à la tente toute sa mobilité puis, en échange, elle lui a donné toutes ses commodités propres. Il en est résulté la maison mobile.

L'idée, assurément, n'est pas neuve. Depuis que son expèce existe, l'escargot emporte sa maison sur son dos et il y a bien longtemps, parmi les hommes, que les enfants de la Bohème parcourent le monde, allant partout et ne se fixant nulle part, dans des voitures de tous les aspects possibles. Quelques-uns ont d'affreuses « bagnoles » couvertes d'une bâche en lambeaux; par contre, j'en ai vu dans de luxueuses « caravanes » supérieurement attelées.



L'entrée du port de La Rochelle, au XVe siècle.



Une belle maison hongroise de la rue des Merciers.

LA ROCHELLE

Ville de France où s'embarquèrent pour le Canada près de 85% de nos ancêtres.

par Emile FALARDEAU

Pour nous, Canadiens français, La Rochelle mérite d'être un lieu de pèlerinage, car cette vieille ville appartient pour plusieurs raisons à l'histoire du Canada et de ses habitants.

Je n'exagère nullement en disant à ce propos que, de la fondation de Québec en 1608 à la conquête du pays par l'Angleterre, près de 85% de nos ancêtres, venus de toutes les provinces de la France, se sont embarqués à La Rochelle pour venir coloniser le Canada.

Pour établir cela, ne voulant pas être trop long, je me contenterai de quelques notes que *La Revue Populaire* a bien voulu illustrer des gravures que m'a gracieusement prêtées mon ami le docteur Gustave Lamothe, en ses loisirs peintre, poète, musicien et comme moi généalogiste. Ces gravures, il les a rapportées de France, lors de sa dernière visite au berceau de ses ancêtres : Marennes.

•

Là où devait s'élever La Rochelle existait un rocher allongé que l'eau de la mer entourait de tous côtés. Sa situation devait naturellement attirer l'attention des pêcheurs vivant dans les villages avoisinants. En gens pratiques, ceux-ci commencèrent d'abord à bâtir des cabanes où placer leurs agrès de pêche, puis par la suite, dans le but de se rapprocher de leur travail journalier, les pêcheurs construisirent leur habitation et amenèrent leur famille. Finalement, sur l'étendue de ce rocher s'éleva un village où la vie s'intensifia à mesure qu'augmentait le nombre de ses habitants.

C'est vers le milieu du Xe siècle, ou plus exactement en 961, que peut être retracée pour la première fois dans un document officiel la mention de La Rochelle.

A la suite de certains abus qui lui avaient été rapportés, Guillaume Tête d'Etoupe, duc d'Aquitaine, dans le but d'éviter la répétition de ces délits, fit réglementer les droits d'ancrage et de lestage qui devaient être perçus sur tous les bords de la Saintonge, depuis Blaye jusqu'à La Rochelle. Toutefois, au dire des historiens, La Rochelle ne se développa que vers le XIIe siècle. Deux cents ans plus tard, son port devenait l'un des plus prospères de l'Ouest de la France. Il a conservé, depuis, une place prédominante dans le commerce maritime international.

Les marins savent s'adopter aux conditions nouvelles. Ils surent donc profiter des avantages que procura à l'Europe la découverte du continent américain.

Selon Pierre Joanne, La Rochelle est une ville curieuse par son aspect intérieur et son port, et la plus intéressante de toute la France pour ses édifices du moyen-âge. Ses rues ont pour la plupart gardé leur ancienne physionomie. Le port a conservé plus ou moins intactes ses trois grosses tours de défense, dont la plus belle, la Tour de La Lanterne, fut bâtie de 1445 à 1476 et récemment restaurée; elle servait de phare et le feu était installé au sommet de la flèche dentelée qui surmontait encore la masse cylindrique de l'édifice d'une hauteur de 162 pieds. Un autre tour, celle de Saint-Nicolas (1384), renferme de belles salles avec débris de sculpteures dont quelques-unes antérieures au XIVe siècle.

•

Ces simples notes suffisent à démontrer que l'aspect des principaux édifices de La Rochelle n'a presque pas changé et que de nos jours encore nous pouvons voir les mêmes édifices qu'ont vus nos ancêtres. Si nos ancêtres français nous pouvaient parler, ils nous raconteraient qu'ils ont été les témoins d'adieux touchants entre les parents et amis venus rendre un dernier témoignage d'amitié aux courageux marins qui s'expatriaient volontairement pour aller peupler la Nouvelle-France.

Plus d'un avait sans doute l'espoir de revenir mourir dans son pays natal, après avoir fait fortune. Cependant, bien peu sont revenus ! L'homme propose, mais Dieu dispose ! Et c'est mieux pour la race canadienne-française, car ce sont ces hommes courageux qui furent nos aïeux.

Les moindres manuels d'histoire de France vous renseigneront sur La Rochelle beaucoup mieux que je ne saurais le faire moi-même dans un aussi court article. L'histoire de cette ville mérite en effet d'être mieux connue.

Je ne puis cependant terminer cet article sans au moins signaler le fait que les Rochelais se sont élevés contre l'attitude du roi de France et de sa cour qui se disposaient à céder le Canada plutôt que de prendre les mesures nécessaires pour le défendre. Malheureusement, leurs protestations furent vaines. Encore de nos jours, nous trouvons dans les « Amitiés Canadiennes » (groupement dont le siège principal est à La Rochelle) la première société importante formée dans le but de renouer avec les Canadiens français les relations qu'avait rompues la conquête.

Allons-nous enfin répondre au geste de nos cousins de La Rochelle ?



La Rue du Palais, vue sous les Arcades.



Cour intérieure de l'Hôtel-de-Ville.

Une Visite à la Légation du Canada à Paris

par Juliette CABANA

Correspondante de " La Revue Populaire " à Paris

LES CANADIENS qui ont voyagé savent avec quelle hâte, quel plaisir, en arrivant à Paris ils se rendent à la Légation du Canada. Ce plaisir est plus grand encore si, au lieu d'arriver directement à Paris, ils ont visité divers pays de l'Europe avant de toucher le Ville Lumière, car il leur semble alors retrouver un peu du Canada après une longue absence.

Les locaux de la Légation se trouvent à l'angle de la rue François 1er et de la Place du Canada. L'ancien hôtel qui les abrite a été restauré de façon très moderne. Un grand hall clair vous accueille avec son livre d'heures où vous inscrivez votre nom, et où vous regardez les noms qui précèdent le vôtre. Qui sait si l'un de vos amis de Montréal, de Québec ou d'Ottawa n'est pas à Paris en même temps que vous ? Belle occasion de le surprendre en tombant chez lui à l'improviste. Dans ce hall le sympathique monsieur Duchastel de Montrouge joue les grands chambellans. Désirez-vous une audience ? C'est lui qui vous pilote. Désirez-vous simplement prendre contact avec la Légation ? Il vous donne tous les renseignements que vous puissiez désirer. En vous tendant une main cordiale il vous demande : « Ça va, là-bas ? » Et tout de suite vous vous sentez chaud au cœur. Vous avez rencontré un « pays ».

La Légation du Canada met à la disposition de ses hôtes un grand salon-bibliothèque où l'on peut lire les journaux et les revues du Canada (*La Revue Populaire* s'y trouve, bien entendu) et rédiger sa correspondance. Un autre salon de réception permet d'accueillir les voyageurs de passage. Un Canadien séjournant à Paris veut-il recevoir des amis? Il leur donne rendez-vous à la Légation et dans ce salon il est vraiment chez lui.

Vous êtes embarrassé pour vous faire adresser votre correspondance ? La Légation a un service organisé pour recevoir votre courrier et même pour vous le faire suivre selon les instructions que vous aurez données.

La Légation du Canada est la seule du monde qui offre de tels avantages à ses nationaux. Les autres légations se contentent de mettre des services spécialisés à la disposition des touristes mais nullement de les « introduire» en amis, plutôt qu'en clients, dans le pays où ils doivent séjourner.

Je n'ai pas à vous expliquer les fonctions de la Légation. Tout le monde sait pourquoi un tel bureau existe. Mais je vous parlerai un peu des différents services et de leurs chefs.

Le ministre du Canada à Paris, l'Honorable Philippe Roy, est une figure trop connue de tous les Canadiens pour que je puisse y ajouter grand'chose. L'accueil sympathique et affable qu'il réserve à tous les Canadiens de passage ou résidant à Paris les retrempe immédiatement dans l'air du pays et leur épargne cette pénible sensation d'isolement qu'on éprouve inévitablement lorsqu'on est à l'étranger. Le Canadien qui arrive à Paris sait que l'Honorable Philippe Roy veillera sur lui et tiendra à la disposition du voyageur son expérience et sa protection.

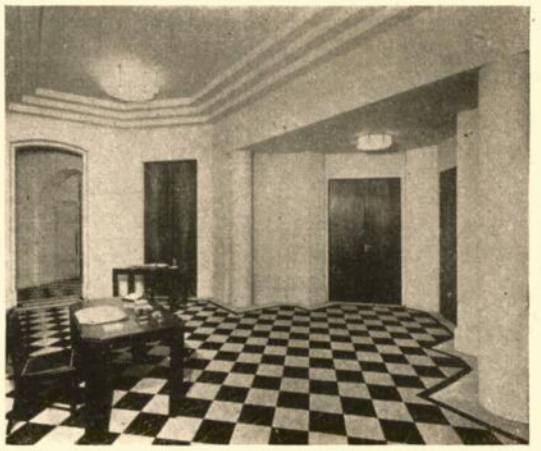
Parmi les autres figures de premier plan de la Légation se placent celles de monsieur Jean Désy, conseiller et de monsieur Dupuy, secrétaire.

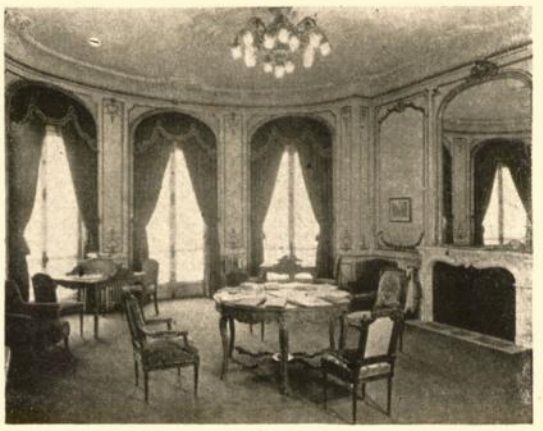
Monsieur Désy représente le Canada à la Société des Nations. Expert juridique, il fait autorité dans le monde diplomatique.

Monsieur Pierre Dupuy fait un peu figure de poète dans ces bureaux. Jovial, toujours souriant, il est d'une inaltérable bonne humeur. Premier secrétaire de la Légation, il est d'une simplicité et d'une affabilité charmantes. Pierre Dupuy qui est l'auteur d'un beau roman « André Laurence » a été nommé dernièrement président de l'Association Internationale des Ecrivains de Langue Française.

Malgré ses nombreuses occupations vous ne frappez jamais en vain à sa porte. Que ce soit pour un service légal ou un renseignement personnel vous êtes sûr de trouver en lui un conseiller clairvoyant et un ami. Personne mieux que lui ne vous indiquera les coins les plus pittoresques du vieux Paris et ne vous fera goûter leur beauté et leur poésie.

Je regrette que le manque de place m'empêche de vous citer tous les autres collaborateurs de la Légation; la plupart d'ailleurs sont nichés dans leur bureau et le visiteur n'a guère la chance de les voir sauf s'il se trouve à Paris un 1er juillet. En ce jour de fête nationale le personnel de la légation au grand complet se trouve réuni dans les salons de la rue François 1er autour de l'Honorable Philippe Roy qui reçoit toute la colonie canadienne de Paris.







La Légation du Canada à Paris, 1, rue François Ier, (à l'angle de la Place du Canada), est un très bel immeuble moderne exécuté d'après les plans de l'architecte Veyssière. On en voit ici trois grandes pièces : le vestibule où l'aimable M. Duchastel de Montrouge reçoit les visiteurs; le grand salon et le salon de lecture et de correspondance. Le haut personnel comprend le ministre du Canada à Paris, l'honorable Philippe Roy et MM. Jean Désy et Pierre Dupuy. (Photos Jean Collas)

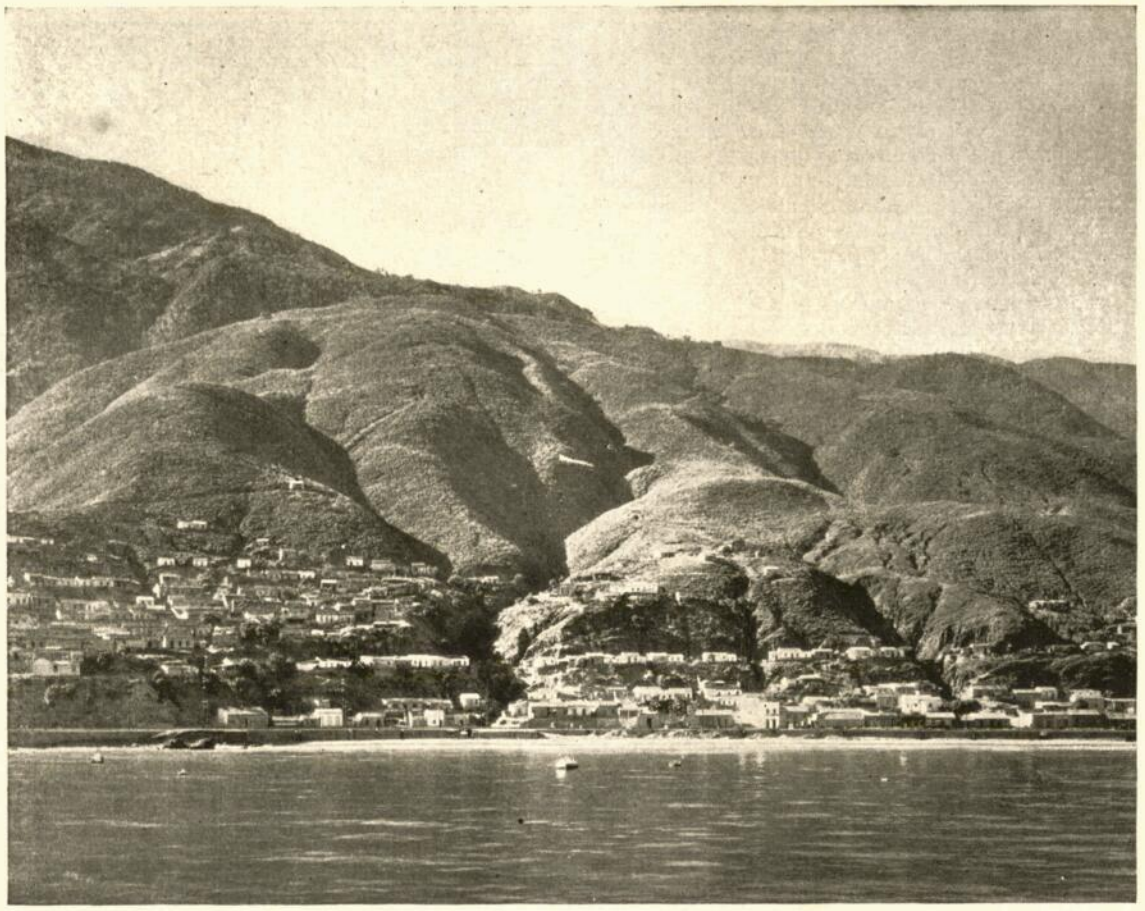


REGARDS SUR LE VENEZUELA

par Marcel DANIEL

Le Venezuela, un des plus intéressants pays de l'Amérique du Sud, a une superficie de 352,051 milles carrés et une population de 3,500,000 habitants. On y parle l'espagnol. La capitale est Caracas (203,437 âmes); les principales villes sont Maracaibo, Valencia, Barquisemeto, La Guayra, Puerto Cabello.

Le Venezuela est la patrie de Simon **Bolivar** (1783-1830), général et homme d'Etat, **né à Caracas**. Il affranchit de la domination le Venezuela et la Nouvelle-Grenade, qu'il érigea en république sous le nom de Colombie (1819); il fonda en 1824 un nouvel Etat, le Haut-Pérou ou Bolivie. Accusé d'aspirer à la dictature, il abdiqua au moment d'unir en une confédération les Etats latins de l'Amérique. Il fut le Washington de l'Amérique du Sud.



Caracas (ci-dessous), capitale de la république de Venezuela, est reliée à La Guayra (ci-dessus), qui lui sert de port, par une voie ferrée. Population, environ 80,000 habitants. Le trajet de La Guayra à Caracas, dans la montagne, est un des plus beaux du monde, plus impressionnant encore que celui de Vera-Cruz à Mexico.



Photos Associated Screen News.

Le Venezuela fut la première des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud à déclarer son indépendance avec la signature de la déclaration de l'Indépendance le 5 juillet 1811 et établit, avec la Colombie et l'Equateur, la république de la plus grande Colombie. Conduit par le libérateur, Simon Bolivar, et après des années de luttes acharnées, ces pays obtinrent enfin leur indépendance absolue. En mai 1830, une convention recréa la République du Venezuela et adopta une constitution. La dissolution d'avec la Colombie se fit à l'amiable, mais la question de la frontière entre la Colombie et le Venezuela ne fut réglée qu'en 1923. Le Venezuela a connu une dictature de vingt-sept ans. Depuis la mort de Gomez, le pays subit les bienfaits d'un régime libéral. La prospérité et la confiance règnent. Le niveau intellectuel est plus que satisfaisant. Fait remarquable, le Venezuela n'a pas de dette, ni interne ni externe. C'est sur l'or que repose sa devise monétaire. Depuis 1879 l'unité est le bolivar. 3.19 bolivars (notez le système décimal) valent un dollar.

Les Etats-Unis du Venezuela comprennent vingt Etats autonomes, un district fédéral et deux territoires. Le gouvernement fédéral se divise en trois pouvoirs: législatif, exécutif et judiciaire. En somme, quelque chose d'assez ressemblant à la constitution des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Le pouvoir législatif appartient au Sénat et à la Chambre des députés. Les sénateurs sont élus par les législatures d'Etat : deux pour chaque Etat. Les députés sont élus par les assemblées municipales à raison d'un pour 35,000 habitants. Sénateurs et députés reçoivent un mandat de quatre ans.

Le premier membre du pouvoir exécutif, c'est le président des Etats-Unis du Venezuela, élu par le Congrès pour une période de cinq ans. D'après une récente déclaration du Président actuel, M. Eleazar Lopez Contreras, il y a une clause ajoutée à la constitution et stipulant qu'il n'y aura pas de réélection à la présidence. Assiste le président un cabinet choisi par lui : Intérieur, Affaires étrangères, Finances, Guerre et Marine, Economie nationale, Education publique, Santé et Bien-être, Agriculture et Elevage, Travail et Transports. Quant au pouvoir judiciaire, il échoit à une Cour suprême ainsi qu'à des tribunaux et des cours tels qu'établis par la loi.

Le Venezuela, le pays le plus septentrional de l'Amérique du Sud, est borné au nord par la mer des Antilles, à l'est par la Guyane anglaise, au sud par le Brésil et à l'ouest par la Colombie. L'Orénoque, fleuve long de 1600 milles, arrose des prairies appelées llanos et est navigable sur une distance de 700 milles pour les gros bateaux et de 900 milles pour les plus petits. Un canal naturel, le Casiquiare, permet de passer au Rio Negro, un affluent de l'Amazone. Les îles Margarita (400 milles carrés, célèbres pour leurs perles), Tortuga, ainsi que soixante-dix petites îles, appartiennent au Venezuela.

Au Venezuela, comme d'ailleurs partout autour de l'Equateur, le climat varie suivant l'altitude. Il y a trois zones : montagnes, plaines, forêts.

C'est avec raison qu'on dénomme la Venezuela la terre des merveilles et des inépuisables ressources naturelles. Outre le pétrole, il produit des matières premières. Son élevage et son agriculture sont justement renommés. Parmi ses plus importantes productions mentionnons : huile brute, café, cocoa, peaux et cornes, perles, bois, caoutchouc, aloès, laine, coton, poissons, teintures, quinine, écailles, plumes d'oiseaux, sel, sucre brut et raffiné, alcool et rhum.

On compte au Venezuela plus de six mille huit cents plantes nutritives, fourragères, médecinales, fibreuses, industrielles; plus de cent trente espèces de bois de construction; quantité de produits minéraux : or, diamants, perles, asphalte, charbon, cuivre, fer, sulfure, sel, plomb, manganèse, bismuth, antimoine, magnésium. *(Lire la suite page 58)*





Photos Dorvyne

Chic et Simplicité

Trois jolies toilettes, dans une note moderne, qui se passent de longs commentaires. Trois créations de Schiaparelli, célèbre maison de couture de Paris, exécutées avec le tissu Viyella. La mode de ce tissu Viyella est très grande en Europe comme en Amérique.





GRAND ROMAN D'AMOUR, COMPLET

Les Fiançailles

par Louis

Tout le temps qu'il avait parlé, M. de Boisgibault assis devant son bureau n'avait point cessé d'appuyer son front dans sa main gauche, tandis que de sa droite il éparpillait, avec une nervosité qui ne lui était point coutumière, une pile de fiches entassées devant lui.

Alors, d'un ton bref, dont il n'usait jamais avec les intimes, il reprit en posant un œil sévère sur le visage de son fils qui debout, à quelques pas de lui, semblait n'avoir rien entendu de ce que M. de Boisgibault venait d'expliquer avec tant de soin et de lenteur :

— Je ne sais, Bernard, si tu as bien compris où en sont nos affaires et l'état exact de notre situation actuelle.

Le jeune homme, un grand garçon de trente ans, bien bâti, au profil de Romain, à la peau blanche et nette, garda encore le silence, tout en contemplant à travers les vitres de la fenêtre de gros nuages blancs qui couraient sur un fond de ciel grisâtre.

Et. M. de Boisgibault de reprendre d'une voix ferme qui heurta l'étrange mutisme de son fils.

— As-tu enfin parlé à Madeline ?

La réponse vint lentement, comme à regret :

— Non, mon père.

— Comment ! non ?

Puis avec plus de douceur, l'industriel insista :

— Je crains beaucoup, mon fils que tu n'aies absolument rien saisi de mes préoccupations réelles et que, tout comme autrefois, tu les traites d'illusoires.

— Mais si, père . . . j'ai fort bien compris, je vous assure . . .

— Pas assez, je pense . . . Mon cher enfant, nous sommes au bord de la ruine et tu as l'air de l'ignorer.

M. de Boisgibault avait énoncé cette réalité avec tant de calme et d'aisance, avec tant de douceur également, qu'il fallut à Bernard, debout devant lui, un instant de réflexion pour saisir le plein sens de ces mots tragiques.

— Oui, la ruine, précisa avec plus d'énergie, le père. Et l'argent est aujourd'hui un si puissant levier ! Comment s'en passer !

« Depuis des années déjà je connais toutes les difficultés qu'une politique comme la nôtre peut faire surgir dans l'industrie. Mais à présent, je suis à bout; nous sommes pauvres, mon fils, et ce qui est pire à la veille de la faillite. Dieu sait, cependant, si j'ai travaillé de mon mieux pour éviter cette catastrophe !

— Oh ! père, êtes-vous sûr de ne pas exagérer un peu ?

— Oui, tu crois que j'exagère parce que hier encore tu vivais dans l'opulence, sans souci de l'avenir, mais je te le répète, aujourd'hui, nous sommes au bord du gouffre, précisa M. de Boisgibault avec un calme impressionnant. Ton mariage seul, comme je te l'ai expliqué déjà maintes fois, peut nous éviter ce désastre et ce déshonneur.

— Je ne m'imaginais pas notre position aussi désespérée, balbutia le jeune homme d'un accent ému. Vraiment, père, vous auriez dû me parler plutôt de la gravité de notre situation.

— Je pensais toujours me tirer de ce mauvais pas et pour rien au monde j'aurais voulu te tourmenter inutilement. Mais à présent que tu sais tout, j'espère que ta bonne volonté nous sauvera.

Bernard, devenu graduellement très pâle, restait muet, les yeux fixés sur les flammes dansantes de la cheminée où brûlait un feu de bois, pétillant et clair.

— Ce n'est pas sans avoir beaucoup réfléchi, sans avoir tout pesé que je me suis décidé à te parler, mon enfant. Mais, naturellement, je sais qu'en prenant pour femme la fille de Faugeras, tu fais un bon mariage. Dans cette union, il y a pour nous des avantages très particuliers qui ne nous viennent pas seulement de la situation de fortune de la jeune fille.

— Ah ! . . . Lesquels . . . ? interrogea Bernard d'une voix molle, presque indifférente.

— Pour nous sauver de la faillite, Faugeras se charge de mettre mes deux usines en Société anonyme. Lui seul, en la circonstance, peut réussir. Avec son autorité d'homme rompu aux affaires, il trouvera les capitalistes dont nous avons besoin. Mais avant d'agir, il pose ses conditions : il désire que tu épouses sa fille.

— Parfait ! dit froidement le jeune homme dont le visage s'était crispé, mais n'avez-vous pas, tous les deux, établi vos calculs sans tenir compte des goûts et des sentiments de Mlle Faugeras ? Madeline peut fort bien me refuser.

— Je rends hommage à ta modestie, mon fils, répondit M. de Boisgibault, non sans envelopper le jeune homme d'un regard admiratif.

Puis, après une légère pause, prenant un air convaincu :

— Non, réellement, je ne pense pas que tu aies quelque refus à redouter.

— Très bien. Mais si ce mariage que vous désirez, vous et M. Faugeras, allait me rendre malheureux ?

— Malheureux ? Et pourquoi ? Madeline n'est-elle pas une jeune fille charmante, bien élevée et qui n'est point pour toi une inconnue, Dieu merci !

— Il se peut, père, que Madeline soit tout cela, mais moi, je ne l'aime pas, acheva-t-il à voix presque basse.

— Ce n'est pas une objection suffisante, mon enfant, car tu arriveras bien à l'aimer.

— Non, père, jamais ! rnposta Bernard d'un accent énergique. Depuis longtemps déjà mon cœur ne m'appartient plus.

— Qu'importe ! Si tu n'es pas engagé, le mal n'est pas très grand, rétorqua l'industriel dans un calme imperturbable.

— C'est que précisément je suis engagé, père, répondit simplement Bernard.

— Ceci est fâcheux, mais non irrémédiable, trancha froidement M. de Boisgibault. Et cette jeune personne s'appelle . . . ?

— Thérèse Duvilliers.

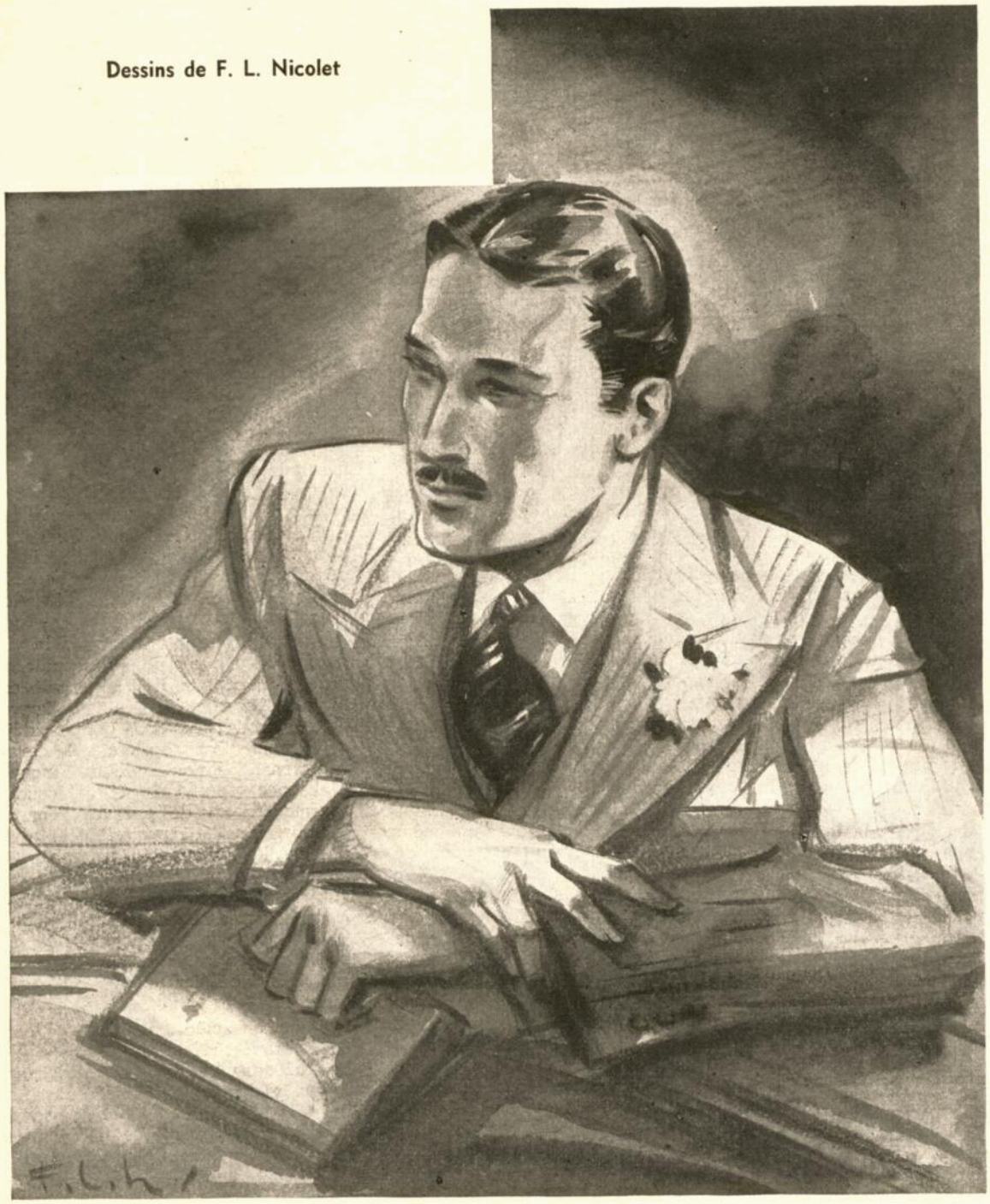
— La veuve d'Adolphe Duvilliers ! ce banquier véreux qui l'a laissée sans un sou de fortune ! Je ne te fais pas mon compliment, et je suis en train de me demander si je rêve, ou si c'est toi, mon enfant, qui as perdu le sens.

Le blanc visage de Bernard s'enflamma brusquement.

— Un homme est-il maître de son cœur ? Peut-il s'empêcher d'aimer !

— Naturellement, il ne peut s'empêcher d'aimer, mais il peut aimer qui en est digne ! jeta M. de Boisgibault, impitoyable. Au reste, cette Thérèse Du-

Dessins de F. L. Nicolet



de Madeline

DERTHAL

villiers est tenue par tous pour une intrigante. Tu l'ignores sans doute . . . ? Mais laissons ce débat particulier, car pour des raisons beaucoup plus sérieuses — celles que je viens de te soumettre — ce mariage reste impossible.

— Père, j'ai donné ma parole, supplia Bernard.

— On la reprend.

— Jamais ! -

— Bernard, écoute-moi, je te prie. En épousant cette femme, non seulement tu gâcherais ton existence, mais encore tu courrais à des souffrances certaines, à de cruelles déceptions. Résigne-toi, il y va non seulement de ton avenir mais aussi de ton bonheur.

— Ah ! Père ! . . . si vous la connaissiez ! . . .

— Que ferais-je . . . ? Je l'épouserais, peut-être ? Puis, après un court silence :

— D'abord, es-tu bien certain de la connaître, toi, cette femme ?

Bernard ne répondit pas aussitôt. D'un air sombre et rageur, il arpentait fébrilement la pièce.

Et M. de Boisgibault de reprendre doucement :

— Allons, mon enfant, il faut en finir. En face de circonstances aussi pénibles, tu ne peux que t'incliner. Je te le répète, ajouta-t-il d'une voix légèrement suppliante, sans mon ami Faugeras, c'est la ruine, la faillite, la honte. Et sans Madeline nous n'avons pas Faugeras.

« Voyons, Bernard, cela ne te ferait donc rien de voir notre nom traîné devant les tribunaux, notre vieux château vendu, notre hôtel, ici . . . Ah ! si ta pauvre mère pouvait voir cela !

Mais Bernard qui suivait son idée, murmura en ricanant :

— Drôle de père qui vend sa fille. Et puis quel père ! Le fils de votre fermier !

— Qu'importe ! Faugeras est intelligent. Il est arrivé par ses propres moyens et cela n'en est que plus méritoire.

« Mais laissons ce sujet, dit M. de Boisgibault d'un air accablé. Ah ! serait-ce possible que mon fils fût un être assez égoïste pour m'abandonner dans le malheur et surtout préférer une satisfaction personnelle au salut de notre maison !

A l'expression de souffrance qui se glissait dans l'accent de son père, Bernard se sentit frissonner. La peine immense qu'il causait à cette minute se retournait contre lui. Dans un murmure, il laissa échapper, tel un petit enfant qui a vraiment trop de chagrin :

— Père, père, vous me brisez le cœur, avec votre insistance.

— Un cœur blessé n'est pas mort, répondit doucement M. de Boisgibault qui reprenait espoir. Dans quelques années, dans quelques mois, peut-être, tu t'apercevras tout de même que la vie vaut la peine d'être vécue. Tu n'as pas encore souffert, mon enfant, et à ton âge, cela te semble dur.

Sur ces dernières paroles, l'industriel s'était levé pour se rapprocher de son fils. Une main posée sur l'épaule de Bernard, il le regardait avec une expression si douloureuse que le jeune homme se sentit frémir. Et plein de pitié pour ce père qu'il connaissait très bon, foncièrement honnête et grand travailleur, il murmura comme malgré lui, d'une voix qui tremblait :

— Je ferai ce que vous désirez. J'irai dès demain parler à M. Faugeras. Je vous promets d'être courageux. Cependant . . . si Madeline me refusait . . .

— Elle ne te refusera pas.

Cette réplique, lancée avec certitude et fermeté, remit la douleur au cœur du jeune homme, car au moment où il semblait se résigner, l'espoir que la petite Faugeras pouvait le refuser, lui avait donné le courage de prononcer des paroles non seulement encourageantes pour son père, mais encore affirmatives. La ferme réplique de M. de Boisgibault venait donc de lui enlever toute espérance. Toutefois, ne pouvant plus maintenant retirer la parole donnée, sans ajouter un mot qu'il savait d'ailleurs superflu, Bernard quitta le bureau de son père.

Ce fut d'un pas nonchalant que le jeune homme regagna sa chambre. Là, n'en pouvant plus, il se laissa choir sur une chaise, devant sa table de travail, où il s'accouda en proie à une douleur sincère et une révolte profonde.

« Thérèse, ma Thérèse, » murmura-t-il dans un demi sanglot.

Il avait connu la jeune femme un soir, chez son meilleur ami, marié depuis peu à une cousine de Mme Duvilliers.

Quoique veuve, cette dernière ne s'abstenait nullement d'assister aux petites réceptions, aux réunions intimes. Mondaine à l'excès, elle ne pouvait se passer ni de fêtes, ni des adulations qui suscitait la beauté réelle de toute sa personne. Dès le premier regard échangé, Bernard de Boisgibault était tombé amoureux fou de la jeune veuve. Peu de temps après, il lui faisait des aveux que Thérèse Duvilliers reçut d'abord avec froideur, bien qu'au fond d'elle-même, la chose lui parût inespérée. Être aimée d'un Boisgibault, vicomte authentique, riche, poète connu et déjà renommé, lui sembla le comble de la chance. Bien que fort indifférente à son endroit, comme elle l'était d'ailleurs toujours avec ses soupirants, elle lui montra peu à peu des sentiments exaltés qui plongèrent le jeune homme dans un bonheur innommable. Il en était là, désirant l'épouser au plus tôt, lorsque M. de Boisgibault, son père, lui avait fait part de ses inquiétudes financières, de ses tourments industriels. Tout à son amour, Bernard l'avait d'abord écouté d'une oreille distraite et il s'apprêtait à lui parler de ses sentiments à l'égard de Mme Duvilliers, lorsque la conversation de tout à l'heure avait, en un instant, détruit ses plus belles espérances.

Maintenant, tel un petit enfant, Bernard, la tête enfouie dans ses mains, pleurait le bonheur entrevu. Que faire en l'occurrence ? Retirer à son père la parole donnée ? Alors, comme venait de faire remarquer l'industriel, c'était la ruine, c'était la honte. Bernard n'avait donc plus le droit de choisir et le mieux était de rompre aussitôt avec Mme Duvilliers.

Par une longue lettre il lui apprendrait la situation de son père, car il ne devait pas la revoir, elle, l'aimée. Il savait bien, le pauvre Bernard, que s'il la revoyait, il n'aurait pas alors la force de rompre ses fiançailles. Son beau regard velouté, son port altier, son cou de cygne, l'expression de ses lèvres à l'arc si pur, tout le retiendrait captif et lâche. Il ne parlerait pas et ainsi il s'enlèverait le droit de demander à Faugeras la main de sa ffille.

A cette pensée une vague de dégoût le saisit à la gorge. Ah ! quel rôle indigne on allait le forcer de jouer : demander en mariage une jeune personne qui vous est indifférente, alors que votre cœur brûle d'amour pour une autre !

Là, encore, Bernard ne se sentait pas le courage d'aller en personne exposer sa requête. Son père—

puisque c'était lui qui le voulait ainsi — ferait bien cette démarche, qui lui répugnait tant, à lui, Bernard de Boisgibault.

Chapitre II

Lorsque la porte, soigneusement matelassée donnant sur l'antichambre se fut refermée après le passage de M. de Boisgibault, Faugeras se frotta les mains l'une contre l'autre avec un air d'intense satisfaction.

— Ah ! Ah ! murmura-t-il en allumant un superbe havane, les de Boisgibault, en sont venus là où je le désirais. L'affaire est dans le sac, car il n'est pas probable que Maddy refuse Bernard. Vicomtesse de Boisgibault, voilà qui sonne bien et qui me fait plaisir ! Dommage que le grand papa Faugeras n'est plus là pour jouir de notre triomphe !

Ici, Victor Faugeras devint silencieux et son visage soudainement grave, ne reflétait plus que l'expression d'une profonde rêverie.

Alors il se revoit enfant à la ferme de son père; souvent froissé dans sa fierté native par l'arrogance du comte de Boisgibault qui ne cessait d'interdire à son fils Guy toute familiarité avec le petit Faugeras. Bien que, plus tard, ce dernier en vînt à fréquenter le même collège que le fils du châtelain, celui-ci, dans son méprisant orgueil, continuait de dire: « Mon fils, n'oublie jamais que tu es comte de Boisgibault. Fréquenter Victor Faugeras qui n'est, somme toute, qu'un vulgaire paysan, serait t'abaisser et t'amoindrir. »

Cette arrogance, que M. de Boisgibault ne cherchait même pas à dissimuler, stimula donc de très bonne heure le caractère ambitieux du jeune Victor. Travailleur et fort intelligent, il n'eût donc plus qu'une idée en tête : s'élever au-dessus de sa médiocrité. Et, ma foi, le jeune Faugeras y avait pleinement réussi.

Universellement connu et considéré, apportant à toute combinaison financière l'avantage de sa compétence et l'éclat de sa probité, Victor Faugeras occupait, dans le monde des affaires, une place très importante. Il lui avait donc été facile de suivre la courbe descendante de la fortune de Guy de Boisgibault, son ancien ami de collège. Au reste, depuis la mort du vieux comte, qui remontait à plusieurs années, des relations cordiales s'étaient établies entre le banquier et l'industriel.

Veuf, presque depuis la naissance de sa fille Madeline, qu'il avait laissée entre les mains de sa belle-mère, Mme Dorris, Faugeras avait eu, durant plus de vingt années, un rêve, le rêve de marier un jour, cette petite Madeline avec Bernard de Boisgibault. Pendant tout ce laps de temps, le financier avait, en silence, caressé ce doux projet qui flattait sa vanité, autrefois si souvent blessée, et qui satisfaisait le mieux son ancienne rancune.

Ah ! quel succès c'eût été alors, si le vieux comte avait encore été de ce monde ! Que sa victoire à lui, Victor Faugeras, eût donc été plus complète ! Car il ne lui venait même pas à l'esprit que sa fille pouvait refuser le jeune de Boisgibault. Noble, beau, élégant et par surcroit poète, Bernard n'offrait-il pas des qualités plus que suffisantes pour retenir l'imagination d'une petite provinciale comme Maddy, qui n'avait toujours vécu qu'aux Ouchettes, entre sa grand'mère maternelle et son cousin Jean, le neveu de Mme Dorris.

L'installation de la petite Faugeras, à Paris, chez son père, ne remontait qu'à deux mois, juste au moment où le banquier, pressentant la ruine imminente de M. de Boisgibault, avait désiré la compagnie de sa fille. Et Madeline aurait eu bien du mal à s'habituer à sa nouvelle existence si elle n'avait pas eu la société de son ami Bernard.

Sans exagérer ses visites, le jeune vicomte fréquentait suffisamment la maison du financier pour que sa présence et ses causeries pussent atténuer en quelque sorte la nostalgie de Madeline. Tous les deux s'entretenaient de leur chère campagne qu'ils aimaient des mêmes élans de l'enthousiasme.

En ce soir de fin octobre, Madeline, justement plus mélancolique que de coutume, songe aux Ouchettes, l'antique gentilhommière de Mme Dorris, dont les vieux murs, revêtus de lierre, s'érigent en lisière de la fôrêt de Francheville.

En fermant les yeux, Madeline revoit la grande salle à manger, avec sa haute chemière ancienne où devait, par ces premières veillées d'automne, flamber le grand feu de bois qu'elle aime tant.

Par ce retour d'un passé heureux, la petite Faugeras soupire, tandis que ses paupières, baissées sur un livre qu'elle ne lit pas, se mouillent discrètement. En rêve, elle va se transporter là-bas, chez sa chère grand'mère, lorsqu'un coup sec frappé à la porte du petit salon la fait tressaillir et se dresser vivement.

Mais à la vue de Fanny, la femme de chambre, une visible déception se peint sur son petit visage songeur. Alors avec une indifférence légèrement dédaigneuse, Maddy reprend son livre, se rassied et d'une voix neutre elle interroge :

— Que désirez-vous, Fanny ?

— C'est Monsieur qui demande tout de suite Mademoiselle.

— Comment ! mon père est déjà rentré, à cette heure ! s'exclame la jeune fille en promenant un regard surpris sur le cadran d'une superbe de Boule.

— Je crois même que Monsieur est resté dans son bureau toute la soirée, fait remarquer la soubrette.

Et tandis que cette dernière se retire, Madeline murmure, un brin curieuse : « C'est donc bien urgent, ce que père doit me communiquer pour m'appeler dans son bureau ! Ah ! pourvu que ce ne soit pas une mauvaise nouvelle des Ouchettes ! »

Ce fut donc avec cette pensée pleine d'anxiété que la jeune fille pénétra dans le bureau du banquier. Mais l'air radieux de ce dernier la rassura immédiatement.

Cependant, après avoir déposé un baiser sur le front de Madeline, Victor Faugeras, qui restait silencieux, ne semblait pas vouloir se hâter de satisfaire à la curiosité grandissante de la jeune fille.

Une main posée sur le bras de Maddy, l'immobilisant ainsi à une certaine distance de lui, le financier examinait sa fille d'un œil scrutateur où se disputait le triomphe et l'admiration. Un instant il la contempla, étonné soudain de la trouver si jolie. Elle offrait, en effet, à son admiration paternelle, une tête de Diane brune au teint d'une pâleur dorée, une bouche ferme aux lèvres très rouges, de petites oreilles nacrées et délicates, encadrées de boucles de cheveux, brillantes comme du jais. Les yeux d'un gris-bleu ombragés de longs cils noirs avaient un charme mélancolique qui donnait à la physionomie de Madeline une douceur ravissante.

Pendant tout le temps de cette inspection, un sourire avait glissé sur les lèvres du financier et, à part lui, il se disait que vraiment c'eût été bien dommage qu'elle ne devînt pas comtesse de Boisgibault.

Mais Madeline qui commençait à s'impatienter interrompit les souriantes pensées de Faugeras.

— Père, qu'avez-vous ? Que veux donc exprimer ce mystérieux sourire que je vois errer sur vos lèvres ?

— Petite, serais-tu heureuse de devenir vicomtesse de Boisgibault ?

A cette question lancée sans ménagement et tout d'une haleine, Maddy se sentit pâlir de saisissement et son cœur se serra si fort qu'elle fut obligée de s'asseoir.

— Eh bien quoi ! fit Victor Faugeras interloqué. Est-ce que la joie te ferait mal, ajouta-t-il.

— La joie ? . . . je ne sais pas . . . murmura Madeline dont les joues mates se teintaient d'un léger carmin, mais vous avez une façon si brusque de communiquer les nouvelles . . .

— Oui, tu as raison, ma fille, j'ai été un peu vif et je t'en demande pardon. Mais, vois-tu, voilà si longtemps que je le caresse, ce rêve, moi, que je ne pensais pas te surprendre à ce point. Tout à l'heure, lorsque le comte de Boisgibault est venu, pour son fils, me demander ta main, je n'ai pas été autrement surpris. J'attendais cette heure et elle est arrivée très à propos.

— Ainsi, reprit la voix tremblante de Madeline, c'est aujourd'hui même que M. de Boisgibault est venu demander ma main ? . . . Alors . . . tout ceci n'est donc pas un rêve ? . . . Et Bernard m'aime ! . . . acheva-t-elle, pâle d'émotion, et en se levant vivement du fauteuil où elle s'était assise.

Victor Faugeras la prit dans ses bras, et tandis qu'il l'embrassait au front, il interrogea avec un malicieux sourire :

— Alors, c'est oui ? Tu veux bien devenir comtesse de Boisgibault ?

— Oh ! que m'importe le titre ! s'exclama Madeline. Je suppose que vous n'allez pas penser que j'accepte Bernard pour son titre.

— Ce n'est cependant pas à dédaigner.

Madeline eut un imperceptible mouvement d'épaules et le banquier de reprendre :

— Voyons, Maddy, assieds-toi ici et parlons sérieusement.

« D'abord laisse-moi te confier que tu fais ma joie en acceptant ce projet de mariage. Pour mon compte, cette union me convient en tout point, et puisque tu es d'accord avec moi, je vais immédiatement communiquer ta réponse à M. de Boisgibault.

— Oh ! non, père, pas déjà, je vous en prie, objecta vivement Madeline qui avait sursauté.

— Et pourquoi donc ! demanda le banquier surpris.

— C'est impossible . . . Laissez-moi me reprendre . . . réfléchir encore.

— Réfléchir ! Mais puisque Bernard te plaît, à quoi bon hésiter et tarder à leur faire parvenir la bonne nouvelle ?

— Peut-être avez-vous raison . . . Mais je vous en prie, reprit Madeline hésitante, attendez encore, je préfère.

Et devant l'air soucieux et mécontent de son père, elle ajouta avec un doux sourire aux lèvres :

— Ce sera *oui*, je vous le promets, mais je désire que ce *oui* ne soit pas communiqué tout de suite aux de Boisgibault.

— A ton aise, petite, mais j'avoue que je ne te comprends pas. Il est vrai qu'avec les femmes il faut toujours s'incliner sans essayer de comprendre.

Chapitre III

Le ciel qui avait été brumeux pendant la matinée s'éclaircissait par places. Des rayons de soleil éclairaient brusquement tantôt la prairie, tantôt l'un des versants de la fôrêt.

Jean Dorris, qui montait à pied la route de Rousseland, se complaisait à arrêter ses regards sur les colorations vives de la lisière.

Ce paysage d'une sauvagerie charmante plaisait aux pensées moroses de Jean Dorris et bientôt il déserta la route pour la solitude du sous-bois.

Mais s'il se laissait sensiblement griser par le charme de l'arrière saison, il n'en éprouvait pas moins l'amertume d'être seul au milieu de ces splendeur automnales, sans la société charmante de Madeline. Depuis trois mois déjà, la jeune fille était absente des Ouchettes et depuis ce départ il faisait bien gris dans la maison, et bien nuit dans l'âme de Jean.

Sans cette petite Maddy, la vie de Dorris n'avait plus ni espoir, ni but. Ah ! comme il comprenait aujourd'hui combien il avait été imprudent, depuis plusieurs années déjà, de donner libre cours à son cœur ! Maintenant, l'inquiétude le rongeait. L'absence de Madeline le rendait tourmenté, excédé par les remords les plus fous. Il regrettait de n'avoir pas osé lui avouer son amour, en un mot, de l'avoir laissée partir dans l'ignorance de ses sentiments. Là-bas, à Paris, que devenait donc Madeline? Quelle nouvelle tendresse allait s'emparer de son cœur et lui faire complètement oublier ce vieux cousin Jean.

Tout en méditant ainsi, Dorris avait traversé les grands bois, débouché dans la coupe et maintenant, à travers les troncs élancés des pins, derrière le rideau effeuillé des noyers et des ormes, il aperçut le long toit brun des Ouchettes.

A peine eût-il poussé la grille de sa demeure, que Mme Dorris, une sexagénaire un peu impotente, apparut sur le seuil.

— Mon Grand, dit-elle, la voix tremblante d'émotion, je guettais ton retour avec impatience. Oui, nous avons des nouvelles de Madeline, s'empressa-t-elle d'ajouter pour répondre à une interrogation muette de Jean, mais ces nouvelles sont effarantes !

Aussi hâtivement que ses rhumatismes le lui permirent, Mme Dorris regagna son fauteuil, près de la cheminée, et prenant sur une petite table basse, qui se tenait toujours à la portée de sa main, une longue enveloppe crème, elle reprit :

— J'ai enfin reçu une lettre de Madeline . . . Mais imagine-toi qu'elle nous annonce ses fiançailles et bien sûr, tu ne saurais deviner avec qui ! Je te le donne en mille ! ajouta-t-elle, sans remarquer que son neveu, arrêté au milieu de la pièce, semblait comme pétrifié.

Jean Dorris, qui venait d'atteindre ses quarante ans, était grand, mince, tout en nerfs. Son long visage d'ascète, au teint hâlé, au nez droit, au front haut, restait impassible même sous la souffrance. Sa bouche était à la fois spirituelle et mélancolique et ses larges yeux d'un bleu de ciel étaient des yeux de poète. Pour l'instant, un trouble subit en avait retiré l'éclat et la limpidité, comme en une minute la tempête vient ternir la surface calme de la mer.

— Mon Jean, reprit Mme Dorris, te voilà aussi surpris que moi-même. Eh ! oui, cette nouvelle est étonnante. Elle me bouleverse. J'étais si loin de songer à cela ! Ah ! je comprends maintenant la manœuvre de Victor. Ce soudain besoin d'avoir près de lui notre petite, n'était autre que le désir de la marier. Depuis longtemps déjà, peut-être, ce mariage est sous roche et il n'en parlait pas. C'est très mal de sa part, car il me semble, qu'en la circonstance, il aurait pu me consulter, acheva Mme Dorris avec des accents d'une âpreté peu coutumière.

Jean, pendant tout ce flot de paroles, n'avait pas esquissé un geste. On lui aurait, par surprise, administré un coup de massue, qu'il n'en eût pas été plus hébété.

Quelques secondes, Mme Dorris l'examina attentivement, étonnée de son mutisme et de son immobilité, mais elle ne put rien déchiffrer sur ce visage impassible.

•

Quelques mois plus tard, lorsque Jean Dorris partit pour Paris aux fiançailles de Madeline, son cœur n'était pas guéri, mais sa raison lui avait fait si bien comprendre l'insanité de ses rêves inavoués, qu'il en était arrivé à bénir cet événement qui l'arrachait à des chimères aussi ridicules que vaines. Puisque sa petite Madeline était heureuse, qu'elle allait épouser un jeune homme qu'elle aimait, il devait, lui, Jean Dorris, en subir le contre-coup et se réjouir de son bonheur.

Voilà du moins ce que lui dictait la froide raison, mais dans sa sentimentalité, Dorris se sentait tout à coup dépouillé, comme la forêt venait de l'être par le sombre hiver. Aussi, en cette réunion mondaine, le long visage pâle et mince de Jean se montrait encore plus distant et plus impassible pour regarder la foule élégante qui, dans les salons de l'Hôtel Continental, se pressait autour des jeunes fiancés.

Les deux jeunes gens forçaient vraiment l'admiration de toute l'assistance et cette banale expression « quel joli couple ! » était murmurée par bien des lèvres.

Lui, grand, mince, élégant, avait des yeux de velours sombre qui paraissaient étranges chez ce blond au teint clair. Sans être parfait, l'ovale de son visage offrait de la finesse, ce qui accentuait encore, chez Bernard, son indiscutable distinction. L'ardent regard de ses yeux noirs qui savaient être doux jusqu'à la caresse, n'exprimait à cet instant que mélancolie et agacement.

Elle, toute menue, mais faite au tour, offrait, par contraste, un petit visage souriant plein de confiance et d'abandon. Par son expression radieuse, autant que par sa beauté brune, elle était l'antithèse du vicomte de Boisgibault, et Dorris qui avait aussitôt remarqué ce contraste, ne pouvait détacher ses regards du jeune couple. L'attitude attristée de Bernard lui semblait, d'ailleurs, en ce jour si anormale et si déplacée, qu'une vive inquiétude finit par le saisir au point qu'il se demanda si le bonheur de Madeleine n'était pas déjà en péril.

Ce fut bien pire pour Dorris, quand le chuchotement de deux jeunes gens retirés en un coin du salon, tout près de lui, attira son attention et augmenta son angoisse.

— J'affirme ne plus reconnaître Bernard, aujourd'hui, disait l'un d'eux. Quelle attitude froide et compassée ! Ma parole ! ne dirait-on pas qu'il assiste à un service funèbre !

— Il est bien loin, en effet, d'offrir la radieuse expression de joli visage de sa petite fiancée. Elle, au moins, respire le bonheur !

— Et tu comprends ces fiançailles, toi ?

— Nullement. Et je suis bien incapable de deviner la raison qui a conduit Bernard à . . .

— La raison . . . la raison . . . interrompit son interlocuteur, tu ignores donc que les affaires des de Boisgibault sont en très mauvaise posture ! La fille de Faugeras est riche et le papa est puissant. Alors . . . tu saisis ?

— Sacrebleu ! Bernard serait-il devenu intéressé ! Voilà ce qui me surprend ! Et la belle Mme Duvilliers, qu'en fait-il ?

Un geste vague de l'ami souligna cette réflexion, et le jeune homme de reprendre :

— Diable ! aimer une femme et en épouser une autre, voilà une situation qui me parait bien compliquée et je ne vois pas le vicomte dans un rôle de ce genre.

— Aussi, je pense bien qu'il n'épousera pas cette petite de bon cœur.

Un brouhaha parmi l'assistance fit taire brusquement les deux amis et Dorris ne put en apprendre davantage. Mais ce court dialogue avait été bien suffisant pour le bouleverser.

•

D'apparence très calme, Jean, maintenant, paraissait écouter la conversation de Victor Faugeras qui s'entretenait avec lui. C'était à peine cependant s'il en saisissait quelques mots au passage, juste ce qu'il fallait pour ne pas répondre *non*, alors que c'était *oui*.

Mais Jean se sent soudain tiré par la manche de son smoking et il sursaute violemment car ses pensées l'ont entraîné très loin de cette réunion.

— Eh bien, Dorris, vous ne répondez rien, fit remarquer M. Faugeras. Que dites-vous de mon idée ?

— Quelle idée ?

— Ah ! je sentais bien que vous ne me suiviez pas ! Pêcheur de lune, va ! . . . jeta le financier dans un sourire amical.

« Je vous parlais de notre départ pour Bruges.

— Pour Bruges ? . . . répéta Jean d'un ton négligé.

— Mais oui ! Nous partons demain, le comte et moi, et nous avons l'intention d'emmener les enfants. N'est-ce pas que l'idée est excellente ?

« Après tout, c'est à peine s'ils se connaissent, nos fiancés ! Et rien ne vaut l'intimité des voyages pour apprendre à se bien connaître ! Au reste, il serait très bon que Bernard visitât avec son père les verreries de Bruges. Il ne s'est jamais intéressé à l'industrie, ce garçon, et il me semble une nullité ! . . .

— Il est avant tout poète, je crois, objecta Dorris.

— Poète . . . poète . . . sans doute, mais il ne serait peut-être pas mauvais qu'il commençât de s'intéresser à des choses plus prosaïques. Mon cher Jean, je vous confie que je suis très heureux, très fier aussi que Maddy soit en passe de devenir comtesse de Boisgibault, mais je désire également la voir riche, très riche.

— Qu'elle soit d'abord heureuse, objecta sur un ton tranquille le cousin de Madeline.

— Et pourquoi ne serait-elle pas heureuse ? Ne possède-t-elle pas tout pour le devenir ?

— Vous êtes sûr de Bernard de Boisgibault ?

— Que voulez-vous insinuer par là ? mon vieux Jean.

— Est-il sérieux ? L'aime-t-il, enfin ?

— Et pourquoi ne l'aimerait-il pas? Ma fille est encore plus que charmante. Je ne l'avais jamais aussi bien remarqué que ces temps derniers.

— Parfait, mais la réputation de son fiancé est-elle irréprochable ?

Victor Faugeras resta un instant pensif, un instant assez court, d'ailleurs. Puis :

— Je le crois. Il n'a que le défaut d'être pauvre et à l'avenir, je veux que cela change ! Dans ce but, j'ai pensé sérieusement à m'occuper de leurs affaires. Mon ami de Boisgibault est intelligent, très honnête, mais combien facile à duper !

« Sa verrerie de l'Oise a été prospère voilà quelque dix ans, mais s'il faut en croire la rumeur publique, elle serait maintenant à la veille de fermer ses portes. Moi, je ne tolérerai pas cette faillite, si faillite il y a !

— Je n'ai jamais entendu dire que ses tuileries de Boisgibault périclitaient, fit observer Dorris.

— Hum ! Peut-être ne faudrait-il pas trop s'y fier, marmotta le financier.

Puis d'un air confidentiel :

— Surtout, mon vieux Jean, gardez toutes ces réflexions pour vous.

— A propos, fit-il, pressé de changer le tour de la conversation, vous avez vu le cadeau de fiançailles que j'ai offert aux enfants ?

— Non . . . j'ignore . . .

— Une superbe Hispano, mon cher. Demain, nous la mettrons à l'épreuve, je ne vous dis que cela ! C'est elle qui nous emmènera en Belgique.

Dorris se sentit tressaillir et, se retournant vivement il se trouva face à face avec le radieux sourire de Madeline.

Alors, la jeune fille s'empara du bras de son cousin et l'entraînant vers un petit salon solitaire :

— Cousin Jean, dit-elle, expliquez bien à grand'mère que je suis infiniment heureuse, mais que je l'aurais été bien davantage si en ce beau jour, elle eût été près de moi. J'aurais bien aimé aussi partir avec vous, mon vieux Jean, pour passer une semaine aux Ouchettes. C'était bien là mon intention, mais comme nous venons de décider ce voyage de Bruges . . .

— Et naturellement, Madeline, tu n'as formulé aucune objection, rétorqua Dorris la voix mordante.

— Et pourquoi ? . . . C'est si bon de procurer un plaisir à l'être que l'on aime ! Et puis que m'importe d'être là ou ailleurs, du moment que j'aurai Bernard près de moi, ajouta-t-elle très douce.

Jean Dorris n'insista pas. A quoi bon ! Qu'aurait-il dit que Madeline pût entendre ? Alors il se contenta



PHOTO SANS PAROLES

(Studio Hugo, Londres)

de la contempler avec des yeux graves, profonds, songeurs.

— Cousin Jean, qu'avez-vous à m'observer de la sorte ?

— Rien de très particulier. Je songe seulement que c'en est fini de notre bonne vie des Ouchettes et c'est dur, Madeline, pour ton vieux Jean.

Si la jeune fille n'avait pas été toute à son bonheur, elle aurait sûrement remarqué l'accent singulier de Dorris, l'expression de son regard qui se montrait d'une tristesse infinie. Mais Madeline ne pensait qu'à Bernard, à sa future existence qui lui apparaissait comme un rêve merveilleur, un rêve qu'elle allait bientôt vivre.

— Grand ami, dit-elle, vous avez tort de vous attrister. Je suis si heureuse ! Et puis, voyons, je ne m'éloigne pas pour toujours. D'abord, dès notre séjour de Belgique, j'irai aux Ouchettes revoir ma bonne grand'-mère, et un peu plus tard quand je serai mariée, j'habiterai le château de Boisgibault. Convenez qu'alors je ne serai pas trop éloignée de vous!

A cette nouvelle inattendue, Dorris respira. Il pensait que le bonheur de Madeline serait moins en danger à la campagne qu'à Paris. Cependant, il objecta :

— Je croyais que ton père avait l'intention de vous acheter un petit hôtel ici, avenue du Bois ?

— Oui, père a de ces générosités, mais Bernard m'a confié ces jours-ci son désir d'aller habiter le château de Boisgibault, tout au moins la première année de notre mariage. Vous voyez, mon cher Jean, comme ses goûts ressemblent aux miens. Il m'eût été fort pénible, en effet, d'être lancée tout d'un coup dans la vie ardente de Paris.

Chapitre IV

DERRIÈRE les vitres de l'Hispano que conduit Bernard de Boisgibault, Madeline silencieuse contemple le ciel bleu et les paysages qui passent vite, comme un tourbillon. Les routes défilent tout ardoisées entre les champs d'un beau vert cru et les guérets d'un brun roux; d'autres sont bordées de grands arbres dont la ramure sans feuilles se détache très haut comme une dentelle sur le ciel clair. Des villages sont traversés; certains surmontés de vieilles ruines à demi recouvertes de lierre; d'autres plus humbles n'ont que leurs pauvres clochers d'églises pour les faire remarquer. Puis ce sont des villas souriantes, tapissées de rosiers grimpants encore pourvus de leurs feuilles, entourées de fusains luisants et verts, et tout cela, accompagné de soleil, donne au vol l'illusion du printemps.

Il était huit heures du soir lorsqu'ils arrivèrent à Bruges. A l'hôtel où ils étaient attendus, un copieux dîner était servi dans un coquet petit salon à l'atmosphère chaude et parfumée de mimosas.

La vue si accueillante de cette pièce enchanta aussitôt Madeline, et si Bernard n'avait pas été autant obsédé par son rôle de fiancé, lui aussi se serait enthousiasmé sur l'aspect de ce petit salon intime et reposant. Mais il était bien trop loyal pour profiter de la situation. Le regard confiant et tendre de Maddy lui faisait passer des frissons de révolte et de dégoût pour lui-même Tromper cette petite lui semblait de plus en plus au-dessus de ses forces, si bien que son laconisme et sa froideur allaient en augmentant.

N'étant pas de ceux qui abusent d'une situation fausse, Bernard ne pouvait jouer près de Madeline l'amoureux banal ou seulement le fiancé affectueux. Il n'osait même pas approcher la jeune fille, tant il redoutait de sa part un mot évocateur, un geste tendre.

Mais le jeune de Boisgibault ne connaissait pas encore Madeline. Celle-ci, complètement déroutée par l'air glacial et le silence de Bernard, se gardait bien de toute démonstration affectueuse. La réserve qu'elle avait tout d'abord manifestée avec tact pour ne pas être importune, était, maintenant, conservée par fierté et presque par ressentiment.

Tout en étant fort ignorante de cette nouvelle situation, Madeline pressentait néanmoins qu'un fiancé jeune et amoureux devait se comporter tout autrement que le faisait pour l'instant Bernard de Boisgibault. Aussi, presque blessée par l'étrange attitude de son fiancé, Maddy s'éloigna brusquement de ce dernier pour se rapprocher de son père qui causait, en fumant, avec le comte.

Mais attristée et distraite, elle ne pouvait s'intéresser à la conversation des deux hommes et bientôt, toutes ses pensées ainsi que ses regards, revinrent à son fiancé. Le visage du jeune homme lui apparut alors si décomposé et si pâle, que, bouleversée, Madeline retourna vivement vers lui.

— Bernard, dit-elle, qu'avez-vous? Vous êtes souffrant ?

— Oui, Madeline, et il me faut bien l'avouer. J'escomptais toujours que cette migraine, endurée depuis ce matin, allait se passer, mais il n'en est rien, hélas ! Je suis donc dans l'obligation de vous demander la permission de me retirer.

— Et vous n'allez pas dîner ? s'exclam-t-elle, sincèrement déçue.

— Je n'ai besoin que de sommeil, que de repos. Je suis désolé, Madeline, de me comporter de la sorte, et je vous prie de m'excuser.

Dans un geste où passa toute sa tendresse, Maddy posa une main fraîche sur le front brûlant du jeune homme.

— Pourquoi vous excuser ainsi, Bernard, dit-elle, ne suis-je pas votre fiancée ?... Ne sommes-nous pas désormais unis pour le bien, comme pour le mal ?...

Troublé par les paroles de Madeline, Bernard saisit au passage, avant de se retirer, la main que la jeune retirait et il y déposa ses lèvres, attendri et respectueux.

Infiniment heureuse de recevoir cette caresse à laquelle son fiancé ne l'avait pas accoutumée, l'impressionnable Madeline restait immobile et silencieuse, le cœur battant.

Plus calme, maintenant qu'elle savait qu'une migraine était la cause du mélancolique silence de Bernard, Madeline se résolut à faire honneur au dîner.

Bien que l'hôtel où ils étaient descendus se trouvât en plein centre de Bruges et qu'il fût à peine dix heures du soir, un calme imposant s'étendait alentour et sans les lumières électriques qui éclairaient abondamment la Grande-Place où donnaient les fenêtres de l'appartement retenu par le financier, Madeline se serait crue aux Ouchettes.

Une fois, deux fois, elle arpenta sa chambre puis s'arrêta devant les vitres de la fenêtre pour regarder la grande place déserte où la Tour des Halles, immense et noire, semblait lutter avec la nuit sombre.

Plus calme, Madeline revint s'asseoir devant la table qu'elle venait de quitter et où était étalé un flot de cartes de visite, courrier purement mondain que la jeune fille n'avait pas eu le temps de dépouiller à Paris. Mais, dans tout ce flot, une large enveloppe blanche attira tout à coup son attention. De cette lettre, tout lui semblait inconnu : écriture, papier, format. Aussi, fut-ce avec une certaine curiosité que Madeline déchira l'enveloppe et elle lut :

« Mademoiselle,

« Aujourd'hui vous êtes heureuse, animée des plus belles espérances pour un avenir qui se présente à vous sous les couleurs de l'aurore.

« Fallait-il vous laisser ces tendres illusions ? J'ai médité, j'ai lutté avec ma conscience et à la réflexion, j'ai senti qu'il me fallait vous écrire.

« Lorsque vous aurez lu cette lettre, apaisé votre colère, ou votre désespoir, interrogez votre « fiancé » Mademoiselle. S'il est l'homme que je crois connaître, il sera troublé et peut-être ira-t-il jusqu'à vous avouer que tout est vrai en cette lettre.

« Que ferez-vous par la suite, je l'ignore, mais il faut que dès maintenant vous sachiez que Bernard de Boisgibault ne vous a point demandée en mariage par amour, car il aime une autre femme à laquelle il *est secrètement fiancé*. C'est son père qui le force à vous épouser, parce que vous êtes riche et surtout parce que vous êtes la fille de Victor Faugeras. Le comte de Boisgibault a besoin, pour le redressement de sa Maison, qui, parait-il, court à la ruine, d'un financier tel que votre père, Mademoiselle. En donnant son fils à la fille de ce financier, il est bien certain d'être sauvé.

« L'honneur des de Boisgibault ne peut être sauvegardé qu'à ce prix, m'a-t-on affirmé, mais à ce prix également le comte brise sans vergogne le cœur de Bernard et celui de la femme qu'il aime. De l'amour du vicomte de Boisgibault, cette femme ne doute pas. Depuis deux ans bientôt qu'il l'entoure de sa tendresse et de sa fidélité, elle est sûre de lui et elle sait qu'il ne l'oubliera jamais, même en vous épousant.

« Alors, Mademoiselle, que vous reste-t-il à prétendre ? Rien, et si vous vous obstinez dans votre projet de mariage, vous ne gagnerez hélas ! que chagrins et déceptions. Il m'a donc semblé infiniment honnête, afin que vous ne soyez point dupe et qu'il vous soit possible de renoncer à ce mariage si vous le jugez à propos, de vous faire connaître la situation où, sans scrupule, on ne craint pas de vous jeter.

« Si vous désirez des preuves encore plus convaincantes que cette lettre, allez interroger Mme Duvilliers, la véritable fiancée de Bernard de Boisgibault. Votre père la connaît, il vous sera facile de prendre des renseignements sur elle et elle ne se refusera pas à vous confirmer la vérité de cette confidence. »

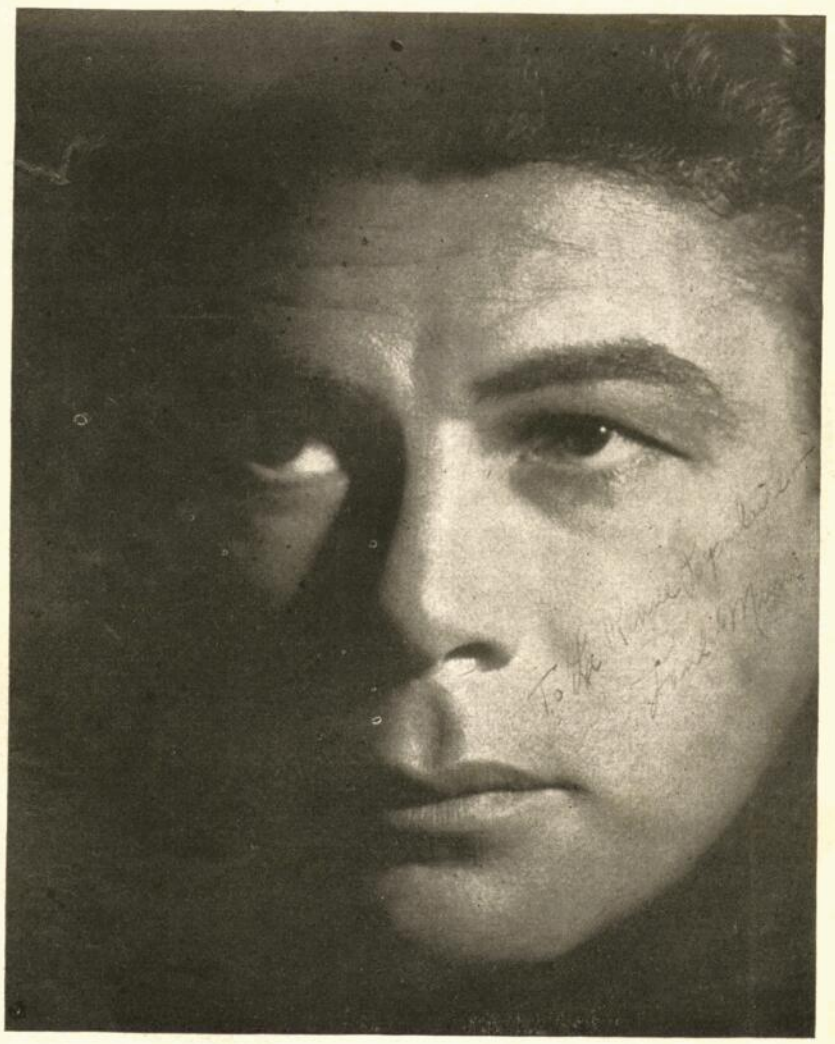
x x x

Parvenue à la fin de cette lettre, Madeline, littéralement bouleversée en recommença la lecture. Hélas ! cette deuxième épreuve lui fit comprendre qu'elle ne rêvait pas, que tout ce qu'elle venait de lire était là, palpable, réel, sous ses yeux et entre ses doigts.

D'émotion, son cœur s'était presque arrêté, comme si elle allait mourir; son sang lui chantait aux oreilles et pendant quelques minutes Madeline resta comme anéantie physiquement et moralement.

Peu à peu néanmoins, ses sens revinrent, mais la révélation de son malheur avait été si brutale, tout cela avait été tellement inattendu, que la pauvre petite ne savait comment envisager la situation. Pour l'instant, son pauvre cœur pantelant saignait

(*Lire la suite page* 18)



Le grand acteur américain, Paul Muni, a remis cette photo dédicacée à Mme Louise Gilbert-Sauvage, notre correspondante à Hollywood.

LA "VITAMINE-CUTANÉE" CONQUIERT TOUS LES SUFFRAGES



Des constatations scientifiques, faites dans différents pays, suscitent l'intérêt des grands hôpitaux. On constate qu'une certaine vitamine cicatrise les blessures, les brûlures et les infections, *lorsqu'elle est appliquée directement sur la peau!*



New York! Essayée dans le Pond's Cold Cream, la "vitamine-cutanée" donne des résultats définitifs! Des vues, projetées sur l'écran, montrent que la peau des animaux est rêche et se pèle, quand leur nourriture est dépourvue de "vitamine-cutanée"—et que cette peau redevient lisse et saine, quand on y applique quotidiennement du Pond's Cold Cream contenant la "vitamine-cutanée."



Les femmes téléphonent et écrivent pour féliciter Pond's de ses premières annonces leur présentant le Pond's Cold Cream avec cette "vitamine-cutanée" qui embellit la peau. (Revues d'octobre 1937).



Une jeune femme—parmi les nombreuses femmes qui nous ont écrit—dit ceci: "Je n'ai jamais rien employé de tel que cette crème. Elle est épatante! En deux semaines, ma peau, qui était rêche, est devenue veloutée."



Des femmes du monde parlent des avantages du Pond's Cold Cream avec "vitamine-cutanée"—(*de haut en bas*) FREDERICA VANDERBILT WEBB, maintenant Mrs. David S. Gamble, Jr.; WENDY MORGAN, maintenant Mrs. Thomas Rodd, III; MRS. ALEXANDER C. FORBES, petite nièce de MRS. JAMES ROOSEVELT . . . "Peau plus fine." "Peau plus douce." "Plus beau teint que jamais."



Les pharmaciens—répondant à la demande accrue—expliquent que le Pond's Cold Cream avec "vitamine-cutanée" est vendu dans les mêmes pots, avec les mêmes étiquettes et au même prix.

Présentée il y a neuf mois, la "Vitamine-Cutanée" fut vite acceptée par les milliers de femmes qui recherchent la beauté

Des milliers de femmes ont déjà essayé le Pond's Cold Cream contenant la "vitamine-cutanée," cet aide spéciale qui permet de garder la peau belle et saine. D'autres milliers apprennent constamment à connaître les avantages incomparables de cette crème.

Des femmes qui employaient le Pond's Cold Cream depuis longtemps ont essayé le nouveau Pond's Cold Cream avec "vitamine-cutanée"—et l'ont trouvé "meilleur que jamais."

Leur satisfaction est prouvée par l'augmentation considérable dans les ventes de cette aide de beauté très connue. Depuis longtemps reconnues comme les crèmes se vendant le plus au monde, les Crèmes Pond's, qui contiennent maintenant la "vitamine-cutanée" qui embellit, se vendent aujourd'hui plus que jamais auparavant.

(*Suite de la page* 16)

et ses illusions, comme ses beaux rêves, gisaient à terre et laissaient une empreinte douloureuse en son âme.

Elle aurait pu ne pas croire à cette lettre qui pour lui parvenir s'était cachée sous le sceau de l'anonymat; hélas ! il s'en dégageait un tel parfum de sincérité, que Madeline était forcée de croire.

Alors, devant son beau rêve qui agonisait, Madeline fut prise d'une immense détresse et les larmes qui n'étaient pas encore apparues à ses yeux, se mirent à couler silencieuses et intarissables. A pleurer, les heures passent avec une lenteur désespérante, mais elles passent tout de même et bientôt la jeune fille s'aperçut qu'il était minuit passé et qu'elle était toujours là, dans le même fauteuil, devant la même table, où s'éparpillait toute cette correspondance mondaine qui ne l'intéressait plus. Pour Madeline, une seule lettre comptait, celle qui venait de lui apprendre son malheur et la trahison de Bernard de Boisgibault.

A cette pensée qui lui faisait un mal horrible, Maddy sentit sa tête vaciller et dans son désarroi lamentable, elle eut un instant l'idée d'aller réveiller son père pour tout lui relater. Mais presque aussitôt, une sorte d'orgueil l'arrêta dans ce projet. Elle, qui devant Victor Faugeras, avait si bien laissé deviner son amour pour Bernard, faudrait-il donc, au lendemain même de ses fiançailles lui dévoiler sa défaite ! Blessée dans son cœur comme dans son amour-propre, Madeline éprouvait une sorte de honte à parler de la trahison de son fiancé et une véritable répugnance à se dire trompée, délaissée, pas aimée . . .

Avec toutes ces pénibles réflexions qui roulaient dans son esprit comme un gave destructeur, la nuit néanmoins s'écoulait et Maddy ne pouvait s'endormit. L'aube la trouva encore éveillée, moralement brisée. Il semblait à la jeune fille que son âme était blessée à mort, que toute sa joie de vivre était épuisée, et que sa confiance dans la vie et dans les hommes était perdue à jamais.

Chapitre V

Après s'être assoupie une demi-heure à peine, Madeline s'éveilla et dès la première minute, avec une netteté effroyable elle se rappela son malheur. Un instant, elle envisagea froidement son infortune et l'étendue de son désespoir qu'aucune embellie ne venait éclairer. Alors elle éprouva comme le sentiment d'être broyée par la destinée et que tout était fini pour elle.

Mais peu à peu, tout en procédant à sa toilette, la fille de Faugeras prit conscience de sa dignité et de l'étrange situation dans laquelle la vilenie des hommes l'avait jetée. Une unique pensée maintenant hantait son esprit : celle de rompre immédiatement ses fiançailles. La jeune fille ne pouvait déjà savoir si elle en donnerait la raison à son père, mais ce qu'elle voulait avant tout, c'était ne pas rester un jour de plus la fiancée de Bernard de Boisgibault.

L'idée de s'évader de cet appartement où elle venait de tant souffrir s'empara impérieusement d'elle. Prenant alors son manteau, sa toque et ses gants, Madeline descendait l'escalier et en un instant elle fut sur la Grande-Place à peu près déserte à cette heure matinale. Elle eut un coup d'œil distrait pour cette vaste étendue qu'elle franchissait sans but; néanmoins, elle remarqua les Halles, cet édifice si caractéristique avec son beffroi immense et majestueux. Mais Madeline ne s'attarda à aucun autre détail, marchant vite dans le silence d'une atmosphère infiniment douce, que le voisinage de la mer et le début de mars rendaient encore plus tempérée. Ah ! la belle matinée de perspective, cela eût été, si Madeline n'avait pas eu sa peine ! Combien alors elle aurait marché d'un pas allègre dans le clair soleil !

Parvenue Quai du Rosaire, la jeune fille fut cependant attendrie, distraite même de son tourment par des gazouillis d'oiseaux, par l'odeur des jeunes pousses des arbrisseaux qui verdoyaient au-dessus des murs, penchant leurs tiges printanières jusque dans l'eau du canal immobile, où ricochait le son des cloches et où se reflétait et s'unifiait l'harmonie des couleurs.

Elle n'avait même pas remarqué qu'après les quais solitaires, elle venait de nouveau d'atteindre le centre de la ville, la Grande-Place où, subitement, elle reconnut l'immense tour des Halles.

Mais tout à coup, au moment de pénétrer à son hôtel, Madeline obliqua brusquement sur la droite, vers la rue Saint-Amand, car dans une élégante silhouette masculine elle venait de reconnaître Bernard de Boisgibault. A sa vue, le cœur de la jeune fille se serra, et maintenant elle fuyait devant cette vision qui lui faisait mal. Mais Bernard qui l'avait tout de suite reconnue, allongea le pas pour la rejoindre et lorsqu'il fut tout près d'elle, il murmura d'une voix aimable, sinon joyeuse :

— Eh bien, chère Madeline, où allez-vous ainsi ?

Après un léger sursaut, la jeune fille s'arrêta, toute saisie, et de ses yeux clairs aux longs cils noirs, elle scruta le visage de son fiancé. Elle aurait bien voulu répondre à la question posée, mais sa gorge contractée se refusait à toute parole. A la vue de Bernard, l'épouvante de sa malheureuse nuit l'avait reprise.

— Eh bien, reprit le jeune homme, un vague sourire aux lèvres, pourquoi m'observez-vous ainsi de votre regard si pénétrant ?

Quelques secondes encore, Madeline le contempla, attendrie soudain par ce semblant de sourire et aussi par le timbre de la voix qui paraissait moins triste que la veille. Alors, comme un éclair, cette pensée lui traversa l'esprit : Si la lettre n'avait pas dit vrai !

Un profond soupir souligna cette pensée, et enfin, le plus naturellement du monde :

— Je cherchais sur votre visage, répondit-elle, les traces de votre migraine d'hier soir, et je constate avec un vif plaisir qu'il n'en reste aucune.

A ces paroles, une ombre s'allongea sur la physionomie du jeune homme qui resta un instant silencieux.

Et Maddy de reprendre, avec un rien d'amertume dans l'accent :

— Cela n'a pas l'air de vous plaire que je vous rappelle ce souvenir ?

— En effet . . . Cette indisposition était tellement ridicule.

— Ridicule . . . non. Malencontreuse, voulez-vous dire. Car pour notre premier tête à tête, j'avoue que ce n'était pas très réussi ! remarqua intentionnellement Mlle Faugeras qui dévisageait toujours son fiancé.

Alors il lui parut qu'une légère rougeur colorait les joues laiteuses de Bernard et aussitôt le cœur de Madeline se sentit angoissé.

Mais M. de Boisgibault reprenait d'une voix posée, avec un accent de sincérité qui remit un peu d'espoir dans l'âme de la jeune fille :

— Aussi, n'ai-je plus qu'un désir : oublier ce désagréable incident.

Et presque aussitôt il ajouta :

— Mais qui donc vous a sonné les matines, pour que je vous trouve déjà en promenade ? Savez-vous que je vous cherche au moins depuis une bonne demi-heure !

— Comme c'est gentil d'avoir pensé à moi dès votre réveil, dit Madeline, non sans une ironie dans la voix.

— Vous n'avez pas l'air de me croire, remarqua Bernard.

La petite Faugeras resta silencieuse, n'ayant à l'égard de son fiancé qu'un coup d'œil sceptique et railleur.

Ce coup d'œil, le jeune homme l'intercepta au passage : « Ce que Madeline est étrange, ce matin, pensa-t-il. » Mais ne se donnant pas la peine d'approfondir, il reprit :

— Ne serais-je pas trop indiscret en vous demandant où vous alliez d'un pas aussi allègre ?

— A l'aventure. J'ai déjà effectué une promenade qui m'a fait échouer sur des quais charmants où les oiseaux gazouillaient, où les chèvrefeuilles verdoyaient, tout comme dans les bois de chez nous.

— Alors, vous avez déjà une opinion sur Bruges ?

— Oh ! mes impressions de tout à l'heure ne prouvent rien du tout ! Au reste, je crains bien que mon opinion ne soit hélas ! trop liée à mes états d'âme.

— Pourquoi cet hélas ? Vous craignez donc, Madeline, d'éprouver ici, de bien mauvais états d'âme ?

— J'en ai peur.

Un instant, sans répondre, Bernard examina la jeune fille qui présentait en ce moment un petit visage de sphinx encore inconnu pour lui. C'est ainsi qu'il s'aperçut que Madeline possédait les plus petites, les plus nacrées et les plus jolies oreilles que l'on puisse rêver, un teint mat au grain le plus homogène qui soit, des cheveux noirs et plus brillants que le jais. Jamais encore il ne s'était autant intéressé à la petite Faugeras et pendant cette inspection, le fils de Guy de Boisgibault oubliait que Madeline était sa fiancée.

Tout en la regardant avec insistance, il reprit néanmoins la conversation.

— Vous n'êtes donc pas de l'avis de cet écrivain qui prétend que « Toute cité est en état d'âme et d'y séjourner à peine, cet état d'âme se communique, se propage à nous en un fluide qui s'inocule et qu'on incorpore avec la nuance de l'air. »

— Mon sentiment n'est peut-être pas très éloigné de l'idée de cet auteur, dit-elle après un temps de réflexion, bien qu'à mon sens, cette citation trop compliquée n'exprime pas grand chose.

Bernard de Boisgibault eut à l'adresse de Madeline un regard presque gai.

— A la bonne heure ! Vous, au moins, vous ne déguisez pas votre jugement !

— Et pourquoi le cacherais-je ! C'est vous, Bernard, qui avez écrit cette belle pensée obscure pour expliquer ce que peut avoir sur l'âme, l'influence d'une ville ?

— Si c'était moi, en effet !

— Eh bien, je ne pourrais que vous répéter ce que je viens de vous exprimer. En littérature, j'aime la clarté, la simplicité aussi. Au reste, en tout, j'ai horreur des détours, acheva-t-elle dans une légère insistance de manière à faire penser à son interlocuteur qu'elle exprimait cette dernière phrase intentionnellement.

— Malheureusement, reprit Bernard en souriant, cette citation n'est pas de moi, mais de Rodenbach, que certes vous n'êtes pas là sans connaître, au moins le nom.

— Pourquoi ce malheureusement ? Seriez-vous snob ?

— Je ne le crois pas.

— Vous n'en êtes, ma foi, pas très sûr ! riposta-t-elle dans un frais éclat de rire. Puis :

— Je ne connais pas la prose de Rodenbach, mais j'admire et j'apprécie énormément ses vers. En tout cas, vous, Bernard, comme poète vous n'avez vraiment rien à lui envier.

— Comment, Madeline, vous m'avez lu ! s'exclama le jeune homme surpris.

— Certainement. Je possède les trois recueils parus de vous.

— Et vous m'en avez jamais touché un mot !

— Croyez-vous, Bernard, que nous en avons eu le temps ! Ah ! nous nous connaissons encore bien imparfaitement, et nous avons, de l'un et de l'autre, tout à apprendre ! rétorqua Madeline avec un air étrange qui déconcerta quelque peu le jeune homme.

Cependant, le vicomte continua la conversation sur la littérature, et tout en discourant, il avait entraîné Maddy dans une coquette maison de thé où il fit servir deux petits déjeuners.

Ils étaient seuls, dans un salon minuscule, et tandis que Bernard beurrait des toast, Madeline, avec un violent battement de cœur, se demandait si elle ne ferait pas mieux de profiter de cet instant de solitude pour parler de la lettre anonyme. Ah ! pouvoir se libérer de cette obsession ! Connaître à ce sujet l'opinion de son fiancé. Pouvoir alors renaître au bonheur, ou bien crier à Bernard l'indignation qui, depuis cette nuit, la torturait et l'étouffait.

Mais, de nouveau, envoûtée par le charme du vicomte, Madeline ne savait plus quelle résolution prendre. Abusée par l'attitude plus calme de Bernard et l'amabilité de sa voix, elle remit au lendemain les explications, voulant encore se réserver un jour de répit, un jour de vague bonheur où elle essaierait de croire à son fiancée. Maddy, en la circonstance, sentait combien elle était lâche et elle s'en voulait de cette faiblesse, mais le visage de Bernard, si charmant avec son teint laiteux, ses lèvres rouges et ses longs yeux de velours, la grisait de plus en plus et annihilait sa volonté.

Aussi, Madeline, sans l'interrompre, l'écoutait-elle discourir sur les œuvres de Rodenbach, de Verhaeren et de Maeterlinck; sur le charme de Bruges, sur la richesse de ses musées; sur l'analogie de cette ville avec Venise, qui offre le même clapotis des vagues dans ses canaux, une identique bordures de palais et d'églises le long de leurs rives.

La petite Faugeras écoutait toujours, les yeux presque mi-clos. Comme en une sorte d'extase, elle marchait près de Bernard, se laissant entraîner par les rues pittoresques de la ville qui s'éveillait peu à peu. La voix agréable du jeune homme, la poésie de ses paroles berçaient si doucement sa peine que cette peine devenait légère.

A ce moment, les deux jeunes gens débouchaient sur la jolie place de la Vigne, reliée par un antique pont en dos d'âne à un portail aussi ancien qui donne accès au béguinage.

Le béguinage de Bruges offre vraiment un caractère tout à fait spécial, avec son enclos très vert entouré des gracieuses maisons des bé-

(*Lire la suite page* 21)


"Pour moi
TOUJOURS
MOLSON"



Sur la grand'route ou au cœur du trafic votre auto

OFFRE 3 SORTES DE RENDEMENT

SI HABILE automobiliste que vous soyez, vous ne pouvez pas ne pas tenir compte des faits suivants :

Plus l'avance à l'allumage d'un moteur moderne à haute compression se rapproche de son maximum, plus vous obtenez de pouvoir de votre gazoline.

Mais le moteur " cogne " ou vibre quand l'avance à l'allumage est poussée plus loin que ne le permet la qualité " anticognante " de la gazoline.

On compte, d'après leur qualité "anticognante", *trois* types de gazoline : " type inférieur ", " régulier " et le type contenant de l' « Ethyle ».

C'est pourquoi votre auto possède un régleur d'allumage appelé diversement " distributeur ", " sélecteur octane ", etc., avec dispositifs pour ces trois types de gazoline.

Et le rendement de *votre* auto dépend du type de gazoline et de l'allumage, tel qu'illustré ci-contre.

TROIS SORTES DE RENDEMENT POUR CHAQUE AUTO



Rendement médiocre

avec gazoline "commune"

La gazoline commune ne contient pas de fluide anticognant (avec tétraéthyle de plomb). Le pouvoir se perd parce que l'allumage doit être retardé pour empêcher le cognement.



Bon rendement

avec gazoline "ordinaire"

La plupart des gazolines ordinaires contiennent un fluide anticognant (avec tétraéthyle de plomb). L'allumage peut être sensiblement avancé pour obtenir plus de pouvoir sans cognements.



Le meilleur rendement

avec gazoline contenant de l' « ETHYL »

La gazoline à l'ETHYL est de beaucoup la meilleure. Elle contient *assez* de fluide anticognant (avec tétraéthyle de plomb) pour que l'allumage puisse être avancé *à fond*, donnant ainsi le maximum de force et d'économie sans le moindre cognement.

ETHYL GASOLINE CORPORATION, *fabricante de fluides anticognants, employés par les compagnies pétrolières, pour améliorer la gazoline.*

(Suite de la page 18)

guines. Rien de charmant et de pittoresque comme ces modestes demeures aux fenêtres fleuries et au fronton desquelles on a gravé le nom du Saint ou de la Sainte qui les protège.

— Les femmes qui habitent cette communauté, expliqua aussitôt Bernard à Madeline, ne sont liées par aucun vœu et vivent de leurs ressources personnelles ou du travail de leurs mains. Après avoir passé deux ans dans un des couvents pour y faire leur noviciat, elles peuvent habiter une de ces petites maisons particulières. Pendant toute la journée les béguines sont libres de sortir du béguinage, pourvu qu'elles rentrent avant l'angélus.

— Cette petite ville close à l'aspect calme et mystique est vraiment attirante, remarqua Madeline, tout en baissant instinctivement la voix, comme si elle se fût trouvée dans une église.

Et il est certain, lança brusquement Madeline, qu'elles sont à l'abri des perfidies du monde et de ses écœurantes lâchetés !

Sa voix s'était faite si âpre et si dure que Bernard se retourna vivement vers sa fiancée. Un instant, et avec une insistance singulière, les deux jeunes gens s'examinèrent. Lui, étonné de trouver sur ce petit visage presque enfantin et aux fossettes espiègles, tant d'amertume et de désenchantement; elle, toute remuée par la vue de la douleur qui avait soudainement marqué sa griffe dans les beaux yeux de Bernard. Il lui semblait aussi que son teint avait pâli, que ses traits harmonieux s'étaient affaissés comme sous le poids d'une immense peine.

Alors, dès cette minute, tout le charme fut rompu. Immédiatement, elle repensa aux révélations de la lettre anonyme; à l'amour de Bernard pour une autre femme qu'il ne pouvait pas épouser, mais dont l'image et le souvenir ne devait pas le quitter. Et la jeune fille, infiniment malheureuse, mais soudainement résolue, prit la détermination d'interroger son fiancé, quitte à perdre pour toujours toutes ses espérances et jusqu'à l'ombre du bonheur présent.

Chapitre VI

QUAND le cœur de Madeline battit moins fort et qu'elle leva les yeux sur son fiancé, ils étaient parvenus, sans qu'elle s'en fut rendu compte au bord d'un long étang ombragé de grands arbres.

Et devant cet étang qui somnolait, pointé ça et là de feuilles de nénuphars, sillonné de beaux cygnes majestueux, Madeline se sentit soudain sombrer dans un attendrissement si intense que les larmes lui montèrent immédiatement aux yeux.

Aussi, fut-ce comme dans un songe qu'elle entendit la voix de Bernard de Boisgibault qui reprenait la conversation.

— Vous voyez, Madeline, ce beau lac paisible dans lequel se reflètent la vieille tour des ramparts et la délicate flèche de Notre-Dame, eh bien, c'est le Minnerwater ou lac d'amour.

« Que dites-vous de ce nom poétique ? reprit-il après une légère pause et en passant son bras sous celui de la jeune fille.

A ce geste affectueux et imprévu, cette dernière tressaillit et du coup, Madeline revint tout à fait à la réalité.

Et Bernard de reprendre :

— La verdure printanière de ces rives, qui donne à toute cette banlieue un air de campagne, n'invite-t-elle pas, en effet, les amis aux confidences, ou aux rêveries ?

Alors, précipitemment, Madeline, retira son bras à la pression de celui du vicomte et toute frémissante d'indignation, elle s'écria d'une voix contenue :

— Je vous en prie, n'insistez pas et soyez franc, Bernard, afin que cette comédie cesse immédiatement.

Littéralement étonné, le vicomte s'arrêta pour mieux dévisager la jeune fille. Son regard inquiet interrogeait, suspendu à celui de Madeline.

Celle-ci, toute pâle, reprit, la voix troublée :

— Oui . . . Bernard, je sais tout. Je sais que vous ne m'aimez pas et que vous m'avez demandée en mariage uniquement parce que je suis riche.

Sous cette attaque directe, Bernard chancela presque. Une ombre s'étendit sur tout son visage; ses grands yeux veloutés devinrent plus noirs encore.

Un instant, il resta la tête inclinée vers le sol, comme anéanti, et enfin il murmura :

— Madeline, qui donc a eu l'audace de vous inquiéter ainsi ?

— Qu'importe ! je sais. Est-ce vrai que vous aimez une autre femme, à laquelle vous aviez promis le mariage, et que vous délaissez pour moi, parce qu'elle est pauvre.

Une ardente rougeur recouvrit tout le visage de Bernard et le regard toujours penché vers la terre, il murmura :

— Oui . . . tout ceci n'est que trop vrai, hélas !

— Ah ! . . . jeta seulement la jeune fille, une main vivement portée à la gorge, comme si elle étouffait.

Effrayé, le vicomte saisit Madeline par les épaules, afin d'être prêt à la soutenir, mais d'un geste violent, la petite Faugeras l'écarta, tandis que son regard méprisant s'appuyait sur lui.

De nouveau, Bernard baissa la tête alors qu'il s'éloignait de quelques pas. Mais ne pouvant supporter plus longtemps le blâme qu'il devinait dans les yeux de sa fiancée, il reprit bientôt d'une voix ardente, persuasive, bien que sur un ton bas de confidence :

— Madeline, mon amie, voulez-vous m'entendre. Puisque vous me demandez d'être franc, daignerez-vous écouter attentivement ma triste histoire.

— Et moi qui vous estimais au plus haut point . . . murmurait la jeune fille, n'ayant pas entendu les dernières paroles de son fiancé, moi qui croyais en vous . . . et finalement, je découvre que vous êtes un lâche !

Sous cette insulte, Bernard tressaillit, se redressa, et il reprit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme.

— Madeline, mon amie, écoutez-moi, je vous en conjure. Oh ! je sais que vous avez le droit de tout me dire, de me jeter à la face votre indignation et votre mépris. Mais lorsque vous saurez, peut-être vous montrerez-vous plus indulgente.

Alors, après un violent effort sur elle-même, afin d'être moins nerveuse, mais surtout pour cacher les véritables sentiments d'amour qu'elle éprouvait malgré tout à l'égard de Bernard de Boisgibault, Madeline répondit d'une voix presque indifférente :

— Eh bien, soit, je vous écoute !

Un peu rasséréné, le jeune homme l'entraîna à l'écart vers un banc isolé, sous un bouquet de grands arbres dont les bourgeons à demi déplis semaient déjà sur le sol une pluie de petites écorces soyeuses et brunes.

— Ma chère Maddy, commença-t-il en lui prenant les mains, veuillez d'abord m'assurer que vous tenterez l'impossible pour comprendre la triste situation dans laquelle la fatalité vient de me jeter sans pitié. Ah ! que d'actes indépendants de notre volonté sommes-nous forcés de commettre ! Hélas ! seuls les événements nous mènent et nous ne sommes que les esclaves de notre destinée !

Un instant, il s'arrêta, ému, le regard enfiévré, posé sur le lac. On aurait pu croire qu'à ce moment il n'avait le désir que de contempler dans l'eau somnolente tous les reflets qui venaient s'y peindre : coin de ciel bleu, flocons blanchâtres des nuages, tuiles roses des toits, verdure sombre des vieux murs.

Madeline, pendant ce temps, s'efforçait de retirer ses mains de celles de Bernard; ne pouvant y parvenir, elle fut bien obligée de supporter le contact des doigts effilés du vicomte, mais elle sentait monter en elle une sourde colère doublée d'indignation.

Aussi, fut-ce d'une voix dure qu'elle reprit :

— Eh bien, expliquez-vous. La matinée s'avance et, ma foi, j'ai hâte de rentrer à l'hôtel.

Alors le jeune homme se mit à lui parler de sa tendresse pour Thérèse Duvilliers, de sa complète ignorance des affaires de son père. Confiant en l'avenir, ne pouvant même pas imaginer la possibilité de la ruine, il se laissait donc griser par les plus beaux rêves. Et voilà que soudain, sans préambule M. de Boisgibault lui apprend qu'ils vont être ruinés, déclarés en faillite, sans doute déshonorés. Pour Bernard, ce fut l'écrasement brutal, la déroute aussi, car le comte ne tarda pas à lui expliquer que cependant, ils avaient encore une chance d'être sauvés, si lui, Bernard, voulait bien épouser la fille de Victor Faugeras.

— Ah ! oui, lança ironiquement Madeline, parce qu'elle est riche !

Et en même temps, d'un mouvement inattendu, elle libérait ses deux mains de celles de son fiancé.

— Vous vous trompez, Madeline, rétorqua vivement le jeune homme. Votre fortune personnelle importe peu en la circonstance.

Ici, Bernard s'interrompit, hésitant à dévoiler à la fille du financier le marché que celui-ci avait offert au comte de Boisgibault.

— Madeline . . . reprit-il, désirez-vous connaître l'entière vérité, et me pardonnerez-vous si je vous fais de le peine ?

— Oui, dites-moi la vérité et ne vous occupez pas de ma peine ! lança Madeline sur un ton plein de brusquerie.

— Et vous ne douterez pas de mes paroles ? Vous n'irez pas imaginer que j'invente pour atténuer mes torts? Je sais, Madeline, qu'à cette minute vous me méprisez, mais, de grâce, n'allez pas m'accuser de fourberie ou de mensonge.

De son clair regard, la petite Faugeras enveloppa longuement le visage désolé de Bernard.

— Il me semble que je peux croire en votre loyauté, dit-elle après un silence angoissant.

Un soupir de soulagement s'échappa alors de la poitrine de Bernard.

— Non, Madeline, reprit-il, ce n'est point pour votre fortune que mon père désirait tant que je vous épouse, mais seulement parce que vous êtes la fille de Faugeras.

— Je ne comprends pas, murmura la jeune fille.

— Depuis des années, expliqua Bernard, votre père, paraît-il, avait formé un rêve : celui de vous voir épouser le fils de son ami Guy de Boisgibault. Lorsque ce dernier alla trouver M. Faugeras pour lui parler de ses débores et de ses tracas, se confiant en toute simplicité, demandant au financier de valeur qu'est votre père, de lui venir en aide, celui-ci ne refusa point son aide, mais il y mit une condition : c'est-à-dire, que moi, Bernard de Boisgibault, je demande avant toute chose, la main de sa fille Madeline.

— Mon Dieu ! Est-ce possible ! s'exclama la jeune fille, la voix assourdie par l'émotion. Disposer ainsi de moi, continua-t-elle, sans chercher à connaître mes idées sur ce point ! . . .

— Ma chère Madeline . . . balbutia Bernard qui regrettait sa franchise, vous voyez, vous avez eu tort de me demander toute la vérité.

— Non, non, je n'ai pas eu tort ! Je tiens à savoir, moi ! lança-t-elle sur un ton plein d'âpreté.

Puis, presque aussitôt d'une voix ironique :

— Et bien entendu, c'est avec joie que vous avez accepté les conditions de Victor Faugeras !

Une rougeur courut sur le blanc visage de Bernard.

— Vous vous trompez, Madeline, dit-il, la voix un peu tremblante. Après tout, pour mon père, c'est possible mais moi j'étais navré, hélas! car je me savais lié à Thérèse par des promesses, par mon amour aussi. Qu'avait-on besoin de m'offrir une autre femme ! De plus, je trouvais indigne de moi d'aller faire la cour à une jeune personne qui m'était indifférente, alors que mon cœur, mes pensées, étaient pleins de l'image de celle que j'aimais.

« J'ai dit tout cela à mon père, Madeline, mais il ne voulut rien entendre. Au contraire, il chercha à me convaincre, m'expliquant combien notre cas était désespéré si je ne vous épousais pas. C'est alors que, le voyant si malheureux, je promis de lui obéir.

Le teint mat de Madeline ne pouvait guère devenir plus pâle, mais un cerne se creusait sous les grands yeux gris-bleu. Les confidences du vicomte la torturaient en même temps qu'elles anéantissaient ses derniers espoirs.

Ainsi, tout était vrai. Et elle, Madeline, dupée par les apparences, n'avait été que l'instrument qui devait servir la vanité de son père et les intérêts de M. de Boisgibault. Ah ! comme elle en voulait aux deux hommes de l'avoir ainsi trompée ! Bernard, par sa franchise, lui faisait moins horreur. Aussi fut-ce d'une voix brisée qu'elle interrogea :

— Mais, mon père ne pouvait donc pas vous venir en aide, sans qu'il fût besoin pour cela de m'épouser ?

— Je crois, en effet, qu'il le pouvait. Mais M. Faugeras tenait à son idée. Il nous refusa son aide jusqu'au moment où je vous ai demandée en mariage.

Ces dernières paroles tombèrent dans un silence pesant. Comme tout bruit, l'on entendait que la caresse du vent à la cime des hauts peupliers.

Puis, Madeline murmura lentement, d'une voix amère :

— Oui, je comprends . . . On vous proposait un marché et vous l'avez accepté au pis-aller. Ah ! l'obéissance a dû vous être bien dure ! ajouta-t-elle, non sans une profonde ironie.

— Ma petite Madeline, ne m'avez-vous pas demandé d'être sincère. Et m'estimeriez-vous davantage si je vous disais, pour être un galant homme, que l'idée de votre père m'a au contraire ravi, que je ne regrette absolument rien ?

Madeline l'examina froidement, d'un regard filtré entre ses longs cils noirs et d'un ton posé :

Du temps de nos grands-pères . . .



. . . parmi les maisons solidement assises à l'ombre des arbres. . .



. . . un couvent découpait son haut pignon où le soleil paresseux inscrivait les heures. . .



. . . tandis que le cloître offrait la longue et douce procession de ses fenêtres closes sur le monde.

Photos prises aux Trois - Rivières, quartier des Ursulines, par M. Philippe Panneton

— Mais pourquoi accepter les conditions de mon père ? M. de Boisgibault ne pouvait-il pas se tirer d'affaire sans l'aide du financier Faugeras ? Ne pouvait-il pas, dans la circonstance, s'adresser à un autre et ainsi, vous, Bernard, vous gardiez votre liberté ?

— Un autre ne nous aurait pas donné les mêmes avantages ni les mêmes garanties, rétorqua vivement le jeune homme. Ah ! voyez-vous, chère Madeline, en tout ceci je me sens si nul que j'ai obéi aveuglement. Mon père n'ignore pas qu'il me brise le cœur, et moi, pour l'honneur de votre maison, je sais que je dois me soumettre.

— Mais celle que vous répudiez pour l'honneur de votre maison, ainsi que vous le dites, n'accepte pas si facilement, peut-être ?

Un frémissement courut sur le pâle visage du vicomte. Sa tête fléchit un peu en avant, comme sous le poids d'un lourd fardeau.

— Par une longue lettre, j'ai tâché de lui faire comprendre mon sacrifice . . .

Avec une douloureuse expression, Madeline dévisageait son fiancé. Cette interrogation qu'elle jugeait utile, lui était un supplice. Cependant elle poursuivit :

— Très bien ! Mais alors, pour l'honneur de votre maison, vous n'avez pas craint d'anéantir le bonheur d'une femme et de briser son avenir, peut-être ! En la circonstance, vous avez préféré la fortune au bonheur. Je ne vous en aurais pas cru capable, Bernard.

A ces paroles le jeune homme sursauta violemment, puis, d'un ton suppliant :

— Oh ! croyez bien Madeline, que si j'avais été certain d'être pauvre seulement, je n'aurais pas si facilement cédé aux suppliques de mon père. Mais mon père m'avait si bien fait comprendre que si l'on ne nous venait pas immédiatement en aide et d'une façon pratique, comme seul pouvait le faire M. Faugeras, nous étions déshonorés, que je n'ai pas cru bon de désobéir.

« Oh ! je sais que tout s'oublie, le monde est trop frivole pour se souvenir longtemps, mais mon père, lui, ne pouvant ni oublier, ni se remettre de cette déchéance. Alors, pour lui, je me suis sacrifié.

— Très bien ! Mais dans tout ceci, vous n'avez pas, un seul instant, pensé à la jeune fille que vous alliez épouser.

— Que dites-vous là, Madeline ! Hélas ! ce que j'ai souffert le jour de nos fiançailles ! Néanmoins, tout au fond de moi-même, je prenais la ferme résolution de vous être reconnaissant toujours; de vous être dévoué et fidèle.

— Sans doute, je veux bien vous croire . . . Mais vous en auriez souffert et moi, j'aurais été bien malheureuse, murmura péniblement la jeune fille.

Puis sur un ton railleur, elle ajouta :

— Vraiment, je recercie l'inconnu qui a eu le bon goût de me faire connaître à temps l'entière vérité. Maintenant, je sais ce qu'il me reste à décider.

Le jeune de Boisgibault leva sur Madeline un regard inquiet, peureux, interrogateur.

— Mais . . . que comptez-vous faire ? balbutia-t-il.

— Votre interrogation, mon cher, est vraiment superflue ! Eh bien, je vais rompre mes fiancailles voilà tout! Ainsi, vous redeviendrez libre, libre d'épouser celle que vous aimez!

— Non, Madeline, je ne serai pas libre d'épouser celle que j'aime, comme vous vous plaisez à dire, car il y a d'abord mon père, son désespoir; puis notre ruine, notre faillite aussi, une situation, en somme, impossible à offrir à une femme.

Madeline laissa fuser un éclat de rire saccadé, nerveux et moqueur :

— Ah ! oui, une situation impossible pour la femme que l'on aime, mais pour l'autre, celle que l'on épouse parce qu'elle est riche, cette situation est très possible, enviable même. Vicomtesse de Boisgibault ! jeta-t-elle en s'animant, voilà bien de quoi satisfaire une Madeline Faugeras ! Mais en la circonstance, Dieu merci, vous vous trompez grossièrement, car, moi, mon cher, je ne vous aurais pas épousé pour votre titre !

— Oh ! Madeline ! . . . murmura douloureusement le vicomte, seriez-vous méchante !

Mais Madeline qui ne semblait pas avoir entendu cette plainte, continuait d'un air rêveur, la voix très atténuée :

— Pourquoi vous ai-je accepté ? . . . Je ne saurais le dire. Je vous connaissais depuis si peu de temps que je ne pouvais vous aimer, n'est-ce pas ?

Elle avait jeté cette dernière phrase comme un défi, heureuse d'avoir soudain songé à la prononcer, car, maintenant, Madeline désirait de toute son âme cacher à Bernard ses véritables sentiments, des sentiments qui lui faisaient mal, tellement elle était blessée en son cœur, comme en son amour propre.

— Au début, lorsque vous avez posé votre candidature, continua-t-elle d'un ton détaché, vous ne me déplaisiez pas, et puis vous étiez du même pays que moi, alors il me semblait que cela nous rapprochait un peu. C'est ainsi que je vous ai préféré à un prétendant inconnu, sans plus. Et puis, pour tout dire, ce mariage semblait tellement faire plaisir à mon père.

« Certes, j'étais bien capable de vous aimer un jour, en tout cas, j'étais sûre de vous être fidèle et dévouée, comme vous l'avez dit vous-même. Il est donc fort heureux que la vérité sur ce mariage me soit venue avant de vous donner mon cœur. De cette façon les dégats ne sont que . . . matériels, finit-elle sur un petit rire narquois.

— Ah ! Madeline, objecta le jeune homme, comme vous savez être sarcastique et comme vous devez m'en vouloir !

— .....

— Vous ne voulez pas répondre ? Je vous en prie, Madeline, dites-moi tout ce que vous pensez, implora-t-il.

— Convenez, tout de même, que je ne puis pas être très satisfaite de ce qui m'arrive. J'ai été si abominablement trompée ! Mais dans toute cette histoire, je reconnais que c'est vous, Bernard, qui avez le moins de torts. Aussi, suis-je toute prête à vous pardonner.

— Ah ! je savais bien que vous étiez bonne ! s'exclama le vicomte. Merci, chère Madeline, ajouta-t-il en cherchant à lui saisir la main

Mais en se levant vivement du banc où ils étaient assis, la petite Faugeras esquiva le geste.

Chapitre VII

LE RETOUR à l'hôtel fut effectué dans le plus grand silence, et M. de Boisgibault ainsi que Faugeras, étaient déjà à la salle à manger devant une table qui leur était réservée, lorsque parurent les deux jeunes gens.

— Eh bien, mes enfants, interrogea le comte, avez-vous bien employé votre matinée ?

Il aurait été impossible à Madeline de répondre, tant sa gorge était contractée par l'émotion. Elle avait bravé, tout à l'heure, devant Bernard, et maintenant toute son énergie s'en était allée.

Ce fut donc le jeune homme qui répondit, quoique peu en train lui-même, en donnant maints détails sur leur promenade du matin.

— Parfait ! jeta Victor Faugeras. Et puisque vous connaissez déjà les beautés de Bruges, vous pourrez donc, avec moins de regrets, nous consacrer votre après-midi. Nous retournons ce soir, le comte et moi, dans une verrerie où nous sommes attendus par le directeur. Alors, nous avions pensé vous emmener tous les deux; cette visite, d'ailleurs, sera fort utile à Bernard et je ne crois pas que cela soit ennuyeux à notre petite Maddy.

— En effet, père, cette visite m'eût été certainement agréable, mais depuis un moment déjà, je subis une si intolérable migraine que je me vois contrainte à prendre quelque repos. Je ne puis donc, hélas ! que vous prier de m'excuser.

— Tiens ! tiens ! lança M. de Boisgibault, la migraine sévirait-elle en Belgique sous forme d'épidémie ! Hier soir, c'était le cas de Bernard et aujourd'hui c'est le vôtre, ma chère Madeline.

Un peu de rose monta instantanément aux joues de la jeune fille, alors qu'elle répondait avec calme et naturel :

— Sans doute est-ce la fatigue du voyage après une journée et une nuit de fête.

Avouez, mon cher, que la génération actuelle n'a plus de ressort ! objecta avec un léger dédain le financier. Jadis, l'on aurait bien fêté pendant toute une semaine sans l'ombre d'une lassitude !

Les deux fiancés sourirent, sans chercher à le dissuader. Chacun avait son tourment et tout les deux désiraient la solitude. Madeline, surtout, voulait se donner une après-midi de réflexion avant de parler à son père. Elle n'attendit donc pas la fin du déjeuner pour monter dans sa chambre où elle se prit à méditer sur les derniers événements.

Ainsi, autant par sa volonté que par la force des circonstances, elle n'était plus fiancée. Moralement, du moins, et maintenant il s'agissait donc de faire connaître ses décisions en taisant le mobile qui l'obligeait à rompre ses fiançailles.

Au fond, elle reconnaissait que son fiancé était loyal, lui. Poussé par son père, dont les arguments, somme toute, étaient fort raisonnables, le jeune homme s'était cru tenu d'obéir, mais en aucun moment, Madeline le constatait maintenant, Bernard n'avait joué la comédie. Il était donc fort possible qu'il se fût promis d'être un mari fidèle et dévoué, mais cela, hélas ! ne pouvait amener le bonheur ni pour l'un, ni pour l'autre.

Pour Bernard, le bonheur consistait à épouser la femme qu'il aimait, mais comment y parviendrait-il ? Ne lui avait-il pas confié quelques heures plus tôt, que seul, un mariage avec elle, Madeline, pouvait les sauver lui et son père de la faillite et de la ruine ?

Dominé par cette pensée, la petite Faugeras ne s'attarda plus sur elle-même. Ne pensant qu'à Bernard, elle chercha le moyen de lui venir en aide. Alors se souvenant des confidences du jeune homme, elle finit par comprendre que si son père désirait





Ho! ce que les enfants aiment la délicieuse saveur de menthe de Colgate! Et comme c'est heureux pour leur enseigner de bonnes habitudes d'hygiène orale.



La Crème à Dents Colgate nettoie les dents *parfaitement* . . . et avec une telle douceur — sans endommager le moindrement l'émail délicat, sans irriter les gencives tendres!

POURQUOI PAS PROTÉGER LES DENTS DE VOS ENFANTS AVEC COLGATE ?



20c GRAND MODELE
35c Double Modèle Géant
10c Modèle Moyen



CHOISIE EXCLUSIVEMENT POUR LES JUMELLES DIONNE

Adoptez vous aussi Colgate comme votre pâte à dents!

Ce n'est pas tout que l'agent de polissage mou et inoffensif de Colgate nettoie l'émail et qu'il le fasse briller... sa mousse *pénétrante* spéciale entre dans les petits interstices cachés entre les dents que les méthodes ordinaires de nettoyage n'atteignent pas . . . elle nettoie toute la surface de chaque dent . . . éclaire votre sourire . . . garde votre haleine douce et irréprochable.

tant pour elle, Madeline, un mariage avec le fils du comte de Boisgibault, c'est que le banquier était sûr de son pouvoir, certain de la réussite, sachant d'avance qu'il parviendrait à sauver son ami de la ruine et du déshonneur.

Il s'agissait donc, en la circonstance, de rester quelque temps encore fiancée au vicomte afin que la prospérité revienne dans la maison des Boisgibault. Quelques mois de fiançailles et Bernard, redevenu riche, serait alors libre d'épouser la femme qu'il aimait.

Dès son arrivée à l'hôtel, la jeune fille fut tirée de son rêve par la vue de Bernard qui lisait au salon. Tout d'abord le vicomte ne la remarqua point et Madeline eut le temps de le contempler avec un serrement de cœur pénible. Ainsi, ce Bernard qu'elle avait cru à elle, était le fiancé d'une autre femme à laquelle il pensait sans répit, et c'était à cette femme qu'elle, Madeline, s'était promis de le donner. Mon Dieu ! aurait-elle la force de mener à bien cette tâche difficile ? . . .

Avec un vif battement des paupières afin de retenir les larmes qui venaient de monter à ses yeux, la petites Faugeras posa ses regards sur le front large et blanc du jeune homme, sur la vague de ses cheveux mordorés, sur ses longs cils bruns, sur l'arc parfait de ses lèvres charnues. Tout ce visage distingué à l'expression rêveuse avait toujours captivé Madeline et à cette minute où elle se rendait compte de la puissance charmeuse de Bernard, elle se demandait avec inquiétude si elle pourrait, pendant des mois encore rester sa fiancée provisoire. En cet instant, alors qu'elle prévoyait combien son rôle lui serait pénible, elle eût la soudaine tentation de rejeter le projet qu'elle venait de former, de rompre dès cet instant décisif et de repartir immédiatement pour son vieux pays du Berry.

Mais à ce moment même où Madeline sentait si vivement qu'il fallait en finir. Bernard leva par hasard les yeux sur elle. Leurs regards se lièrent quelques secondes, et cela suffit à la petite Faugeras pour deviner toute l'inquiétude et la nervosité qui agitait le jeune homme. Alors, une subite pitié s'empara d'elle et prête de nouveau à lui venir en aide, Madeline s'avança vivement vers Bernard de Boisgibault. Elle eut même le courage de lui sourire et devant l'interrogation silencieuse du vicomte, elle dit précipitemment, en s'asseyant dans le fauteuil qu'il s'empressait de lui offrir :

— Je crois, Bernard, que je n'ai pas perdu mon après-midi.

— Vous êtes bien heureuse, ma chère Madeline, car, pour moi, j'éprouve la vive impression d'avoir complètement gâché la mienne.

— Comment cela, qu'avez-vous fait ?

— Vous me le demandez ? J'ai accompagné nos parents dans leur tournée industrielle, vous le savez bien ? J'ai dû assister aux expériences d'un nouveau procédé pour souffler le verre; j'ai entendu ces messieurs discourir sur les difficultés des affaires, sur la baisse des commandes, sur la concurrence tchécoslovaque, etc . . . Il m'a fallu écouter votre père déployer sa verve la plus diplomatique pour me convaincre sur un tas de choses qui ne peuvent plus avoir aucun intérêt pour moi.

— Et pourquoi donc, Bernard ?

— Comment, Madeline, c'est vous qui me posez cette question ? Vous qui savez que dès que vous aurez parlé, ce soir même si vous le désirez, votre père mécontent et en colère enverra promener son ami de Boisgibault ! Je crois connaître assez Monsieur Faugeras pour deviner qu'il ne fait rien pour rien.

— Hélas ! fit Madeline dans un soupir désolé.

— Croyez bien, petite amie, se hâta d'ajouter Bernard qui se méprenait sur l'exclamation de la jeune fille, que je vous approuve entièrement. Maintenant que vous n'ignorez plus rien de notre situation, il est tout naturel que vous ayez le désir de cesser la comédie de nos fiançailles. Et c'est parce que j'ai deviné votre détermination, que durant cette longue après-midi, j'ai déploré toutes ces interminables visites et ces dicussions inutiles.

Il y eut un court silence, puis Bernard reprit d'une voix profondément triste.

— Pauvre père ! Comme sa confiance et son contentement de toute cette soirée me faisaient mal ! Moi qui sais avec quelle ardeur il s'accroche aux projets de M. Faugeras, je suis réelement torturé à la pensée que, bientôt, toutes ses espérances seront anéanties.

— Mais, qui vous fait dire, Bernard, que je veux cesser la comédie de nos fiançailles ?

Madeline avait prononcé cela d'un grave, posé, très calme.

Un instant, Bernard resta interdit, presque suffoqué par ce qu'il avait entendu. Puis d'une voix hésitante :

— Madeline . . . que voulez-vous insinuer par là ?

— Simplement ceci : Qu'il n'est pas nécessaire que nous brisions nos fiançailles, bizarres, c'est vrai . . .

— Vous voudriez, coupa vivement le jeune homme, vous voudriez malgré tout ce que vous venez d'apprendre m'accepter encore comme époux ? Oh ! je comprends bien, ajouta-t-il avec précipitation, que ce mariage ne pourrait être pour nous qu'une affaire, mais vous accepteriez, néanmoins, de vous associer avec moi pour sauver l'honneur de notre nom et redonner le bonheur et la tranquillité à mon père ?

Cette soudaine animation avait fait monter un peu de rose au visage du vicomte et cela lui donnait une expression ardente que Madeline ne lui connaissait pas encore. La constatation de cet émoi lui fit accélérer les battements de son cœur, mais elle n'eut aucune hésitation pour expliquer le plus naturellement qu'elle put.

— Oui, Bernard, je veux bien, en effet, m'associer avec vous pour sauver votre honneur et pour redonner, comme vous le dites si justement, la paix et le bonheur à M. de Boisgibault, mais je ne pense pas qu'il faille pour cela absolument nous épouser.

Et comme le jeune homme posait sur elle une regard surpris et interrogatif, elle s'empressa d'ajouter, mais sa voix était moins ferme :

— A mon sens, de longues fiançailles peuvent fort bien suffire. Malheureusement, pour cela, il nous faudra vivre dans le mensonge et jouer en public et en famille une comédie que nous réprouvons tous les deux. Cette situation, je n'en doute pas, vous sera autant pénible qu'à moi-même, mais, au moins, ces fiançailles ne nous engagent à rien de définitif, et vous pourrez alors continuer de nourrir au fond de votre cœur, les sentiments d'amour qui vous animent et d'espérer sans rougir la libération qui vous donnera le bonheur.

Le vicomte s'attendait si peu à cette détermination qu'il resta sans voix, sans geste, seulement les yeux agrandis par une intense expression et fixés sur la jeune fille.

— Eh bien, remarqua Madeline au bout d'un instant, vous ne me répondez rien. Mon idée ne vous conviendrait-elle pas ? Je la jugeais pourtant favorable.

Avant de parler, Bernard inclina son front sur les deux petites mains blanches que la jeune fille croisait sur sa robe et il y déposa ses lèvres pour un baiser quasi-religieux.

En relevant la tête, il murmura :

— Madeline, chère petite Madeline, vous êtes un ange de bonté.

Elle eut un pâle sourire teinté d'un peu d'ironie.

— Je vous en prie, n'exagérez rien, dit-elle.

— Madeline, je suis très sincère en m'exprimant ainsi. En tout cas, laissez-moi vous dire que vous êtes la plus délicieuse des amies. Ce que vous venez d'imaginer pour me venir en aide dénote un grand cœur et une belle âme, mais je ne saurais vraiment accepter cette combinaison.

— Combien cela ! s'exclama la jeune fille, toute contristée.

— Parce que, en la circonstance, vous pensez à mon avenir, à mon bonheur plutôt, et vous délaissez complètement le vôtre.

— Oh ! que m'importe ! s'exclama-t-elle.

Il y eut un profond silence pendant lequel les deux jeunes gens, exténués de lourdes pensées, semblait-il, se sentaient, par leur rêverie, emportés loin de ce salon et de cet hôtel. Mais bientôt, reprenant le premier conscience de la réalité, Bernard, s'empara doucement de la main de Madeline et la montant jusqu'à ces lèvres respectueuses et tendres, il y déposa un long baiser.

Sous cette caresse inattendue, la petite Faugeras tressaillit et fixant le jeune homme d'un regard chargé de muettes tendresses, elle murmura presque inconsciente :

— Eh bien ? . . .

— Comment voulez-vous que je résiste à de si sages, à de si généreux arguments ? Vous étiez, Madeline, une petite amie charmante, vous serez désormais une petite sœur chérie . . . J'accepte votre combinaison qui me donne non seulement la liberté, mais encore la possibilité d'un bonheur futur. Soyons donc des fiancés provisoires, puisque vous le désirez ainsi, ajouta-t-il en souriant doucement, mais n'oubliez plus, chère petite Maddy, que ma vie ne sera pas assez longue pour vous prouver ma reconnaissance et ma gratitude.

Il termina encore cette phrase par un affectueux baiser sur les doigts de Madeline et ce fut à ce moment précis que Victor Faugeras et le comte de Boisgibault, firent leur entrée au salon.

Dès le seuil de la pièce, le financier s'immobilisa et retenant par le bras son ami, il murmura un peu goguenard :

— Que me disiez-vous tout à l'heure, que nos enfants ne se comportaient pas comme des fiancés ordinaires ? Eh bien, mon cher, que vous faut-il de plus édifiant que ce charmant tableau pour chasser vos doutes ridicules et vos puériles craintes !

L'industriel, pour toute réponse n'eut qu'un vague sourire suivi d'un soupir profond qui sembla alléger vivement sa conscience et détendre les traits fatigués de son visage pensif.

C'est que depuis les fiançailles des deux jeunes gens, le comte avait tellement tremblé à la pensée que Madeline pouvait remarquer l'air grincheux de son fils, s'en froisser et en arriver à rompre, que la nouvelle attitude des deux fiancées le rassérena aussitôt.

Ce fut donc d'un air joyeux qu'il se dirigea vers Madeline.

— Eh bien, chère enfant, dit-il, en lui tapotant amicalement la joue, qu'avez-vous fait de votre migraine ?

— Je n'en sais trop rien, riposta en rougissant la jeune fille, mais l'essentiel, n'est-ce pas, c'est de ne plus souffrir.

— Parfait ! lança Victor Faugeras, tout est pour le mieux ! Et puisqu'il en est ainsi, allons vite dîner, car je vous emmène tous, ce soir, au théâtre.

Chapitre VIII

EN S'ÉVEILLANT, ce matin-là, Madeline fut toute surprise d'entendre, tout proche, la double note répétée du coucou. Encore à demi ensommeillée, elle regarda avec étonnement autour d'elle et elle reconnut les tentures roses de sa chambre de petite fille, sa chambre des Ouchettes, celle qu'elle aimait par dessus toutes les autres.

La veille au soir, Madeline était revenue chez sa bonne grand'mère, mais cela survenait après une si longue séparation et surtout à la suite de tant d'événements qui, en moins de huit mois, avaient bouleversé sa jeune vie, que Madeline mit quelques secondes pour sentir l'apaisement descendre dans son âme à la vue de tous les objets familiers et si chers à son cœur.

Vite, elle procéda à une toilette sommaire, puis descendit à la cuisine pour savourer, comme autrefois, le petit déjeuner du matin. Dès son entrée, Madeline courut à Mélanie, la vieille bonne qu'elle avait toujours vue aux Ouchettes, l'embrassa affectueusement puis, en souriant, elle se dirigea vers son cousin.

Jean Dorris, occupé à déguster son café au lait, avait à peine eu le temps de remarquer l'arrivée de la jeune fille, que déjà, cette dernière, lui appliquait deux bons baisers de gamine.

— Ah ! cher vieux, dit-elle doucement, comme c'est bon de se retrouver ici !

Son petit visage rayonnait d'allégresse et les narines de son nez droit et fin, palpitaient de contentement et de gourmandise.

— Comme voilà longtemps que je n'ai humé cet arome si caractéristique à la cuisine des Ouchettes ! reprit Maddy. Quel mélange délicieux de moka et de pain grillé !

— Pensez-vous bien ce que vous dites là, chère petite demoiselle ? demanda Mélanie, un tantinet incrédule.

— Ah ! si je le pense !

— N'empêche, que voilà plus de huit mois que vous n'êtes point revenue ici. Ah ! ces jeunesses ! dès que ça aime, ça oublie tout !

Aussitôt ces paroles malencontreuses, une ombre s'étendit sur le visage mobile de Madeline, mais elle retint à temps le soupir douloureux qui était venu immédiatement gonfler sa poitrine.

— Je n'oubliais rien, ni personne. La preuve, ma bonne, c'est que me voilà de retour aux Ouchettes.

— Et pour combien de temps, Saint Dieu ! reprit la vieille femme d'un air boudeur, puisque vous vous mariez dans un mois !

— Pas sûr, Mélanie.

A cette riposte, la domestique eut un sursaut de tout son corps et Jean Dorris releva prestement la tête vers la jeune fille.

Deux exclamations surgirent.

— Comment, vous ne vous mariez plus ?

— Que veut dire cette plaisanterie, Maddy ?

Il y eut un bref silence, pendant lequel Madeline essayait de cacher l'émotion qui faisait battre trop vite son cœur. Elle s'enveloppa de son secret comme d'une invisible armure et elle dit d'une voix calme où l'on aurait pu cependant discerner un peu d'ironie :

— Mais, ce n'est pas une plaisanterie, mon vieux Jean. Je désire tout simplement allonger le temps de mes fiançailles, cette période délicieuse des rêves inassouvis et peut-être aussi des chimères.

— Tiens, tiens, tiens, voyez-moi ça ! rétorqua Mélanie un malicieux sourire aux lèvres. Ma foi ! son idée n'est pas si mauvaise. Qu'en dites-vous ? ajouta-t-elle en se retournant vers Dorris.

Ce dernier examinait consciencieusement sa cousine, d'un air à la fois incertain et méditatif.

Puis :

— Tu as peut-être raison, finit-il par dire avec un léger frémissement de la voix.

Mais dès ce matin-là, il ne cessa d'observer Maddy et d'enregistrer toutes les impressions de son petit visage charmant, qu'il trouvait quelque peu énigmatique. Il n'aurait su dire si ses traits harmonieux étaient devenus plus parfaits dans leur gravité nouvelle, ou si la légère altération qu'il avait finit par discerner en eux, enlevait un peu de leur beauté. Toutefois, Dorris pressentait que certains événements graves étaient survenus dans la vie intime de sa petite Maddy et son cœur tendrement affectueux s'en tourmentait. Néanmoins, la dernière décision de Madeline amenait chez lui une détente presque heureuse, car il était resté sous l'impression pénible de la conversation entendue le jour du lunch.

« Qui sait, se disait-il à part lui, si, avec du temps, Madeline ne finira point par découvrir une faute répréhensible dans la vie de ce Bernard de Boigibault ».

Mais ce qui le déroutait, c'était justement ce « de Boisgibault » qui, ayant accompagné Madeline aux Ouchettes, ne devait pas, au dire de la jeune fille, retourner à Paris tant qu'elle-même resterait à Francheville. Pour ce garçon mondain et frivole — du moins telle était l'appréciation de Dorris — la solitude de Boisgibault ne pouvait réellement lui offrir aucun charme. C'était donc exclusivement pour la fille de Victor Faugeras qu'il s'était installé au château de ses ancêtres ? Alors, que devenaient dans tout cela la véracité des réflexions des deux jeunes parisiens ?

Mais du moment que Dorris savait le mariage de sa cousine reculé, une sorte d'espérance vague s'infiltrait peu à peu dans son âme et comme le danger de perdre sa petite aimée n'était plus éminent, Jean reprenait un peu goût à la vie.

Toutefois, ce renouveau de bonheur était bien un peu gâté par le voisinage de Bernard qui ne manquait pas un jour de venir aux Ouchettes. Malgré sa volonté et sa sagesse d'homme qui n'espère plus rien, Dorris se sentait quelque peu énervé par les visites du vicomte, d'autant plus qu'il avait tout de suite pressenti que la présence du jeune homme ne rendait pas Madeline heureuse, comme il l'avait vue, à Paris, au moment de ses fiançailles. Une ombre, maintenant, semblait planer en permanence sur le visage de sa cousine, et Dorris aurait donné la moitié de sa vie pour en connaître le mystérieux motif.

Mais la jeune fille gardait bien son secret et ses amertumes. Si, à la pensée du bonheur qu'elle allait pouvoir donner à Bernard, elle éprouvait un réconfort et une joie pour son âme héroïque, elle n'en subissait pas moins l'impresion que sa tâche deviendrait de plus en plus périlleuse et pénible. Le jeune homme, en effet, reconnaissant et déchargé du mensonge qui avait tant troublé sa conscience, ne se montrait-il pas envers Madeline, depuis leur confidentielle conversation de Bruges, le meilleur et le plus charmant des amis !

Devenue sa confidente ainsi que son associée, la jeune fille connaissait maintenant tous les rêves, tous les projets, tous les espoirs de Bernard de Boisgibault. Elle lisait dans son cœur comme dans un livre ouvert et elle déplorait avec une triste désespérance, que ce cœur appartînt à une autre femme. Très souvent, à cette lamentable pensée, l'amertume finissait par la gagner et c'était au cours d'instants semblables, que Jean Dorris surprenait une inquiétante altération sur le petit visage de sa chère Madeline.

Mme Dorris, elle, ne s'apercevait de rien. Heureuse du bonheur de sa petite fille, elle regardait d'un œil paternel et affectueux le jeune couple évoluer, somme toute assez fière de cette future alliance, et fort satisfaite que Madeline se fût fiancée à un jeune homme du pays.

Et ce jour-là, Bernard de Boisgibault devait venir déjeuner aux Ouchettes. Madeline n'avait donc que le temps de se remettre pour paraître calme et pour opposer une complète indifférence à la joie que le jeune homme ne manquerait pas de manifester.

Profondément solitaire, avec un frémissement et une rancœur qui lui rappelaient ses souffrances de Bruges, Madeline, ce matin-là, s'engageait dans le calme reposant des taillis.

Avec une invincible tristesse, appelant au secours son énergie habituelle, Madeline continua cependant de cheminer dans le recueillement de la futaie où l'on entendait par intervalles les trilles sonores des rossignols et le mélancolique appel du coucou. Et bientôt tout là-bas, vers Rousseland, sur la chausée forestière, la jeune fille aperçut Bernard de Boisgibault qui s'avançait au pas cadencé de sa monture. Alors son sang ne fit qu'un tour et Madeline s'arrêta un instant pour calmer les battements impétueux de son cœur. Lorsque le jeune homme l'eût rejointe, elle était redevenue calme; toutefois, une pâleur plus grande s'étendait sur tout son visage et ses yeux encore plus brillants s'attardaient avec une acuité singulière sur toute la personne de Bernard de Boisgibault.

Ce dernier, après être descendu de cheval, s'empara de la main que Madeline lui tendait pour la porter à ses lèvres. Depuis leur secrète entente, le vicomte mettait en cette fonction une telle douceur, qu'à chaque fois, la jeune fille se sentait frémir. A cette minute, le frémissement fut si intense, que Maddy se demanda avec un certain effroi si jamais les sentiments de cœur qu'elle donnait encore à Bernard deviendraient un jour moins vifs et moins tendres. Empoignée par cette inquiétude, elle ne trouva rien à répondre à la phrase de bienvenue que venait de lui adresser le jeune homme. Elle ne savait que contempler ses yeux qui, avec leur expression de tendre prière, savaient si bien l'attirer et la retenir.



Essayez cette nouvelle recette de Beauté

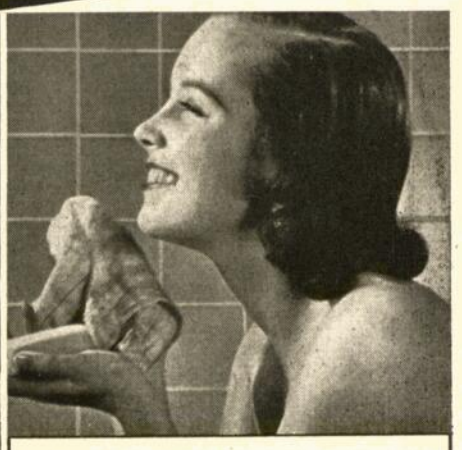
Le Cocktail Facial Woodbury

À LA VITAMINE D



Voyez votre visage à 5 p.m.

Son épiderme est déprimé depuis de longues heures, lourd de fatigue, tendu et sans énergie. Pour le nettoyer de toute impureté, aider à le rejeunir, le rafraîchir, le ranimer...



Appliquez de l'eau chaude et du Savon Facial Woodbury
(avec Vitamine D)

Lavez votre figure avec ce fameux savon de beauté qu'on a enrichi de Vitamine D.† Il stimule votre épiderme en un clin d'oeil.



Soyez belle et radieuse à 7 hres

Vous êtes maintenant prête à sortir et à passer une merveilleuse soirée. Vous êtes pimpante et radieuse, votre beauté resplendit; tout vous sourit et vous charmez tous les coeurs.

QUAND votre beauté est terne et que votre peau est tendue de fatigue, recourez au Cocktail Facial Woodbury! Votre épiderme sera stimulé instantanément et il reprendra son éclat et sa fraîcheur. La mousse caressante du Savon Facial Woodbury contient maintenant la Vitamine-tonique D. Certains rayons du soleil engendrent cet élément dans l'épiderme même. Or, aujourd'hui, la Vitamine D, transmise directement à l'épiderme par la mousse du Woodbury, agit comme un cocktail de beauté.

La vitalité de votre épiderme dépend, pour une bonne part, de l'activité de sa respiration. Une peau jeune et vigoureuse respire rapidement. Vous rafraîchirez un épiderme fatigué, en activant la respiration de ses pores. C'est pourquoi le Woodbury, riche en Vitamine D, vivifie rapidement une peau fatiguée. Il rajeunit la respiration épidermique.

Tous les soirs à 5 hres . . . chaque fois que votre teint a besoin d'un stimulant . . donnez-lui un Cocktail Facial Woodbury. Le matin également, pour entreprendre la journée avec sérénité. Maintenant seulement 10c, partout.



Fabrication Canadienne

MAINTENANT 10c

IL RENFERME LA VITAMINE D, STIMULANT DE LA PEAU

La Vitamine D du Savon Facial Woodbury s'obtient par irradiation ultra-violette, conformément au brevet No 1676579.

Enfin, après un instant de silence, Bernard interrogea :

— Aucune nouvelle ? . . .

— Si . . . répondit Madeline.

Puis elle toussa pour éclaircir sa voix :

— Je me suis hâtée de venir à votre rencontre, reprit-elle, afin de causer librement avec vous.

Les grands yeux superbes, ardents et mélancoliques de Bernard se fixèrent sur Madeline et la jeune fille y lut une telle inquiétude, que la jalousie lui entra comme une épine en plein cœur.

« Ah ! se dit-elle amèrement, comme il craint de ne pouvoir être libre d'épouser celle qu'il aime ! »

Alors, il parut à la petite Faugeras qu'elle perdait Bernard une deuxième fois et les larmes faillirent la gagner. Mais se remettant aussitôt, elle expliqua :

— La réponse de mon père est bien telle que vous l'avez espérée, Bernard.

— Que je j'aie espérée ? . . . Eh bien, et vous, Madeline ?

— Evidemment . . . moi aussi . . . mais, avouez tout de même, que l'affaire vous touche de plus près.

— Oui, bien sûr. Mais n'est-ce pas vous, chère petite amie, qui avez imaginé tout ce stratagème ? Alors ? . . .

— Alors, fit-elle, éludant habilement la question embarrassante, mon père acquiesce à mon désir. Il trouve même mon idée très favorable, car il aura ainsi le temps de redresser vos finances. De cette manière, ajoute-t-il, sa fille fera un mariage beaucoup plus brillant, ce qui n'est jamais à dédaigner, paraît-il, acheva Madeline, dans un rire sarcastique.

Une soudaine rougeur monta au front du vicomte. Très vite, il riposta d'une voix tremblante remplie d'indignation :

— Oh ! Madeline ! C'est pourtant bien vous qui êtes l'inspiratrice de toute cette tactique ! Et j'ai eu la faiblesse de vous écouter et de continuer de jouer, aux yeux du monde, une comédie que je réprouve profondément. Mais il est temps encore de cesser ce jeu, ajouta-t-il avec chaleur. Brisons tout de suite nos pseudo-fiançailles, voulez-vous, et tout sera fini ?

— Et vos rêves d'avenir ? riposta-t-elle vivement.

— Qu'importent mes rêves ! Je ferai comme tous ceux qui atteignent le sommet des déceptions, je tâcherai de me résigner.

— Et votre père ? et votre honneur ? insista Madeline.

Le jeune homme courba le front avec découragement. Un soupir, seul, sortit de ses lèvres.

— Vous oubliez tout cela, mon ami, reprit doucement la jeune fille, moi, je ne l'oublie pas et je puis vous confier que je trouve un infini plaisir à rendre l'honneur et la sécurité au comte de Boisgibault.

— Comme vous êtes bonne ! murmura Bernard d'un accent infiniment ému.

Il y eut un court silence pendant lequel on n'entendit que la ramure des trembles frémir comme la plainte d'une frêle source inconsolable. Il y avait un grand calme tout à l'entour; la lumière elle-même s'était assourdie, le soleil venait de se voiler de légers nuages blancs.

La voix palpitante du vicomte s'éleva de nouveau dans ce silence.

— Eh bien, Madeline, puisque tel est votre désir, je vous en prie, ne me raillez plus jamais. Soyez pour moi la petite sœur que vous m'avez promis d'être toujours. Laissez-moi vous aimer, vous protéger, comme le frère que vous désiriez tant posséder, m'avez-vous avoué un jour d'amicales confidences.

« Plus tard, lorsque pour moi, tout sera rentré dans l'ordre, vous serez heureuse à votre tour. Si vous me le permettez, je dirigerai votre avenir et il me semble que je saurai bien vous aider à rencontrer le fiancé de vos rêves, celui qui sera vraiment digne de vous. »

Tout en parlant ainsi, Bernard de Boisgibault avait fraternellement glissé son bras autour des épaules de Madeline et il penchait vers elle un visage affectueux où il essayait de faire passer toute l'ardente persuasion de son discours.

Pendant cet exode, Madeline avait bien tenté de se libérer de l'étreinte qui l'affolait presque, mais le bras protecteur de Bernard l'enserra plus étroitement encore. Sourdement troublée par cette pression d'une infinie douceur, la petite Faugeras ne résista plus et se laissa entraîner, sans voix et sans pensée, le long de l'allée demi-verdoyante. Emportée par une intime joie dont la suavité lui était inconnue, elle ne saisissait même plus le sens des paroles que Bernard continuait de prononcer d'une voix grave, aux inflexions émues.

Soudain elle tressaillit. Elle venait d'entendre le nom de Thérèse. Ce brutal réveil lui donna aussitôt la force de libérer ses épaules du bras de Bernard, et le cœur battant, elle écouta toute frémisante, la suite des confidences du jeune homme.

— Lorsqu'elle saura tout ce que vous avez imaginé pour notre bonheur, disait ce dernier, eh bien, ma petite Maddy, Thérèse vous aimera aussi profondément que je vous aime. Vous verrez alors combien elle est charmante et bonne et je suis certain qu'elle saura vous prouver sa reconnaissance d'une manière . . .

— Que me parlez-vous de reconnaissance ! interrompit Madeline, la voix exaspérée, mais je ne demande rien !

Surpris d'un tel emportement, Bernard s'arrêta net, tout interdit.

Maintenant, avec une véritable inquiétude, il examinait le tragique petit visage que la jeune fille essayait de dérober à ses regards.

— Madeline, qu'avez-vous ? Qu'ai-je dit pour vous blesser ?

— .....

— Voyons, petite amie, soyez franche comme toujours et regardez-moi, insista le vicomte tout en pen-



Petit ensemble en crêpe de soie imprimé, beige et noir. Ceinture de suède noir. Chapeau de paille beige à bordure de ruban de soie noire. Création de Balenciaga et de Legroux Soeurs, Paris.

(Photo Dorvyne)

chant son visage sur celui de Madeline.

Mais celui-ci qui, depuis un instant, retenait ses pleurs avec beaucoup de peine, laissa brusquement, et à son grand dépit, échapper les larmes intempestives.

La vue de ces larmes bouleversa le jeune homme.

— Oh ! Madeline ! s'exclama-t-il. Je vous aime d'une tendre et sincère affection et je vous fais souffrir ! J'ai laissé votre cœur confiant s'attacher à moi et je n'ai même pas l'énergie de l'en détacher. Que je suis donc lâche !

Ces paroles n'eurent le don que de produire un redoublement de pleurs chez la jeune fille. Trop bouleversée pour répondre, elle secouait seulement la tête en signe de négation.

Et Bernard de Boisgibault de reprendre :

— Je sais bien que je ne puis être votre mari, pauvre petite Madeline, mais puisqu'il en est ainsi — et sa voix faiblit une seconde — je ne serai au moins le mari de personne.

Alors, dans un élan plein de fierté, la jeune fille riposta avec chaleur :

— Mon cher Bernard vous êtes un véritable fou de parler de la sorte. Vous vous imaginez soudain des choses ridicules parce que je pleure. Vous n'ignorez pourtant pas que toutes les femmes sont plus ou moins nerveuses. Je ne fais pas exception, croyez-le.

« Mais, c'est bien votre faute, aussi ! continua-t-elle en s'excitant. Vous portez aux nues mes moindres actes; parce que je veux vous venir en aide, tout simplement, en bonne camarade que je suis, vous vous croyez tenu envers moi à une reconnaissance éternelle. De votre amitié, vous voulez faire un devoir excessif, qu'il ne vous appartient pas vraiment de remplir. Votre dernière réflexion est sublime, mon pauvre Bernard, mais elle est réellement inopérante. Puisque le sort vous est favorable, épousez donc la femme que vous aimez et n'ayez plus ni inquiétude, ni remords.

Madeline avait débité tout cela avec un calme si bien joué, en plongeant son clair regard dans les yeux du vicomte de Boisgibault, que ce dernier vit tout à coup son hésitation s'envoler et ses doutes s'évanouir.

— Que vous êtes bonne, chère petite amie, dit-il d'une voix très douce et en portant la main de la jeune fille à ses lèvres. Vous êtes vraiment mon ange gardien; je ne demande pas mieux que de vous obéir. Encore une fois, merci, Madeline.

Pour rester calme sous le baiser reconnaissant qui s'éternisait, la jeune fille dut encore faire appel à toute son énergie.

Ah ! pouvoir cacher à Bernard cet amour qui ne voulait pas mourir ! Mais hélas ! il lui semblait qu'elle parvenait bien mal à dissimuler complètement sa pénible émotion. Soudain, l'horizon lui apparaissait très sombre, chargé de nuages menaçants et Madeline, la courageuse, était bien près de faiblir.

Chapitre IX

MADELINE ne fut pas longue en effet à s'apercevoir combien son énergie était précaire. Un simple billet que vint, dès le lendemain, lui remettre le valet de chambre de Bernard de Boisgibault, lui montra immédiatement à quel point elle s'abusait sur sa force morale.

La lettre était courte. Sauf quelques affectueux remerciements et quelques phrases de convenance mondaine, il ne s'agissait dans cette missive que du départ de son fiancé pour Paris. « Après mûres réflexions, disait le jeune homme, j'ai jugé préférable d'aller parler à Mme Duvilliers, plutôt que de lui écrire. »

L'annonce d'une maladie ou d'un accident, n'aurait certes pas eu plus d'effet sur la sensibilité de Madeline. Pendant la lecture de cette lettre, la jeune fille devint aussi blanche que les pierres du pilastre contre lequel elle s'appuyait. Un long instant, elle resta dans la même posture, interdite, anéantie, ses mains oisives le long de sa robe, ses yeux sur la lisière du bois que le soleil du matin rendait toute frémissante d'ailes. Et il lui sembla qu'une profusion d'épines déchiraient son cœur, tandis qu'un flot de larmes lui montaient aux yeux.

Madeline pleurait encore lorsqu'elle entendit un pas derrière elle. En un instant, ses larmes refoulées, et la lettre glissée dans l'enveloppe. Elle se retourna, se raidissant pour cacher son émotion. C'était son cousin Jean.

Dorris qui venait à elle avec un affectueux sourire, s'arrêta, figé, devant la détresse des beaux yeux de Madeline.

— Serait-ce une mauvaise nouvelle, Maddy ? s'empressa-t-il d'interroger.

Elle prit sur elle pour répondre avec calme :

— Pas du tout, mon vieux Jean. Bernard m'avertit simplement qu'il s'absente pour quelques jours.

— Ah ! si ce n'est que cela !

Mais avec insistance, Dorris observait toujours Madeline dont le désarroi ne pouvait lui échapper.

Et, quand elle fit mine de s'éloigner des Ouchettes, pour se diriger vers la forêt, sans hésitation, il la suivit, palpitant du désir de connaître enfin le secret de sa petite Maddy.

— Madeline, te serait-il désagréable que je marche près de toi ?

— Désagréable ? Oh ! pas du tout, dit-elle, sincère, avec soudain l'irrésistible besoin de ne plus se sentir seule, d'être divertie dans ses pensées douloureuses.

Cependant, elle ne songea point à lui prendre affectueusement le bras, comme elle le faisait autrefois, avant ses fiançailles, et Jean avec mélancolie, ne put faire autrement que de le remarquer.

Alors, sans parler, il se mit à examiner le petit visage sérieux de sa cousine. Et à part lui, il se disait : Ce qu'elle est devenue raisonnable ! Trop même. Ma petite Maddy n'a plus de caprices... Serait-ce l'influence de Bernard qui la transforme à ce point, ou une secrète souffrance ? En tout cas, l'un et l'autre, ont bien l'air d'avoir éteint cette flamme d'espièglerie, qui jadis, brillait dans ses yeux.

Madeline, toujours silencieuse, marchait près de son cousin la tête inclinée comme sous le poids d'un fardeau et Jean, à la regarder, était tellement pris de pitié, que s'approchant, d'un geste très doux il lui saisit la main.

— Pauvre petite, dit-il, dans un souffle.

Ces quelques mots suffirent pour faire épancher les pleurs que Madeline retenait si vaillamment aux bords de ses paupières. La jeune fille porta les deux mains à son visage.

— Maddy, ma chérie, ma petite fille aimée... murmura Jean bouleversé d'émotion et en pressant Madeline contre son épaule.

— Je vous en prie, Jean, taisez-vous, ne m'embrassez pas, surtout, je ne pourrais plus retenir ma peine, gémit Madeline en essayant de re-



ON A DIT et répété aux mamans, que leurs enfants avaient besoin de soleil . . . que des bains de soleil fréquents étaient nécessaires à leur complet développement physique. Mais beaucoup de ces mamans ne se rendent peut-être pas compte de l'énorme différence qu'il y a entre la *lumière* et la *chaleur* du soleil.

La lumière solaire contient les bienfaisants rayons ultra-violets qui mettent aux joues de garçonnets et fillettes, ces belles couleurs qui sont un signe de santé. Mais lorsque le thermomètre dépasse 80 degrés, ne laissez pas vos enfants exposés aux rayons ardents du soleil, car, en excès, la chaleur solaire peut être dangereuse. Ces jours-là, que vos garçonnets et fillettes prennent leur bain de soleil avant 10 heures du matin, ou après 4 heures de l'après-midi.

Par les fortes chaleurs, on préservera les enfants des atteintes des rayons ardents du soleil, en leur faisant porter des chapeaux à larges bords, en paille ou en tissu de couleurs claires.

Il est entendu qu'il faut protéger les yeux de l'enfant en bas âge, contre l'action du soleil : mais cela ne veut pas dire que sa tête toute entière doit être abritée. Couvrez-lui les yeux, ou couchez-le sur le côté, de façon que sa figure profite de l'action bienfaisante de la lumière solaire, tout en évitant que les rayons du soleil lui frappent brutalement dans les yeux.

Pendant la première année, les jeunes enfants sont particulièrement sensibles à la chaleur et à l'humidité. Le nombre des enfants qui succombent, directement ou indirectement, aux effets de la chaleur excessive, est plus élevé au cours des douze premiers mois, qu'au cours de n'importe laquelle des années d'enfance qui suivent.

Pourquoi la *chaleur* brûlante du soleil est-elle dangereuse pour les enfants ? Parce qu'elle leur fait perdre l'appétit, diminue leur vitalité, et peut leur donner de la fièvre. Il arrive souvent qu'elle les surexcite, leur donne de l'insomnie, les affaiblisse et les rende malades.

Si surprenant que cela paraisse, une brusque chute de température, qui apporte un agréable soulagement après une période de chaleur étouffante, peut n'être un bienfait qu'en apparence. Il arrive souvent, dans ces cas-là, que les enfants attrapent des refroidissements, surtout pendant la nuit, et ces refroidissements sont une des causes les plus fréquentes de diarrhée.

En prenant quelques simples précautions, on évitera à l'enfant les mauvais effets de la chaleur. Le feuillet de la Metropolitan intitulé "Coups de Chaleur et Coups de Soleil", contient des renseignements complémentaires que chacun a intérêt à posséder. Demandez-en un exemplaire gratuit au Service des Brochurettes 7-Z-38, Direction Générale au Canada, Ottawa.

METROPOLITAN LIFE
INSURANCE COMPANY
NEW-YORK

FREDERICK H. ECKER
Président du Conseil



LEROY A. LINCOLN
Président

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA, OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872



LE SODA "COW BRAND"

NETTOIE LES DENTS

Le brossage régulier avec le Soda à Pâte "Cow Brand" (Bicarbonate de Soude pur) est une aide reconnue pour conserver solides et saines les dents des enfants et des adultes. Sa douce alcalinité est tout juste ce qui suffit à faire disparaître les taches et les décolorations sans détériorer l'émail délicat des dents. C'est un moyen non seulement efficace de nettoyer les dents, mais aussi économique, car le Soda à Pâte "Cow Brand" ne coûte que quelques cents le paquet. Gardez-en un paquet sous la main dans la pharmacie.

SODA À PÂTE



"COW BRAND"

BICARBONATE DE SOUDE PUR

PAIN D'ÉPICE

2¼ t. de farine d'usage général tamisée	1 c. à t. de sel
2 c. à t. de Soda à Pâte "Cow Brand"	2 c. à t. de gingembre
	1 tasse de mélasse
	1 tasse de lait sur
4 c. à s. de "shortening", fondu	

Tamisez la farine une fois, mesurez, ajoutez le soda à pâte, le sel et le gingembre, puis tamisez de nouveau. Combinez la mélasse et le lait sur. Ajoutez à la mixture de farine et battez jusqu'à consistance lisse. Ajoutez le "shortening". Battez bien. Versez dans une lèchefrite peu profonde (6" x 10") graissée. Faites cuire 30 à 35 minutes dans un four modéré (350° F.).

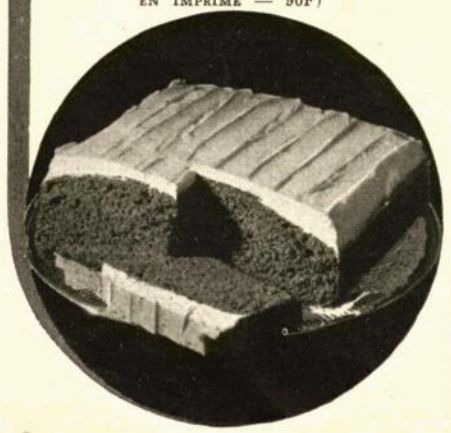
BROCHURETTES GRATUITES — Envoyez le coupon par la poste.

CHURCH & DWIGHT LIMITED,
Dépt. R-36
2715, rue Reading, Montréal.

NOM .....

ADRESSE .....

(METTEZ VOS NOMS ET ADRESSE EN IMPRIMÉ — 90F)



dresser sa petite tête orgueilleuse dans son geste de fierté habituelle.

— Mais pourquoi la retenir, cette peine. A ton vieux Jean, tu ne peux donc pas tout dire ?

— Chut, ne me parlez pas encore... Mais gardez-moi ainsi, contre vous, cela va me calmer.

Jean resserra son étreinte dans un élan de tout son être que Maddy ne pouvait comprendre.

Il y eut un silence que Dorris finit par interrompre, pour reprendre de sa voix la plus douce :

— Je sais depuis longtemps déjà, que tu as un gros chagrin, Maddy. Un vrai, que tu caches bien, mais mon cœur affectueux a su deviner, lui. Ce chagrin te vient de Bernard, n'est-ce pas ?

Un rire rauque sortit de la gorge serrée de Madeline qui redressa la tête avec défi.

— Oui... hélas ! indirectement... Je l'aimais de toute mon âme et lui ne pouvait m'aimer puisqu'il aime une autre femme.

« Je vous en prie, Jean, continua-t-elle avec précipitation en surprenant l'air outré de son cousin, ne le blâmez pas. Ce n'est pas sa faute si tout s'est passé ainsi. C'est son père qui le forçait à m'épouser et aussi le mien, qui, dans la circonstance, a manœuvré d'une façon que je réprouve vivement. Bref, Bernard avait tout et tous contre lui. Au reste, comment pouvait-il ne pas obéir au comte de Boisgibault !

— Bon, bon, passons sur ce dernier sujet, ma chère petite et révèle-moi, si tu le veux bien, les événements qui t'ont fait connaître toutes ces manigances si peu loyales.

— Ce fut d'abord une lettre anonyme qui arriva le jour de mes fiançailles. Je n'en pris connaissance que le lendemain à Bruges. Ah ! cousin Jean, — elle eut un rire amer — ce que j'ai souffert ce soir-là ! Quelques temps après, je me suis expliquée avec Bernard, car vous pensez bien, n'est-ce pas, ajouta-t-elle avec fierté, que je ne pouvais plus songer à l'épouser !

— Alors, pourquoi restez-vous fiancés ?

— Ah ! ceci est une seconde histoire, riposta Madeline avec un peu plus de calme dans la voix.

Et elle se mit à conter à son cousin Jean, sa courte, mais douloureuse aventure, depuis la demande en maria du comte de Boisgibault, jusqu'au soir où elle revint aux Ouchettes, désabusée et meurtrie.

— Mais en la circonstance, tu n'as songé qu'au bonheur de Bernard ! s'écria Dorris. Et toi, petite Maddy, que vas-tu devenir ?

— Je l'oublierai, répondit-elle avec fierté.

Jean hocha la tête d'un air de doute.

— Oublier !... Oublier !... c'est bientôt dit ! Mais tu vois bien déjà pauvre enfant, combien la chose est peu facile. En continuant ces fiançailles provisoires, tu t'es engagée dans une impasse, et Bernard est un grand coupable de t'avoir soutenue dans cette folie, acheva-t-il, la voix hachée par une oppression soudaine.

Il y eut un silence, et dans le calme si profond de la forêt, les petites notes du clocher de Villabon semaient leurs sons argentins comme des gouttes de rosée. Jean écoutait avec ferveur cette consolante chanson des cloches. Cela résonnait en son âme de croyant comme un appel au bonheur, et il crut que cette envolée pieuse était venue à ce moment précis, comme pour l'encourager à ouvrir son cœur.

Pourquoi, en effet, ne parlerait-il pas? Madeline était malheureuse; Madeline avait besoin de réconfort et de l'ami sûr et tendre qui saurait panser sa peine, la protéger aussi. Pourquoi attendre encore. Pourquoi la laisser partir de nouveau, la perdre à jamais peut-être !

Comme Madeline semblait plus calme, et qu'elle avait abandonné sa main dans la sienne, Dorris prit sur lui pour commencer d'une voix qu'il aurait voulu moins altérée :

— Ma petite chérie, à l'instant, tu viens de me dire que tu veux oublier Bernard, ne penses-tu pas qu'en étant aidée, tu y réussirais beaucoup mieux ?

Encore plus surprise par l'accent que par les paroles de son cousin, Madeline leva sur ce dernier ses grands yeux clairs qui interrogeaient.

— Maddy... reprit Jean d'une voix infiniment douce, tu ignores sans doute que je t'aime depuis longtemps, d'un amour sans limite, et que je serais le plus heureux des hommes si tu voulais seulement me permettre de continuer à t'aimer, et si tu voulais me donner l'espoir de devenir un jour ma femme.

Madeline ne fit pas un mouvement, mais elle examinait Dorris avec une intensité singulière. L'aveu de son cousin était bien pour elle la chose la plus surprenante qui soit.

— Avec moi, reprit Jean, la voix tremblante, tu oublieras plus facilement ton fol amour. Depuis que tu es fiancée, je combats en vain ma passion. Je me dis : « Je suis un insensé de l'aimer de la sorte, puisque je n'ai rien à espérer; d'ailleurs je suis trop vieux pour elle. Hélas ! tous les raisonnements sont bien superflus lorsque le cœur parle ! »

« Quand tu es revenue aux Ouchettes, voilà quelques semaines, il me parut tout à coup qu'un rayon de soleil et de joie éclairait les murs assombris de notre vieille demeure. Sans le savoir, mon amour avait mis dans ma vie un espoir, un but. Et maintenant je te sais malheureuse, ma petite Maddy... seule pour combattre une tendresse inutile et envahissante, pourquoi mon amour ne te viendrait-il pas en aide ?

Alors, Madeline parut se réveiller. Elle eut un long tressaillement.

— Mon pauvre Jean, dit-elle, vous êtes aussi fou que moi et nous aurions grand tort tous les deux de nous unir dans cette folie.

— Ah ! ne repousse pas mon amour ! Je t'aime, Maddy, reprit son cousin, la voix suppliante.

La jeune fille hocha tristement la tête; des larmes affluèrent à ses yeux.

— Mais, moi, je ne vous aime pas, mon vieux Jean, dit-elle doucement, comme à regret.

— Je t'apprendrai à m'aimer, Maddy. Ecoute-moi, je ne suis pas déraisonnable, tu sais. Je comprends très bien notre situation, et je saurai être patient à l'infini. Un amour fort et sincère comme le mien sait attendre. Ne me retire pas tout espoir, Maddy, ne dis pas que tu ne m'aimeras jamais. D'ailleurs, si tu l'exiges, je me contenterai de ta bonne amitié, mais ne me repousse pas pour toujours.

— J'aurais peur, mon cher Jean, que vous ne fussiez pas heureux, si j'acceptais de devenir votre femme.

— Pourquoi, mais pourquoi, serais-je malheureux ? Si tu voulais lier ta vie à la mienne, je n'aurais plus rien à désirer, ma petite Maddy, dit-il la voix presque étouffée par l'émotion.

« Ne réponds rien maintenant, reprit-il après une seconde d'hésitation, attends quelques jours, quelques semaines, si tu le désires, mais souviens-toi. Aie confiance en moi et en l'avenir.

Depuis un instant, depuis qu'elle écoutait parler son cousin, Madeline éprouvait au dedans d'elle-même, ce calme reposant et doux qui suit l'orage. La voix de Dorris qui prenait des inflexions émues adoucissait singulièrement sa peine, et ce fut un regard moins indifférent qu'elle posa sur lui.

— Je réfléchirai, dit-elle gravement.

Ces simples mots résonnèrent aux oreilles de Jean comme la plus douce musique et il s'empara vivement des doigts de Madeline qu'il pressa passionnément contre ses lèvres.

Ce baiser fit trembler la jeune fille. Il venait de réveiller en elle le souvenir des baisers de Bernard et tout au fond d'elle-même, une fibre mystérieuse s'était mise tout à coup à frémir douloureusement.

Bernard ! Où était-il en ce moment ? Sans nul doute près de la femme qu'il aimait ! Avec quelle hâte, dès l'instant qu'il avait cru à la réussite de ses espoirs, il avait fui vers elle !

Madeline n'était pas un ange; à cette minute, où la jalousie lui pinçait le cœur, elle se mit à se railler elle-même de l'amour ridicule qu'elle continuait à ressentir pour le jeune homme. Puisque, dès lors, une autre tendresse s'offrait à elle, pourquoi ne pas y répondre ? L'amour de son cousin Jean, tout de sincérité et de fidélité, ne viendrait-il pas, en effet, à lui faire oublier son erreur ?

Car c'était bien une erreur que cet attachement qu'elle avait voué au vicomte de Boisgibault ! Il était temps, vraiment, d'en finir, de s'arranger, comme tant d'autres ont su le faire, des suites d'une irréparable folie !

Tout près d'elle, Jean restait silencieux, respectant une méditation qu'il jugeait utile. Il s'empara seulement du bras de sa cousine et doucement, il l'entraîna vers les Ouchettes.

Au moment d'en franchir le seuil, Madeline s'arrêta. Avec un effort pour fuir sa propre impression elle demanda, songeant à peine à la question qu'elle posait.

— Mon vieux Jean, dit-elle, en levant sur lui son clair regard où brûlait une flamme, c'est bien vrai, que vous voulez m'épouser ?

— Si c'est vrai ! fit-il en se rapprochant de la jeune fille.

Elle continua avec un effort pour sourire.

— Je sens tellement qu'il me faut en effet un appui et une protection ! Qui pourrait me donner l'un et l'autre mieux que vous, mon cher Jean ! Mais... ne vous attendez pas à ce que je vous aime... comme vous m'aimez...

— Je patienterai, ma chérie, avec l'espoir le plus fervent qu'un jour ton cœur se laissera toucher.

— Bien vrai, Jean, vous vous contenterez de l'espoir ?

— Oui, oui, et je serai encore infiniment heureux.

A ces paroles, quelque chose dans l'âme de Madeline tressaillit; le regret de son beau rêve mort lui pinça le cœur. Avec un sourire qui n'était plus qu'une ombre presque insaisissable, elle ajouta :

— Merci, Jean. Mais que tout cela, pour l'instant, reste entre nous, n'est-ce pas ?

— Il sera fait selon ton désir, chère petite aimée, répondit Dorris qui

(*Lire la suite page* 37)

ROBE *d'enfant*



MATERIEL REQUIS:

6 écheveaux de Coton en Brins ANCHOR, F503 (Rose Corail).

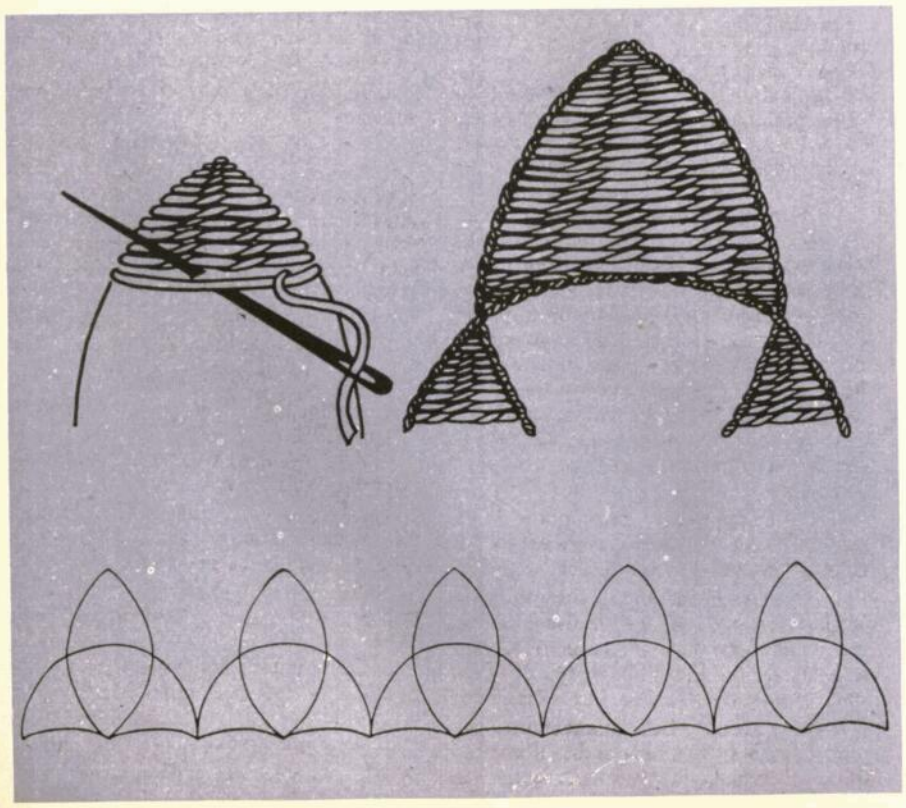
2 écheveaux de Coton en Brins ANCHOR, F504 (Rose Corail Moyen).

2 bobines de fil "Sheen" de COATS, Blanc.

2¼ verges de Crêpe de Chine, Blanc.

1 aiguille à broder de Milward, No 7.

4 agrafes à pression.
(La broderie se fait avec 2 brins de fil).



Coupez et faites la robe selon le patron. Tracez le dessin tout autour de la robe juste au-dessus de l'ourlet.

Le dessin est rempli au passé roumain en rose corail et cerné de point arrière en rose corail moyen. Le diagramme indique la façon de faire le passé roumain. Le fil est passé de gauche à droite et fixé par un petit point dans le tissu. Faites un ou plusieurs points inclinés sur le fil couché, selon la longueur de ce fil.

Faites 8 rangs de point de reprise autour de l'encolure, vous servant de rose corail; finissez avec un rang de noeuds français en corail moyen le long du rang supérieur de point de reprise.

COMMENT *aider son mari*

par Francine

I. — En Société

Bon nombre d'hommes doivent le succès de leur carrière à l'habileté et au tact de leur femme. Ce n'est pas que la compétence leur faisait défaut, mais ils étaient dotés d'une incapacité à se faire valoir, ou à saisir une chance de fortune quand elle passait près d'eux, ou encore d'une timidité farouche qui les empêchait de nouer des relations sociales avec les personnes les plus propres à leur être utiles. Aussitôt après leur mariage, il est nécessaire qu'un changement se produise. Ils ont maintenant quelqu'un sur qui s'appuyer et qui fera les honneurs de leur foyer, si modeste soit-il. Le jeune ménage a reçu des cadeaux de noces, il a donc des politesses à rendre. Il faut le faire sans tarder et en suivant, si l'on peut dire, l'ordre hiérarchique. On commence par les personnes les plus âgées des deux familles, puis par les patrons ou associés du mari.

Il arrive que la jeune femme soit tentée de remettre à plus tard. sous prétexte que son installation n'est pas complète ou que la femme du patron, plus âgée qu'elle, l'ennuie ou l'intimide. Il faut savoir mettre de côté ces considérations d'ordre secondaire et vous acquitter avec grâce et aisance d'un devoir mondain dicté par la plus élémentaire politesse et, pour parler sans détour, par un légitime intérêt.

Deux écueils sont à éviter : un déploiement de luxe, soit dans la décoration, soit dans la toilette, soit dans le choix de mets rares, déploiement qui ne cadre nullement avec votre situation de fortune. S'il est toujours ridicule de chercher à jeter de la poudre aux yeux de parfaits étrangers, il l'est encore davantage de vouloir éblouir la personne qui connaît exactement, et pour cause, le montant de votre salaire. Un employé qui s'endette pour offrir un dîner à son employeur ne saurait, du même coup, lui inspirer une confiance sans borne. Le second écueil est de paraître gêné par sa situation modeste et de s'excuser, sans arrêt, sur tout ce qui fait défaut, soit dans le service, soit dans l'ameublement. Là, comme partout dans la vie, il y a un juste milieu à observer. On ne doit ni se vanter, ni geindre. Il faut simplement que vos invités se sentent heureux et satisfaits pendant qu'ils sont sous votre toit, sans même éprouver le besoin d'analyser tout ce qui concourt harmonieusement à leur donner cette impression de bien-être et de contentement.

Il va de soi que peu de temps après cette réception, votre mari et vous serez à votre tour invités chez son chef. Même si cette invitation vous apparaît comme une corvée, il faut mettre de côté vos autres projets ou votre migraine, et l'accepter. Supposons qu'il s'agisse d'un dîner. Les quelques conseils qui vont suivre, vous aideront peut-être à régler votre tenue dans cette maison où vous pénétrez pour la première fois et à transformer en succès une soirée qui vous était d'abord apparu comme une épreuve.

Soyez vêtue simplement, mais avec soin. Je veux dire, pas de plis, de taches ou de boutons qui tiennent à peu près. Pas de parfum violent, de fard indiscret ou de bijoux lourds et faux qui vous donnent l'air d'une châsse. Pas de souliers trop neufs qui vous gênent ou qui craquent. Ne soyez pas en retard. Ne soyez pas en avance de plus de cinq minutes.

Vous voici entrée. Suivez la bonne qui vous conduit à la chambre de la maîtresse de la maison. Remerciez-la des petits services qu'elle vous rend, sans pour cela entrer en conversation avec elle. Ne demandez pas si plusieurs personnes sont arrivées, ni combien sont attendues. J'ai déjà entendu une invitée, je n'ose écrire une dame, s'informer du menu, mais ce cas de mauvaise éducation est si rare que, si on me l'avait raconté, je n'y aurais pas cru. Ne vous attardez pas trop devant la glace de cette chambre. On pourrait croire que vous êtes en train d'en faire l'inventaire.

Dans le salon, quels que soient les invités déjà arrivés, vous ne verrez d'abord que la maîtresse de maison. Puis vous vous laisserez présenter aux personnes que vous ne connaissez pas. Quand d'autres invitées arriveront, ne vous levez que pour les dames plus âgées. Ne vous levez jamais à moitié. Ne tendez pas la main par-dessus une table ou un canapé. Ne détaillez avec insistance ni les toilettes, ni les visages. Vous n'êtes pas là pour faire des bilans ou des inventaires. Ayez l'air enchantée de rencontrer certaines personnes que vous désirez connaître depuis longtemps, sans pour cela vous jeter à leur tête, ni chercher à accaparer leur attention. Le moment serait mal choisi pour prendre rendez-vous ou lancer une invitation.

Méfiez-vous des cocktails inconnus, mais ne dites pas : « Je ne prends pas d'alcool », vous sembleriez infliger une leçon. A table, même si vous ne buvez jamais que de l'eau, laissez-vous servir un peu de vin et n'y touchez point ou à peine. Ne vous asseyez pas avant tout le monde, n'attaquez pas la première le plat dont vous venez de vous servir. Attendez la maîtresse de maison ou, en tout cas. attendez que d'autres commencent. Si un plat vous est défendu. ne vous abstenez pas : laissez-vous servir ou servez-vous, mais si modérément que vous puissiez laisser votre assiette sans que cela paraisse le reproche muet d'un gourmet ; il est souhaitable que la maîtresse de maison, qui doit avoir horreur des assiettes vides devant les convives, ne soit point amenée à remarquer votre abstention. Règle générale : chaque fois que vous êtes incertaine, imitez la majorité. Et si vous vous trompez, gardez votre calme, quitte à réparer avec bonne grâce. Louez discrètement l'excellence des mets, sans toutefois demander de recette. Causez avec vos voisins et non par-dessus leur tête ou à travers la table.

Le ton et le sujet de la conversation se trouvent peu à peu. Evitez les terrains dangereux comme la politique et la religion. Méfiez-vous des questions indiscrètes ou qui pourraient le paraître. Aucune réflexion sur les convives : vous risqueriez de tomber sur un parent ou un ami intime. Ne citez pas vos bons mots ou ceux de vos proches. Ne passez pas aux confidences. Ne vous plaignez pas de l'incompétence ou de la paresse des domestiques. Ne parlez pas de vos petites économies. Ne cherchez pas à mettre la conversation sur un terrain d'affaires. Ce n'est pas l'endroit. On prend contact, quand on se rencontre dans un salon, pas davantage. Ne trahissez ni les secrets professionnels de votre mari, ni ses ambitions. Même s'il vous en coûte, il vaut encore mieux paraître ignorante de ce qui se passe entre les quatre murs de son bureau, plutôt que trop bien renseignée.

Au moment de prendre congé, remerciez gentiment, mais pas longuement. Ne traînez pas en vous habillant, dans l'espoir que vous profiterez de la voiture d'un des convives. Faites votre sacrifice et demandez à votre mari d'appeler un taxi. Une certaine indépendance est de bon aloi.

II. — En Ménage

Le deuxième problème est peut-être encore plus délicat que le premier. Il consiste à établir, et cela dès le début de la vie en commun, un budget proportionné à ses moyens et à ne pas le dépasser par la suite. Il arrive que pendant les mois roses des fiançailles, on se fasse, consciemment ou non, de légères tromperies. Lui, a un peu exagéré ses honoraires, soit parce qu'il s'est basé sur un mois de réussite exceptionnelle, soit parce qu'il escomptait l'avenir avec trop d'optimisme. Elle, a commis l'imprudence de se vanter de savoir tout faire, ce qui était une manière d'affirmer qu'elle avait la bonne volonté nécessaire pour tout apprendre. N'ayez pas de fausse honte, hâtez-vous de faire une loyale mise au point. Des jeunes gens, qui s'aiment et qui veulent que leur bonheur dure, ne doivent pas permettre au plus inoffensif mensonge de se glisser entre eux. N'attendez pas d'être enterré sous les dettes pour avouer que votre salaire n'est pas aussi considérable que vous l'aviez espéré, ou que vous êtes obligée de faire appel à une couturière pour confectionner vos robes.

Nous ne sommes pas sans savoir que rien n'est plus ingrat que de s'astreindre à des additions compliquées, à des comptes interminables, à la poursuite d'un équilibre souvent difficile. Mais enfin, il faut choisir entre deux ennuis : ou être ennuyé avant de dépenser, ou l'être, ce qui est beaucoup plus grave, après avoir dépensé. Il faut donc savoir compter et avoir un budget fixe. Tout alors devient plus simple. Vous savez où vous allez. Quelques restrictions sont moins pénibles à supporter que l'angoisse du lendemain. D'ailleurs, quelque riche que vous soyez, il faut encore calculer, car il n'est pas de fortune dont on ne voie le bout.

Quel paradis serait l'existence d'un jeune couple, si l'on vivait d'amour et d'eau fraîche ! Mais voilà : il y a l'argent, il y a l'équilibre délicat du budget, et rien n'est plus instable. Par bonheur, dans le traintrain ordinaire de la vie, c'est la routine qui fait le budget. Il s'agit de ne pas dépenser ce mois-ci beaucoup plus que le mois précédent et, pour cela, de prévoir les grosses dépenses.

(*Lire la suite page 62*)



L'ART D'ÊTRE BELLE

en six leçons

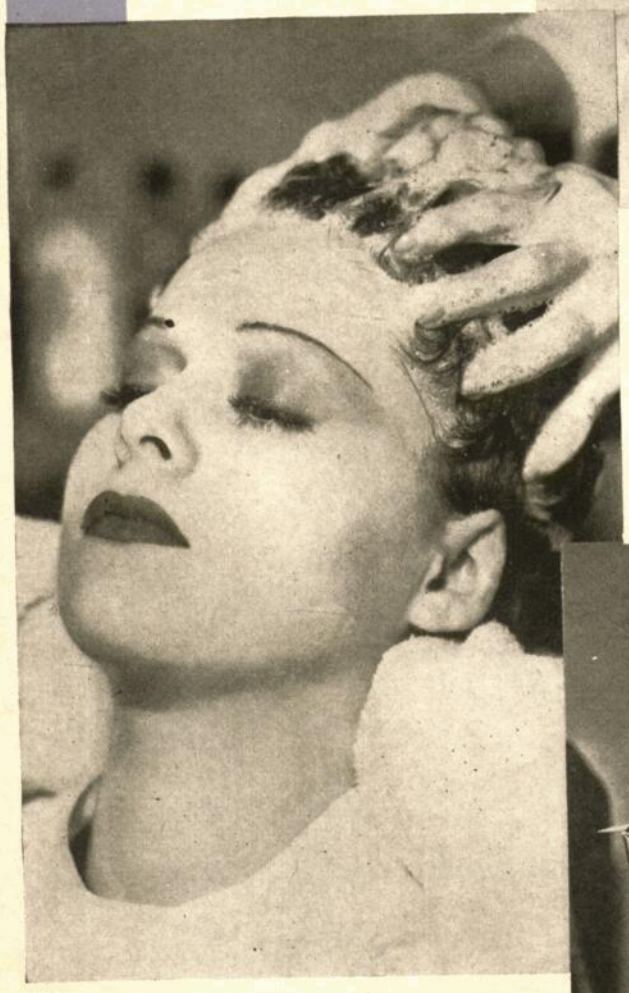


Une toilette bien ordonnée commence par le shampoing pour se continuer par le massage. En troisième lieu vient la coiffure.





Ensuite vient le moment de se poudrer, comme fait Beverley Roberts, vedette américaine, tout en haut, à gauche.



Cinquièmement, s'arquer (ou se faire arquer) les sourcils. Enfin, le maquillage des lèvres au pinceau ou, plus couramment, à l'aide du bâton ou crayon. Voir photos ci-contre et ci-dessous.







Monument élevé à Port-Alfred en mémoire des pionniers et fondateurs de la colonisation au Saguenay, connus sous le nom de " Groupe des vingt et un ".

le CENTENAIRE du Saguenay

1838 - 1938

PROGRAMME DES FETES — A SAINT-ALEXIS DE GRANDE-BAIE

Dimanche, le 3 juillet — L'arrivée des " 21 "

Le cérémonial qui marquera l'évocation de cet événement historique sera empreint d'une grande dignité et contitué de façon à créer une vive impression. — Dans la soirée, les « 21 » célèbrent leur arrivée par des réjouissances.

Lundi le 4 : — Messe solonnelle célébrée sur le Théâtre du Centenaire en présence de son Eminence le Cardinal Villeneuve — Chorale spéciale — Son Eminence arrivera à Grande-Baie dans le landau aux armes cardinalices, tiré à quatre chevaux.

Le soir à 8 h. 30, sera donnée la première représentation du grand spectacle historique, interprété par plus de 800 figurants, appuyés par 50 instrumentistes et une chorale mixte de 300 voix.

Cette grande évocation historique, en 3 actes et 29 tableaux, se déroulera sur un vaste théâtre en plein air, érigé dans le cadre pittoresque d'un vallon.

Les plans de ce théâtre ont été conçus suivant toutes les règles de l'art, de façon à répondre à la munificence et à l'éclat du spectacle pour lequel il est destiné.

Les décors comme la mise en scène ont été confiés à des artistes d'une réputation internationale ; l'éclairage multicolore, de même que la richesse des costumes feront de ce spectacle l'une des plus belles manifestations d'art et d'histoire dont notre province aura été témoin depuis longtemps.

La *naissance* du Saguenay se déroulera dans le déploiement des costumes pittoresques de l'époque française et quand, plus tard, le *Saguenay d'aujourd'hui* se révélera aux yeux des spectateurs, ces derniers assisteront à une féerie de symboles vivants, constitués par des centaines de figurants qui évoqueront. dans des formules chorégraphiques, la Foi, l'Agriculture, la Forêt, l'Industrie et la vie intense d'aujourd'hui.

Dans l'évocation de la vieille France, la grâce féminine de la région comme la robustesse et la galanterie de bon aloi de nos gars se manifesteront sous la forme d'un menuet exécuté suivant la tradition classique et les costumes élégants de l'époque de Louis XIV.

Ce spectacle qui fera affluer des milliers d'étrangers sera répété plusieurs fois dans le cours de l'été.

Lundi, 4 juillet

Randonnée des visiteurs autour du Lac St-Jean. Plusieurs autres randonnées du même genre seront organisées au cours de l'été, et comprendront la visite des principales industries de la région.



Vue générale de la ville de Chicoutimi, centre administratif et commercial de la région du Saguenay ; fondée en 1845, elle doit son développement aux ressources hydrauliques et forestières du " royaume " ; elle est aussi un excellent port de mer.



Une des principales rues de Chicoutimi.



La cathédrale de Chicoutimi et la maison des Sœurs du Bon Pasteur.



Le port de Bagotville, dans la baie des Ha ! Ha !, deuxième établissement fondé par les colons venus de La Malbaie.



Le touriste qui parcourt cette belle région ne peut s'empêcher d'admirer les hautes falaises et les paisibles villages qui bordent le Saguenay.

AUTRES ITEMS DU PROGRAMME

Les fêtes qui s'étendront du 4 juillet au 1er septembre comportent une série de manifestations de fins de semaine dont nous donnons ici le résumé :

1o. Grande Parade des 800 interprètes du Pageant.

2o. Grand déploiement aérien de pièces pyrotechniques.

3o. Une Foire de l'Artisanat, « à la mode des vieilles provinces françaises ».

4o. Parade intitulée . « Nos Paroisses en marche », avec une quarantaine de costumes régionaux.

5o. Une grande fête de nuit villageoise.

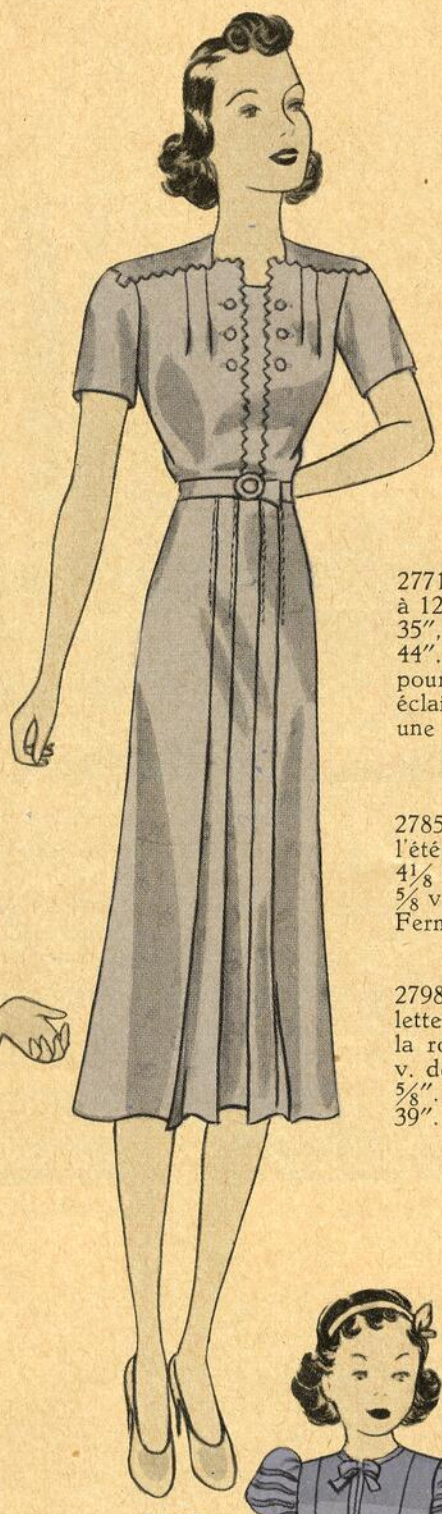
PETITES ROBES SIMPLES ET PRATIQUES

2788 — Robe amincissante, gr. 12 à 20. Pour un 18 : 3⅞ v. de 35″ ou 3½ v. de 39″. 2⅜ v. de ruban ondulé. Fermeture-éclair de 9″. 20c.

2695 — Robe élégante, gr. 12 à 20. Pour un 12 : 2¾ v. de 35″ ou 2½ v. de 39″. Contrastant pour l'empiècement et les manches : ⅝ v. de 35″-39″. Une fermeture-éclair de 8″ pour le devant, et une autre de 9″ pour le côté. 1¼ v. de ruban de 1¼″ de chaque couleur, pour la ceinture. 20 cents.



2695



2788

2671 — Robe pour les grandes chaleurs, gr. 12 à 20. Pour un 14 : 3⅜ v. de 35″ ou 3¼ v. de 39″. 2¼ v. de ruban de 1¼″. Fermeture-éclair de 30″. 20 cents.



2671

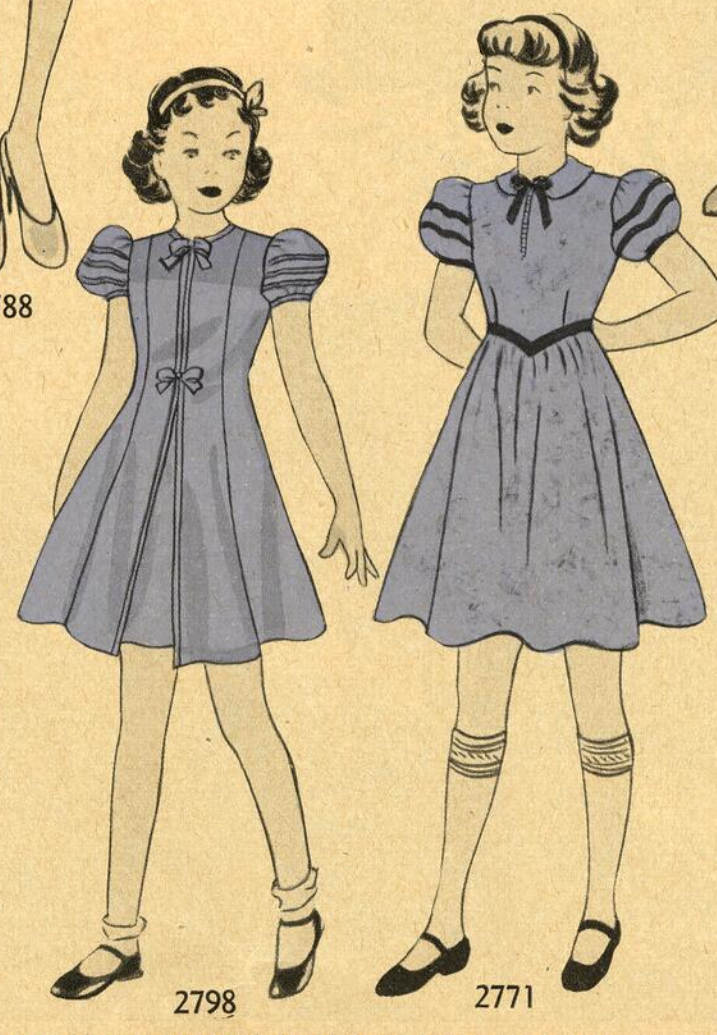
2771 — Robe de fillette, gr. 4 à 12 ans. Pour un 6 : 2¼ v. de 35″, 2 v. de 39″ ou 1¾ v. de 44″. 4½ v. de ruban de ½″ pour orner. Une fermeture-éclair de 6″ pour le devant, et une autre de 6″ pour le côté. 20 cents.

2785 — Robe très pratique pour l'été, gr. 12 à 20. Pour un 16 : 4⅛ v. de 35″ ou 3⅛ v. de 39″. ⅝ v. de contrastant de 35″-39″. Fermeture-éclair de 9″. 25 cts.

2798 — Robe et dessous de fillette, gr. 8 à 16. Pour un 8 : la robe, 2⅜ v. de 35″ ou 2¼ v. de 39″. 6⅜ v. de ruban de ⅝″. Le dessous, 1½ v. de 35″-39″. Fermeture-éclair de 7″. 20 cents.



2785



2798 2771

Vous trouverez ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité.

ROBES FRAÎCHES POUR L'ÉTÉ

2789 — Robe d'une belle simplicité, gr. 32 à 46. Pour un 38 : 3½ v. de 35″ ou 3¼ v. de 39″. 4¼ v. de ruban de 1″. Fermeture-éclair de 9″. 20 cents.

2793 — Elégante robe pour dame, gr. 34 à 46. Pour un 40 : 3¾ v. de 35″ ou 3½ v. de 39″. Collet et bouts de manches en dentelle de 4″. Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 9″. 25 cents.



2621 — Robe bien ajustée, gr. 32 à 44. Pour un 44 : 4¾ v. de 35″ ou 4½ v. de 39″. 2⅞ v. de ruban de ½″ pour la ceinture et les boucles. Fermeture-éclair de 9″. 25 cents.

2709 — Robe-redingote pour gr. 32 à 50. Pour un 38 : 4 v. de 35″, 3⅝ v. de 39″, 2 v. de filet de 72″. Pour le dessous : 2½ v. de 35″-39″. Fermeture-éclair de 9″. 25 cents.

2747 — Charmante robe, gr. 32 à 42. Pour un 34 : 3⅛ v. de 35″ ou 2¾ v. de 39″. 2 v. de ruban de 7″ pour le ceinturon. Fermeture-éclair de 9″. 25 cents.

VIVE LES BELLES VACANCES !

2790 — Robe, barboteuse et bonnet, gr. 1 à 6. Pour un 2 : la robe, 1⅜ v. de 32″, 1¼ v. de 35″ ou 1⅛ v. de 39″. 1⅛ v. de ruban de ½″ plié en biais. La barboteuse, ⅞ v. de 32″-35″ et ⅜ v. d'élastique de ⅜″. Le bonnet, ⅝ v. de 32″ ou ½ v. de 35″. 1½ v. de ruban de ½″ plié en biais. ¼ v. de crinoline de 27″ pour l'entredoublure du bonnet. Dessin à décalquer inclus dans l'enveloppe. 15 cents.

2791 — Robe de plage, gr. 12 à 20. Pour un 16 : 5⅜ v. de 35″ ou 5¼ v. de 39″. 20 cents.

2395 — Pantalons et veston, gr. 12 à 40. Pour un 16 : le veston, 2⅜ v. de 35″ ou 2⅛ v. de 39″. Entredoublure: ⅞ v. de canevas de 24″ ou de mousseline de 35″. Les pantalons: 2⅞ v. de 35″ ou 2¾ v. de 39″. 20 cents.

2659 — Robe légère pour la campagne avec jaquette, gr. 12 à 20. Pour un 14: la robe, 2⅞ v. de 35″ ou 2½ v. de 39″. Si désiré, 4½ v. de cordelette de ¾″. Fermeture-éclair de 15″. La robe et la jaquette, 4¼ v. de 35″ ou 3⅞ v. de 39″. Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 9″. 15 cents.

2746 — Blouse, jupe-culotte et sac, gr. 12 à 20. Pour un 18 : la jupe-culotte, 3⅝ v. de 35″, 2⅞ v. de 39″ ou 1⅞ v. de 54″ ; la blouse. 2 v. de 35″ ou 1⅝ v. de 39″; le sac, ⅞ v. de 35″-39″. Environ 1⅝ v. de ruban de ½″ pour la blouse. Fermeture-éclair de 7″. 20 cents.

2810 — Barboteuse et manteau à capuchon, gr. 8 à 16. Pour un 10: — la barboteuse, 1⅜ v. de 35″. 1¼ v. de cordelette. Culotte et manteau, 4 v. de 35″. Fermeture-éclair de 9″. 20 cents.



Vous trouverez ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité.

LES FIANÇAILLES DE MADELINE

(*Suite de la page* 28)

s'aventura à poser ses lèvres sur le front de Madeline.

Chapitre X

"QUEL chapeau vais-je apporter, Madame ? »

— Votre question est superflue, ma pauvre Aline, riposta Mme Duvilliers avec un peu d'énervement dans la voix. Puisque vous me voyez revêtue d'un costume gris, il est donc tout indiqué qu'il me faut ma toque grise !

Prestement, ne se le faisant pas répéter deux fois, la petite bonne de la belle veuve quitta la chambre, laissant sa maîtresse attentive et sérieuse devant son miroir.

Cet examen était, sans doute, fort absorbant, car Thérèse mordillait ses lèvres de ses petites dents blanches alors qu'un léger mouvement du front fronçait ses fins sourcils, donnant au visage un air de volonté dure assez inattendu chez cette blonde au teint clair.

Immobile devant la psyché, longtemps, Thérèse Duvilliers s'examina, de face, de dos, et surtout de profil pour mieux juger de sa silhouette fine que moulait un costume de taffetas gris-tourterelle. D'un doigt agile, elle donna quelques chiquenaudes dans les deux volants de la petite jaquette courte qui accusait bien la ligne élégante de la taille, tira un peu sur la collerette vaporeuse de la blouse de dentelle couleur de colchique, puis, elle sourit à la charmante image que reflétait le miroir et qui était la sienne. Cet imperceptible sourire de contentement entr'ouvrait peu à peu ses lèvres et elle eut en cet instant l'agréable certitude d'être une très, très séduisante créature.

Elle était blonde, d'un blond délicat que l'art capillaire rendait plus merveilleux encore. Pas un pli, pas une tache, n'altérait sa peau unie d'un blanc d'ivoire, légèrement rosée vers le haut des joues. Thérèse, bien que très snob, n'admettait pas, pour elle, ce nouveau teint ocré si à la mode; elle déployait, au contraire, des soins minutieux pour conserver à son visage, sculpté par un artiste, cette radieuse blancheur qui faisait dire à ses admirateurs que sa chair était pétrie de lis et de roses. Ses yeux, bleus comme la brume d'automne dans le lointain, se fonçaient encore sous l'empire de la moindre émotion. En résumé, Thérèse était réellement jolie, elle le savait, n'était nullement modeste, aussi soutenait-elle sans trouble les examens les plus difficiles, certaine de son charme et de sa puissance.

Après avoir délaissé le miroir, Mme Duvilliers contempla ses mains qu'elle avait un peu grandes, mais bien faites. Elle vérifia une dernière fois la forme et la teinte de ses ongles, puis, devant ses bijoux étalés, elle médita pour savoir quelles bagues il lui fallait prendre.

Pour un déjeuner dans un restaurant ultra-chic, vraiment, elle pouvait se permettre cette grosse émeraude, et ce fin collier de perles qui rehausserait encore la blancheur de son cou. C'est que Thérèse tenait à être belle, aujourd'hui ! Non seulement pour faire honneur à son vieil ami et ancien tuteur, Jacques Deville, le boursier bien connu, mais avant tout pour faire sensation sur l'esprit de Victor Faugeras que Deville avait invité à ce déjeuner.

Mme Duvilliers connaissait déjà le riche financier mais jamais encore elle n'avait pénétré dans son intimité, aussi, la jeune femme se délectait à l'idée de ce rapprochement qui pourrait la servir.

Parvenue à ce tournant de ses pensées, elle eut, bien qu'elle fût seule, un éclat de rire qui sonna ironiquement dans le silence de la pièce. Si elle parvenait à fréquenter Faugeras, qui sait si elle n'arriverait pas à s'immiscer dans la vie de Bernard ? le troubler par sa présence qui réveillerait, au cœur du jeune homme, bien des souvenirs !

L'avait-il oubliée depuis l'automne dernier, depuis ce jour où il lui avait écrit cette lettre désespérée, dans laquelle il s'efforçait de lui faire comprendre qu'ils ne pourraient être, hélas ! jamais l'un à l'autre !

Avec sa ferme volonté de gentilhomme, Bernard n'avait pas, seulement une fois, essayé de la revoir, et si maintenant encore, le vicomte se tenait héroïquement à la campagne, c'était — Thérèse n'en pouvait douter — parce qu'il craignait de la rencontrer, elle, l'aimée !

Mme Duvilliers avait consacré, très net, le souvenir de cet amour passionné de jeune homme sentimental et rêveur, qui priait, qui admirait, qui obéissait. Bien qu'elle n'eût jamais éprouvé pour Bernard aucun sentiment de véritable amour, elle avait, malgré tout, subi l'emprise de son charme de beau garçon distingué et intelligent. Ah ! elle avait alors bien regretté qu'il fût pauvre ! et de dépit, n'avait-elle pas écrit cette lettre anonyme qui avait fait tant de mal à Madeline !

Très vite résignée, cependant, elle avait, depuis, jeté ses filets sur d'autres admirateurs bien moins faciles à duper que Bernard de Boisgibault, aussi, l'idée de passer l'après-midi dans la compagnie de Victor Faugeras, précipitait l'esprit de la jeune veuve dans une véritable débauche d'imagination. « Après tout, le financier avait très peu dépassé la cinquantaine et on le disait si riche ! Puisque Bernard allait bien épouser la fille pour la dot, pourquoi, elle, Thérèse, n'épouserait-elle pas le père pour sa fortune ! »

A cette séduisante pensée, Mme Duvilliers eut encore des regards de complaisance pour la charmante image qui lui souriait dans la glace et après un coup d'œil jeté à la montre minuscule accroché à son poignet, la jeune femme passa au salon.

Pour distraire son impatience — car Thérèse avait bien encore une bonne heure à attendre l'arrivée de Deville — elle ouvrit un livre, croyant occuper son esprit en effervescence, mais elle ne sut que rêver devant les pages qu'elle feuilletait sans lire.

Mme Duvilliers en était là de son désœuvrement, lorsqu'après avoir rapidement frappé à la porte du salon, Aline, toute rouge, se présenta devant sa maîtresse.

— Madame . . . dit-elle, la voix troublée, puis-je faire entrer ? . . .

— Entrer, qui ? . . . Deville ? . . .

— Non, non, monsieur Bernard . . .

— Bernard ! . . . murmura la jeune veuve en se levant avec précipitation, Bernard ici ?

— Oui, Madame, lui-même, et monsieur le vicomte prie Madame de bien vouloir l'excuser s'il se présente à cette heure. Mais il n'est que de passage à Paris et il désire avoir un entretien avec Madame.

— Bon, bon, faites entrer, dit simplement Thérèse.



Les jours d'activité sont revenus

ET LES FEMMES VEULENT NATURELLEMENT UNE SERVIETTE SANITAIRE QUI RESTE ULTRA-DOUCE !

★ Kotex reste ultra-doux — car il est coussiné de ouate.

★ Kotex peut être porté d'un côté ou de l'autre — donc pas de risque de porter une serviette hygiénique du côté qui n'absorbe pas.

★ Seul Kotex offre trois types — Régulier, Junior et Super — pour différentes femmes à différents jours.

★ Kotex ne peut irriter, ne peut faillir, ne peut paraître.

★ Vous obtenez pleine valeur pour votre argent . . . le service hygiénique le plus efficace, le plus confortable qui puisse résulter de 18 années d'expérience.

Employez QUEST* avec Kotex . . . la nouvelle poudre désodorisante positive spécialement produite pour usage sur les serviettes hygiéniques — soulageante, absolument efficace. Seulement 35¢ pour une grosse boîte de 2 onces.

Pour les derniers jours FIBS* . . . La nouvelle protection améliorée type tampon, résultat d'une grande étude scientifique, essayé par des centaines de femmes. De beaucoup la meilleure protection du type tampon, les Fibs sont splendides pour les derniers jours et et dans les cas où la protection plus considérable de Kotex n'est pas requise. Boîte de 12 — seulement 35¢.



SERVIETTES SANITAIRES KOTEX*

*Marque déposée



Un magazine pour tous!

●

LE SAMEDI

Carnet éditorial de F. de Verneuil
Un roman complet
Un grand feuilleton
Plusieurs contes et nouvelles
Chronique sportive, par Oscar Major
L'actualité mondiale, par un collaborateur très compétent
De nombreuses photos
Des articles sur le cinéma
Des modes
Des recettes de cuisine
Histoire du Canada
Pages illustrées pour enfants
Notes encyclopédiques
Documentaires instructifs
Page humoristique

LE SAMEDI

Magazine national des Canadiens français

■

NOTRE FEUILLETON :

La Jolie Couturière

par

EMILE RICHEBOURG

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion. Montréal, Canada.

Mais tandis que la petite bonne s'éloignait, elle eut un vif regard pour sa montre et une expression de contrariété s'allongea sur tout son visage. Elle pressait ses lèvres l'une contre l'autre, ce qui était chez Mme Duvilliers, un signe certain d'agacement, mais comme des pas approchaient du salon, elle jeta, en se rasseyant, un dernier coup d'œil à son miroir, prit une pose étudiée avec, entre ses doigts le livre ouvert, et la tête penchée vers le livre dans une expression d'intérêt passionné.

Comme la porte s'était doucement refermée sur lui, Bernard, à la vue d'une Thérèse aussi absorbée, s'arrêta sur le seuil du salon profitant de l'intense occupation de la jeune femme pour contempler à plaisir la très chère image.

Puis, il finit par murmurer :

— Thérèse ! . . .

Celle-ci, dans un sursaut de tout son être, fort bien joué, se dressa vivement et elle répondit d'une voix suave comme un écho :

— Bernard ! . . .

Alors, le vicomte se porta précipitemment vers la jeune femme, et il allait lui saisir les mains, lorsque, d'un geste, Mme Duvilliers l'arrêta.

L'attitude digne, le regard sévère, elle dit d'une voix assourdie :

— Que venez-vous faire ici, Bernard ? Quels sombres desseins vous amènent ? Qu'aviez-vous besoin de venir troubler ma tranquillité et ma résignation !

— Thérèse ! Thérèse ! je vous en conjure, arrêtez-vous et écoutez-moi. Si vous saviez tout ce que j'ai d'heureux à vous confier !

— Ah ! c'est complet ! Vous venez me parler de votre bonheur, de votre fiancée, peut-être. Vraiment, vous savez choisir vos confidentes !

— Thérèse, je vous en supplie, laissez-moi vous expliquer . . .

— Ne m'avez-vous pas dit dans une lettre, trancha-t-elle, une lettre que je ne saurais oublier, que tout était fini entre nous ? Alors, que venez-vous faire ici ?

— Je vous le répète, Thérèse, vous parler de choses infiniment sérieuses concernant notre avenir à tous les deux. Quelque chose d'heureux, d'incroyable . . .

Regardant à nouveau sa montre, Mme Duvilliers se hâta de reprendre :

— S'il en est ainsi, prenez ce fauteuil, mon cher Bernard, et pressez vos explications. Deville, un instant, va passer me prendre pour m'emmener déjeuner au restaurant.

Et Bernard, après avoir commencé par relater sa conversation de Bruges, avec sa fiancée, au sujet de la lettre anonyme, se mit à parler d'abondance des mérites de la jeune fille. Et répandant avec impétuosité les sentiments de son âme que les actes de Madeline avaient fait éclore, il essayait, par cette éloquence, de faire passer dans l'esprit de Thérèse la reconnaissance et l'admiration qu'il ressentait pour les bontés de sa fiancée officielle.

Cette situation que le jeune homme venait innocemment de lui dépeindre, exaspérait au plus haut point Mme Duvilliers, et au lieu de reconnaître comme Bernard, la beauté du caractère et la noblesse d'âme de la petite Faugeras, elle se prit à dire méchamment moqueuse :

— Comédie, tout cela, mon cher ! *Votre* Madeline est une habile intrigante, voilà tout !

— Oh ! . . . fit le jeune homme stupéfait.

— Oui, reprit-elle, croyant l'avoir ébranlé, une intrigante et une ambitieuse qui veut profiter de ces longues fiançailles, — qu'elle fera d'ailleurs durer à son gré — pour vous attacher à elle par la reconnaissance d'abord, puis, ensuite, par l'amour.

— Par l'amour ! . . . Oh ! Thérèse, qu'allez-vous imaginer là ?

— Oui, par l'amour . . . du moins, elle l'espère, cela ne peut faire même l'ombre d'un doute. En jeune fille avertie, elle n'ignore pas que le cœur de l'homme est inconstant, volage. Vous ne devinez rien de ses manœuvres, vous ! mais si cette Faugeras était vraiment aussi digne que vous voulez le prétendre, elle aurait, dès la réception de la lettre anonyme, rompu toute relation avec vous. Une telle lettre ne pouvait réellement pas la préparer à l'indulgence, comme vous semblez le croire !

« Pensez-vous donc que je sois assez simple pour n'avoir pas remarqué, durant toute votre narration, que vous êtes en admiration devant cette fille et bien près de la croire unique au monde !

Alors, avec un frémissement de tout son être, poussé par un instinct qui s'ignore, Bernard riposta d'un accent rigoureusement correct :

— Vous avez raison, Thérèse, de penser que je ne connais pas au monde une jeune fille que j'admire et que je respecte plus que Madeline.

Cette riposte de Bernard exaspéra un peu plus Mme Duvilliers qui aurait griffé le vicomte, si elle l'avait osé. A cette minute, elle le haïssait presque et si elle se taisait, c'est que la violence de ses sentiments la rendait sans voix.

Néanmoins, en reprenant peu à peu conscience de la situation, Thérèse devina qu'il était temps de changer d'attitude, et en habile comédienne, elle laissa entendre un douloureux et brusque sanglot. Comme la jeune femme savait pleurer à volonté et qu'elle n'ignorait pas combien les larmes faisaient briller ses beaux yeux, elle se mit à verser des pleurs silencieux tout en venant se rasseoir près du vicomte de Boisgibault.

— Je suis trop malheureuse, aussi ! s'exclama-t-elle d'une voix basse, comme assourdie par l'émotion.

Bernard qui n'avait jamais pu voir pleurer une femme sans éprouver une véritable souffrance, se sentit soulevé par une vague d'émotion et de tendresse, à la vue d'une Thérèse en pleurs.

— Ma Thérèse, dit-il en passant un bras caressant autour des épaules de Mme Duvilliers, pourquoi vous mettre en cet état ! Pourquoi vous dire malheureusement juste au moment où tout s'arrange pour notre bonheur !

Incrédule, elle hocha languissamment la tête.

— Quel naïf êtes-vous donc, mon pauvre Bernard !

Puis, posant avec un abandon plein de grâce, son front au creux de l'épaule du jeune homme, elle ajouta :

— Pardonnez-moi, Bernard . . . mais je crois vous avouer que je suis jalouse.

— Vous ! . . . jalouse ? . . . s'exclama le vicomte bouleversé par cet aveu exprimé avec tant de timide crainte. Et pourquoi cette jalousie, s'il vous plaît ? acheva-t-il avec un demi sourire.

— Parce que vous possédez une autre fiancée que moi-même. Parce que vous êtes loin de moi, alors que cette fille est près de vous !

— Vous avez bien tort, Thérèse, de nourrir de tels sentiments car vous n'avez rien à craindre de Madeline. Si vous la connaissiez . . .

Un geste un peu vif de Mme Duvilliers arrêta net le jeune homme. Mais elle-même se contint en dépit de la colère qui montait encore en elle. N'était-il pas préférable puisqu'elle ne désirait pas perdre la partie, d'endiguer toutes ses fielleuses ripostes ! Car, si maintenant, Thérèse ne tenait plus à épouser ce petit vicomte bêtement romanesque, elle voulait, au moins, conserver de lui l'amour naïf et sincère qu'il lui témoignait.

Ah ! non, non, elle ne voulait pas que « son Bernard » devienne le « bien » de cette petite provinciale ! Cela ne serait pas, tant que sa vanité de coquette la pousserait aux conquêtes et aux adulations !

Alors, d'une voix suave, avec un sourire à travers ses larmes, elle reprit :

— Et vous allez repartir là-bas, vous m'avez dit, et ce sera pour tout l'été ! . . .

Elle eut un profond soupir.

— Ah ! si seulement je pouvais être près de vous pendant ces trois longs mois ! . . . Il faut que je décide mes cousins à louer une villa, un chalet, quelque chose enfin, dans votre campagne . . .

— Ce qui est introuvable, *dans ma campagne*, interrompit Bernard.

— Une bicoque, alors ! . . . Ou bien je me ferai inviter . . .

— Thérèse, ma chérie, vous n'êtes vraiment pas sage. Vous risqueriez fort, en agissant ainsi, d'indisposer mon père.

— Mon cher Bernard, je ne serai heureuse qu'à ce prix.

Puis, comme ses regards venaient de tomber sur le cadran de la pendule, elle susauta et d'un bond elle fut debout.

— Et Deville qui va venir dans un instant ! s'exclama-t-elle, car la présence du jeune homme ne lui faisait nullement oublier ses projets.

« Et il va falloir me recoiffer, me repoudrer . . . Je n'aurai jamais le temps de mener à bien toutes ces choses ! . . . Vite, Bernard, laissez-moi, partez, car les émotions enlaidissent, vous savez, acheva-t-elle en se dirigeant vers une immense glace à trumeau.

Bernard qui s'était églament levé, suivit la jeune femme, et devant le miroir, il la saisit tendrement par la taille.

— Laide, vous ! murmura-t-il avec émotion. Et bien qu'il éprouvât, à cette minute, l'irrésistible désir de couvrir de baisers le joli visage de la jeune veuve, il se contint et continua :

— Promettez-moi, chère Thérèse, d'être infiniment raisonnable? Pendant mon absence, repensez à tout ce que je viens de vous confier; rêvez d'un avenir meilleur, de notre avenir . . . Ne perdez ni courage, ni espoir, ma chérie . . . Ayez confiance . . . je vous aime tant !

Chapitre XI

Le matin s'était levé, clair, tiède et embaumé de l'odeur des pins qui entourent les Ouchettes. A travers leurs branches frissonnantes et mélodieuses, le rose-lilas de l'aurore avait posé un " fond " presque irréel, et pendant que les fauvettes à tête noire lançaient dans les arbres du verger leurs vives et fraîches modulations, Madeline, méditative, avait contemplé le paysage.

Mais, très vite, elle était remontée dans sa chambre, pensant avec amertume : Pourquoi ce calme, ces chants, ces parfums, alors que tout gronde dans mon cœur ? Comme à Bruges, Madeline constatait que l'influence de la nature amie ne pouvait plus rien pour la consoler. Son cœur res-

tait oppressé et elle voyait toute chose à travers un voile de tristesse qu'elle ne réussissait pas à enlever.

Depuis les aveux de son cousin, Madeline avait cependant conscience qu'une heure décisive dans sa vie était venue, qu'il lui fallait prendre la responsabilité de son avenir. Si elle se décidait à accepter le mariage avec Dorris, il fallait au moins, ne plus supporter ce supplice d'être obligée de cacher sa peine et de pleurer en secret.

Que devait-elle, somme toute, espérer de Bernard, puisque le jeune homme aimait une autre femme ? Que pouvait-elle implorer du ciel sinon l'oubli et la résignation ? Dès maintenant, il fallait donc se résigner à ne connaître que le morne devoir du mariage sans émoi, se résigner à ne voir devant ses yeux désolés, se dérouler qu'une longue route dénuée de bonheur.

Mais le combat était rude; pour s'imposer cette manière d'envisager les choses, il fallait à Madeline lutter contre son moi révolté.

Depuis trois jours, la jeune fille était seule avec sa grand'mère aux Ouchettes. Bernard n'était pas encore rentré de Paris, et Jean, pour la laisser libre de réfléchir dans la paix et la solitude, s'était imposé un court voyage. Sans nul doute, qu'à son retour, il lui demanderait au moins la certitude d'une espérance.

Ce matin-là, dans son amer désenchantement, Madeline en venait à penser au monastère, à ce vieux couvent où elle avait vécu quatre années si heureuse et si paisible lors de sa préparation à la communion. Elle sentait qu'il lui serait doux d'y passer quelques jours. Dans la prière et le calme de la sainte maison, son âme torturée éprouverait une détente, peut-être.

Mais comment quitter sa grand-mère en ce moment, alors que cette dernière était seule et qu'elle souffrait davantage de ses rhumatismes. Il ne fallait donc pas y penser. C'est alors que Madeline imagina, pour employer sa journée qui ne pouvait être qu'insipide et interminable, d'aller visiter une amie de pension mariée à un garde forestier du pays. Sa demeure s'élevait à quelques centaine de mètre des Ouchettes.

Il pouvait être dix heures du matin quand Madeline prit le chemin du bois, et tout en cheminant à pas lents dans la fraîcheur parfumée de la forêt, la jeune fille réfléchissait sur la vie de cette Simone Laville qu'elle connaissait depuis l'enfance.

Leurs situations sociales étaient bien loin d'être identiques, mais comme Madeline n'offrait ni morgue, ni orgueil, elle n'avait jamais cessé de fréquenter cette amie qui avait épousé par amour un simple garde forestier.

Hélas ! s'il fallait en croire la rumeur publique, ce mariage d'inclination ne lui avait point porté bonheur. Le garde, sous des dehors infiniment agréables, cachait de véritables défauts : alcoolique, entêté, brutal et même paresseux, il rendait, prétendait-on, sa jeune femme très malheureuse.

Il y avait près d'un an que Madeline n'avait pas rencontré Simone et son émoi fut grand à la vue du changement opéré chez son amie. Amaigrie, pâle, avec de grands yeux cernés à l'expression douloureuse, la jeune femme ne savait même plus sourire. Madeline n'en croyait pas ses yeux et son cœur se gonflait de pitié devant la déchéance physique de Simone Laville.

L'aspect de la maison forestière semblait lui-même modifié. Le mobilier était réduit à sa plus stricte expression et l'abandon dans lequel il était laissé dévoila à Madeline le découragement de son amie.

— Ma chère Madeline, disait la jeune femme, vous êtes bien bonne de penser encore à moi.

— Mais pourquoi vous aurais-je oubliée, Simone ?

— J'ai appris que vous étiez fiancée . . . Dans ce cas, vous seriez très excusable. C'est si beau le temps des fiançailles ! . . . Mais combien trompeur ! ajouta Simone, d'une voix plus basse, chargée d'amertume.

Madeline ne crut pas devoir répondre et Mme Laville reprit :

— Vos fiançailles, Madeline m'ont beaucoup étonnée. Dans mon for intérieur, — car je pense souvent à vous, au bon temps de la pension, où nous étions si heureuses et si insouciantes — dans mon for intérieur, dis-je, je ne vous mariais pas à M. de Boisgibault.

Puis, un peu brusquement, la jeune femme interrogea :

— Certainement, vous l'aimez ? . . .

— Quel étrange question, Simone ?

— Sans doute vous semble-t-elle ainsi et c'est assez logique, du reste. Mais, tout à coup, il me vient le désir de vous mettre en garde contre l'entraînement du cœur qui cause parfois tant de souffrances ! Ah ! si j'avais pu . . .

Brusquement, Simone s'interrompit, une roseur aux joues.

Madeline, fort émue, n'insista point et pour changer le cours des pensées de son amie, elle interrogea :

— Et quel fiancé me donniez-vous, Simone ?

— Monsieur Dorris, votre cousin.

— Ah ! . . . Vous avez réellement songé à lui ! s'exclama Madeline qu'un grand trouble soudain rendait haletante.

— Parfaitement. Je crois assez connaître M. Jean, pour affirmer qu'auprès de lui, ma chère Madeline, vous n'auriez pas eu à redouter les tempêtes de la vie.

— Sans doute . . . Mais je le connais depuis si longtemps, mon cousin Dorris ! riposta Madeline en esquissant une délicieuse petite moue. Et puis, Simone, ne trouvez-vous pas pas qu'il est bien un peu vieux ?

— Peut-être avez-vous raison, Madeline, mais c'était mon idée, et je vous demande pardon de vous ennuyer avec mon radotage . . . Certes, je ferais mieux de vous féliciter et de vous offrir tous mes vœux de bonheur.

La jeune fille se porta vivement vers son amie pour l'embrasser. Elle était si troublée, la pauvre Madeline, que sa gorge contractée ne pouvait laisser passer aucun son.

Simone lui rendit son baiser et elle continua, très douce, avec, dans le ton, une légère insistance.

— Ma chère Maddy, vous savez sans doute qu'il ne faut pas considérer la vie comme un plaisir sans fin, toutefois, laissez-moi vous rappeler qu'elle nous impose bien plus de devoirs et de sacrifices, qu'elle nous offre de nombreuses joies.

« J'espère qu'elle nous épargnera, et c'est ce que je vais demander dans mes prières, mais dès maintenant, sachez, petite amie, qu'il faut regarder bien en face cette existence si souvent attristée. Le mieux, voyez-vous, est encore de chercher à la faire douce aux autres ce qui la rend supportable à nous-même. D'après mon expérience, je pense que c'est la plus parfaite manière de la comprendre, de l'aimer et à défaut de bonheur on trouve paix.

(Lire la suite page 41)

"J'aurais pu pleurer quand je vis mon évier"



écrit Mme A. C. TOURVILLE

Messieurs,

« Il y a quelques années, nous nous construisîmes une maison neuve. J'étais très fière de ma belle salle de bain et de mon évier de cuisine blanc comme neige. Au bout d'une année, mon mari fut transféré dans une autre ville et nous dûmes louer notre maison. Mais à la fin d'une autre année, nous réintégrâmes notre foyer. Vous auriez dû voir mon évier de cuisine ! Il était devenu terne et grisâtre, au point que *j'aurais pu pleurer !*

Mme Tourville n'avait plus qu'un espoir

« Je dis à mes amies qu'il ne me restait plus qu'un espoir et que c'était le Bon Ami. Cela prit des semaines, mais graduellement la couleur grisâtre disparut et l'évier retrouva sa blancheur. Rien, cependant, ne put faire disparaître les égratignures causées par l'usage de poudres à nettoyer inférieures. »

(L'original de cette lettre est dans nos dossiers)



Pourquoi employer un nettoyeur grossier et d'une efficacité insuffisante, quand vous pouvez faire tous vos nettoyages domestiques avec l'excellent Bon Ami ?

Pourquoi employer un nettoyeur qui égratigne vos éviers et baignoires, quand le Bon Ami *polit en nettoyant ?* Sans compter qu'il ne laisse pas de sédiment susceptible d'obstruer les renvois !

Pourquoi vous abîmer les mains quand vous pouvez les garder douces et blanches en employant le Bon Ami ? Essayez-le et vous verrez comme il est différent !

Fabrication canadienne

Bon Ami

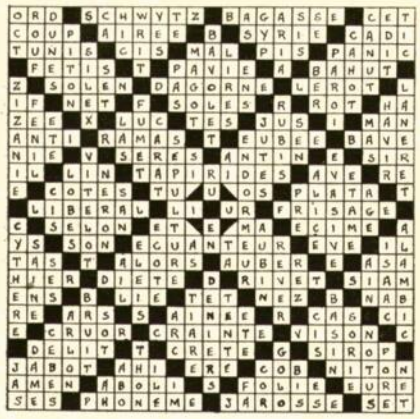
" n'a jamais rien égratigné ! "

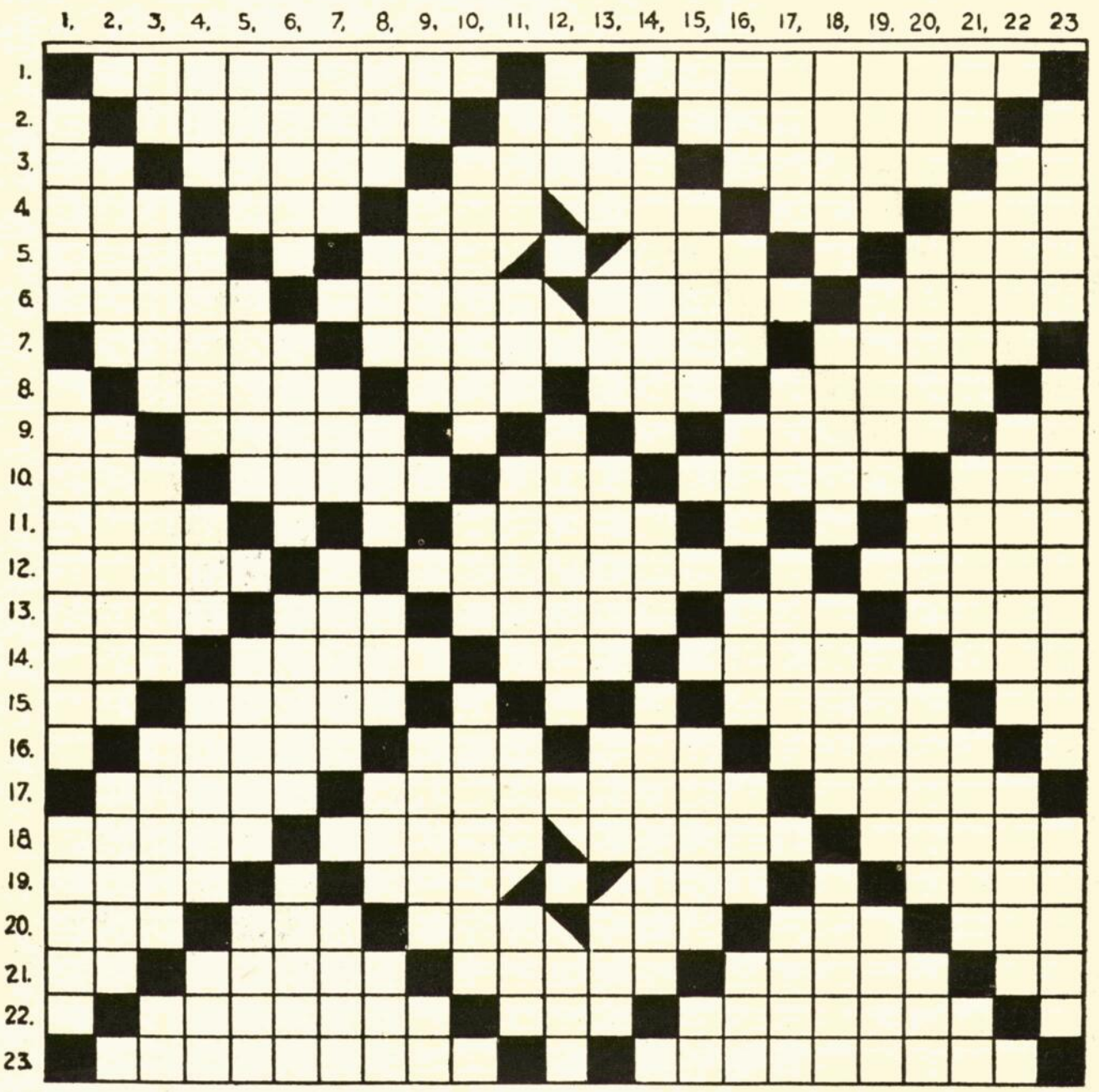


Les Mots Croisés de "La Revue Populaire"

GRANDE SERIE — No 21

SOLUTION DU PROBLEME NUMERO 20 DES MOTS CROISES PARU DANS "LA REVUE POPULAIRE" DE JUIN





HORIZONTALEMENT

1. Sorte d'emplâtre. — Substance fabriquée par un mélange de camphre et de fulmicoton.
2. Couper en travers. — Possessif. — Orgueilleux.
3. Petit ruisseau. — Nettoyés. — Pioche à deux fourchons. — Toute violation de la loi morale. — Possessif.
4. Salution angélique. — A travers. — Signe qui indique l'intonation (mus.). — Garçon d'écurie de course. — Terre entourée d'eau. — Partie du corps.
5. Pantoufle laissant le talon découvert. — Pieux. — Animal contractile. — Lieu planté d'arbres.
6. Ce qu'il y a de meilleur. — Ile de la Méditerranée. — Chimiste français, né à Brachay (1769-1804). — Couche concentrique d'un arbre coupé en travers.
7. Concurrent, rival. — Usées, rebattues. — Substance molle et charnue des fruits et des légumes.
8. Femme de lettres anglaise (1819-1880). — Saison. — Terme du jeu de tennis. — Divisions administratives de l'Egypte.
9. Fleuve d'Italie. — Pris de passion. — Grande voile qui sert de toiture à un cirque. — Démonstratif.
10. Espèce de manguier du Gabon. — Jeune pommier non encore greffé. — Gros perroquet. — Capitale de la Corée. — Juridiction.
11. Intervalle compris entre deux aires du vent de la boussole. — Agglomération de familles. — Parfait en son genre.
12. Rameau jeune et flexible. — Chevelure frisée. — Mont des Alpes.
13. Qui est à toi. — Gris brun. — Divertit, récrée. — Réformateur persan, né à Chicaz (1820-1850). — Grand bassin naturel.
14. Lettres de réel. — Espèce de coton qui vient sur certains fruits. — Epoque. — Genre d'oiseaux passereaux. — Meuble.
15. Terminaison. — Branche de rotang. — Juges musulmans. — Conjonction copulative.
16. Frère aîné de Moïse. — Mesure pour les surfaces agraires. — Pronom personnel. — Réunion de personnes qui professent la même doctrine.
17. Assembler par une entaille deux pièces de bois. — Ancien nom de la cycloïde. — Genre de poissons acanthoptères.
18. Choisir entre plusieurs choses. — Infirme par la déformation de la colonne vertébrale. — Fermer, boucher. — Genre de liliacées.
19. Maréchal de France, né à Muret (1802-1869). — Placé, posé. — Bière anglaise. — Echange direct d'un objet pour un autre.
20. Article contracté. — Bière fabriquée avec du malt peu torréfié. — Aride. — Vieux. — Démonstratif. — Tête d'un tige de blé.
21. Terminaison. — Classe de composées qui diffèrent des sels ammoniacaux (chim.). — Ancienne contrée de l'Asie Mineure. — Héros grec, roi des Locriens. — Pronom personnel.
22. Plante qui croît en hiver. — Genre de linacées. — Couper le premier morceau d'un pain.
23. Genre de composées qui fournissent diverses teintures. — Café où l'on fume.

VERTICALEMENT

1. Complot, intrigue (fig.). — Genre de champignons dont certaines espèces même sont pathogènes pour l'homme. — Nom donné aux prétendus génies qui habitaient les eaux.
2. Nom scientifique de la luette. — Pièce d'artillerie. — Observer secrètement.
3. Adverbe de lieu (inv.). — Usé. aminci. — Ecrivain suisse, né à Genève (1821-1881). — Manches adaptés aux pinceaux à laver. — Sert à appeler.
4. Portion de circonférence. — Appareil pour la désinfection par la vapeur. — Mot arabe signifiant *fils*. — Genre de mammifères carnassiers. — Fluide élastique.
5. Choc entre deux corps. — Genre de reptiles ophidiens. — Faire accepter par des paroles aimables une chose désagréable (fig.). — Qui a une saveur rude.
6. Architecte qui dirigea la construction des temples de Jérusalem. — Large sillon. — Genre d'oiseaux échassiers. — Rivière d'Afrique.
7. Fleuve côtier de Belgique. — Titre anglais. — Qui est de Dieu. — Lettres de datte.
8. Article simple. — Vase de terre ou de métal. — Argile rouge. — Monnaie japonaise. — Rivière de Sibérie. — Choisi.
9. Métal. — Cil ou filament fin, sur le manteau des mollusques. — Le levé, par apposition au frappé. — Article espagnol.
10. Vice dans la prononciation. — Onomatopée, lorsque suivi de *lala*. — Grêle de coups, défaite.
11. Résultat du jeu des organes. — Première femme. — Ajuste le poinçon sur l'enclume. — Ancien bouclier. — Partie rétrécie d'un objet.
12. Jeu de cartes. — Solution de continuité dans un objet brisé. — Genre de liliacées.
13. Terrain sur lequel on bâtit. — Fatigué. — Trompe, égare. — Fer large et pointu de la charrue. — Mot arabe signifiant *source*.
14. Moucheter, tacheter. — Nom donné à l'aurochs. — Fond sur lequel se détache le dessin d'une dentelle.
15. Exclamation d'admiration. — Ce qui reste dû sur un compte arrêté. — Personne à laquelle on prodigue les louanges (fig.). — En les.
15. Etendue d'eau entourée de terre. — Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Animal mou et contractile. — Visage (fam.). — Epoque. — Du verbe avoir.
17. Ch.-l. de c. arr. de Bastia. — Nouveau. — Oasis et ville de la Syrie. — Invoqua comme preuve.
18. Qui rend service. — Acteur athénien du siècle de Périclès. — Petit cheval de selle. — Bouquet de fleurs destinées à exprimer un sentiment secret.
19. Fer d'un instrument propre à couper. — Action d'exercer simultanément plusieurs emplois. — Homme politique et explorateur hongrois. — Préfixe.
20. Personne sotte, niaise (fam.). — Ville du Brésil. — Métal d'un gris bleuâtre. — Bière anglaise assez alcoolisée. — Vue le jour (inverse).
21. Préfixe. — Régiment, portion d'armée. — Qui termine. — Composition solide ou liquide de noir de fumée. — Note.
22. Ustensile servant à chauffer un lit. — Spore de champignon. — Genre d'oiseaux rapaces nocturnes.
23. Suspension momentanée d'une action. — Genre de liliacées. — Fer combiné de carbone.

20 PRIX

Nous donnons chaque mois VINGT beaux jeux de cartes en prix, un à chacun des vingt gagnants de notre Concours de Mots Croisés.

Remplissez la grille ci-contre, inscrivez dans le coupon ci-dessous vos nom et adresse, et envoyez-nous le tout d'ici le 15 juillet inclusivement, au plus tard.

Le Concours des Mots Croisés
La Revue Populaire
975, rue de Bullion, Montréal.

Nom .....

Adresse .....

Voir les noms des gagnants de juin en dernière page.

LES FIANÇAILLES DE MADELINE

(Suite de la page 39)

Madeline avait écouté avec une attention recueillie ces paroles de la jeune femme, et une sorte d'émoi s'ensuivit jusqu'au dernier moment qu'elle consacra dans le petit chalet de la forêt.

En revenant par le sentier tracé dans la bruyère, fleuri de chaque côté par d'abondantes touffes de genêt d'or, Madeline entendait encore résonner au fond d'elle-même, les si sages paroles de son amie. Et peu à peu, sans qu'elle le voulut, une sorte d'apaisement s'étendit sur son âme. Alors, elle se mit à songer à son cousin et bientôt l'idée d'un mariage avec Dorris ne lui sembla plus autant ridicule.

Nonchalante et méditative, la jeune fille allait devant elle, écrasant les menthes, foulant les épilobes, d'où s'élevaient des légions d'abeilles avec de furieux bourdonnements. Et soudain, Madeline s'immobilisa, toute surprise. Là-bas, devant la grille des Ouchettes qu'elle apercevait au delà des grands chênes de la lisière, l'élégante silhouette de Bernard venait de se détacher, et comme toujours, à la vue du vicomte, le cœur de Maddy fit un bond dans sa poitrine.

Le jeune homme qui l'avait également aperçue se pressait maintenant vers elle et sur son visage rêveur, une expression lumineuse passa comme un fulgurant éclair.

— Petite amie chère, dit-il, la voix joyeuse et en baisant la main qu'elle lui tendait, que je suis donc heureux de vous retrouver ! Ah ! ce que j'ai pensé à vous !

Madeline eut un fugitif et incrédule sourire que Bernard intercepta au passage.

— Pourquoi douter ainsi de mes paroles, fit-il remarquer, l'air chagrin.

— Comment faire autrement, Bernard, alors que je sais pertinemment que là-bas, tout entier à votre bonheur, le monde, pour vous, n'existait plus.

— Le monde . . . peut-être, mais pas vous, Madeline ! Si je vous disais que je suis resté un jour de plus à Paris, essentiellement pour vous ?

La jeune fille l'écoutait attentivement, attachant sur lui ses grands yeux profonds qui devenaient presque sévères. Il s'en aperçut et un peu nerveux il demanda :

— Pourquoi m'examinez-vous ainsi, Madeline ?

Elle hésita une seconde. Puis, emportée par le besoin d'être sincère, elle expliqua :

— Je n'aime pas vous entendre parler ainsi à la légère, où votre franchise est quelque peu altérée.

— Oh ! . . . vous ne me croyez pas ! s'exclama le vicomte sur un ton désolé.

— Allons donc ! n'étiez-vous pas entièrement occupé de votre Thérèse ? . . . Parlez-moi plutôt d'elle, tenez ! . . . s'efforça-t-elle de dire.

— Oui, je vous parlerai d'elle, ma suave amie, mais auparavant, promettez-moi de me croire, lorsque je vous dis : j'ai pensé à vous.

« Si je me suis attardé un jour de plus à Paris, je le répète, ce ne fut que dans l'intention de vous être utile, Madeline. Imaginez-vous, qu'au moment de monter dans ma voiture, pour rentrer à la campagne, je vois passer mon meilleur ami, Gontran de Saint-Hilaire, que je croyais toujours au Tonkin. C'est un garçon intelligent, travailleur, foncièrement sérieux. Je l'ai invité à venir à Boisgibault, avec le secret espoir qu'il vous plaira, Madeline. Plus tard . . . dans quelques mois peut-être, vous serez libre . . . et je souhaite tellement votre bonheur ! acheva Bernard en pressant amicalement dans les siennes les deux mains de la jeune fille.

Le cœur de Madeline s'était mis soudain à battre dans sa poitrine à coups pressées et quelques secondes elle resta immobile et silencieuse. Il lui semblait que si elle prononçait un mot, sa voix allait trahir son subit désarroi.

Puis, tout à coup, le désir de braver le jeune homme qui ne lui avait offert que peines et désillusions, s'empara de la petite Faugeras. Une obscure colère grondait en elle; des paroles violentes se pressaient tumultueuses sur ses lèvres. « De quel droit, vraiment s'occupait-il de son avenir ! » Mais elle se contint, et se souvenant tout à coup des conseils de Simone elle eut presque honte de sa secrète violence.

— Je vous remercie, Bernard, dit Madeline d'une voix calme, de votre intérêt et de votre sollicitude, mais il est bien inutile de vous occuper de

(Suite à la page 43)



"Vous êtes-vous déjà fait prendre dans un de ces ascenseurs ?"
"Oui, mais nous avions beaucoup de Sweet Caps."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."





LE NUGGET DONNE AUX CHAUSSURES UN POLI QUI VOUS REMPLIT DE FIERTÉ.

249FR

POLI À CHAUSSURES NUGGET

NE MANQUEZ PAS D'ACHETER

LE FILM

Magazine de cinéma, qui en plus renferme un roman complet.

En vente dans tous les dépôts de journaux 10 cents

Mon Cours d'Art Culinaire

par Mme Rose Lacroix

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Punch au jus de rhubarbe

1 pinte de rhubarbe coupée en morceaux
4 tasses d'eau
1 tasse de sucre
1 tasse jus d'orange
1 tasse jus d'ananas
½ tasse jus de citron
1 pinte eau gazeuse « Soda Water »

Faire cuire la rhubarbe non pelée avec les 4 tasses d'eau ½ heure. Couler, ajouter le sucre et laisser bouillir 5 minutes. Refroidir et ajouter les jus de fruits. Au moment de servir, y joindre l'eau gazeuse et un gros morceau de glace. Servir avec carré de glace dans chaque verre, et une cerise. Si l'on désire ajouter du vin dans ce punch, on choisira du Claret ou du Bordeaux.

•

Canapés et hors d'œuvre

Couper en rondelles minces des saucises Franckfurt après les avoir fait cuire à l'eau bouillante et les avoir pelées. Mariner chaque petite rondelle dans une sauce française et les passer dans du persil frais finement haché, du jaune d'œuf passé au tamis et du blanc d'œuf aussi passé au tamis. Placer ces rondelles sur de petites rôties rondes de 1½ pouce de diamètre, beurrées de beurre et de moutarde.

Couvrir aussi les rondelles de pain rôti d'une petite tranche de jambon, sur lequel on place un soupçon de moutarde et 1 tranche d'œuf dur puis une petite touffe de persil.

Couvrir de pâte d'anchois des petites rondelles de pain rôti. Saupoudrer de jaune d'œuf passé au tamis, du blanc d'œuf et une touche de piment rouge.

Beurrer de petites tranches de pain rôti taillées en losanges et en croissants, garnir de foie gras et cornichons hachés finement.

Garnir de mayonnaise des rondelles de saucisson, et garnir de caviar.

Tous les petits canapés seront contournés d'un filet de mayonnaise à laquelle on aura ajouté du fromage à la crème.

Beurrer de petites rôties rondes, placer au milieu un anchois roulé et tout autour des petits oignons blancs roulés.

•

Petites salades au poulet

Faire des choux à la crème et des éclairs, et les remplir de salade.

Salade au poulet : 1 tasse de blanc de poulet, ½ tasse de céleri finement haché, ½ tasse pois verts, ¼ tasse radis émincés, ¼ tasse d'amandes finement taillées : Mêler le tout, saler, poivrer et ajouter mayonnaise.

•

Tartines variées

Faire cuire de la pâte à pain blanc dans des boîtes de poudre à pâte. Mettre moitié eau, moitié jus d'orange et ¼ tasse jus d'orange. Tailler le pain, le lendemain, en minces rondelles, les tartiner de beurre, fromage à la crème, d'ananas déchiqueté. Si l'on a un gril électrique, on servira ces petites tartines chaudes. On pourra aussi en garnir de tranches de tomates et de tranches de concombres.

Gaufrettes à la crème

¼ tasse de beurre
½ tasse de sucre en poudre
¼ tasse de lait
½ tasse de farine

Crémer le beurre, ajouter le sucre graduellement puis le lait goutte à goutte. Quand ce premier mélange est lisse, y joindre la farine. Aromatiser de ½ c. thé de vanille. Etendre en couche très mince aussi égale que possible, sur l'envers d'une lèchefrite beurrée, et cuire à feu doux 325°, jusqu'à ce que délicatement doré. Quand la pâte est cuite, tenir la lèchefrite à la chaleur, tailler en carrés de 3 pouces environ et rouler sur un crayon en forme de cigarettes, ou façonner des petits cornets. Si la pâte devient trop dure, la remettre au four pour la ramollir. Remplir de crème au beurre avec cornet ou douille.

•

Bonbons aux fruits glacés

½ tasse de dates
½ tasse figues
¾ tasse raisins
1 tasse de Grenoble

Dénoyauter les dattes et passer tous les fruits et les noix dans un hache-viande 2 fois, pour en faire une pâte. Façonner en boules et passer dans sucre granulé, ou glacer dans le *sirop suivant :* 2 tasses sucre, 1 tasse eau bouillante, ¼ c. thé crème de tartre : Faire le sirop d'après la méthode ordinaire et cuire à 310°. Quand degré de cuisson est obtenu, placer la casserole dans eau froide pour arrêter l'ébullition. Remettre la casserole dans eau chaude pour conserver degré de chaleur. A l'aide d'une cuillère ou d'une broche, y plonger les bonbons un à un, déposer sur papier huilé ou sur marbre. Ces glacés ne se conservent pas et ne peuvent se faire un jour humide.

•

Tartelettes aux fraises

Remplir de petites croûtes préalablement cuites avec des belles fraises, et garnir de la manière suivante : 1 tasse de sucre, 1 tasse eau, ½ tasse fraises : Faire un sirop très épais et y ajouter les fraises. Cuire 10 minutes environ, couler, refroidir, et en couvrir les tartelettes. On peut aussi faire une sauce à l'arrowroot avec 1 tasse sucre, 1 tasse eau et 1 c. table d'arrowroot : Cette fécule a la propriété d'épaissir les sauces et de les laisser transparentes.

•

Pouding au tapioca

1 pinte de lait
⅔ tasse de tapioca perlé
½ tasse de sucre
1 c. thé de sel
3 œufs
1 c. table de beurre

Faire tremper le tapioca 1 heure dans l'eau froide pour couvrir. Ajouter au lait chauffé jusqu'au point d'ébullition et cuire au bain-marie jusqu'à ce que le tapioca soit transparent, environ 30 minutes. Battre les jaunes d'œufs avec le sucre et l'ajouter au premier mélange. Laisser cuire 5 minutes. Verser dans un plat beurré allant au four. Couvrir d'une meringue faite avec les 3 blancs d'œufs battus avec 6 c. table de sucre, et cuire au four à 325° jusqu'à ce que la meringue soit bien dorée.



Le sourire qui vient aux lèvres de toutes celles qui goûtent à la bonne cuisine de *La Revue Populaire* !

Short Cake à la rhubarbe

2 tasses de farine
½ tasse de beurre
4 c. thé poudre à pâte
1 c. thé de sel
¾ tasse de lait

Tamiser les éléments secs et, à l'aide d'une fourchette ou d'un appareil spécial, bien mêler le beurre à la farine, verser graduellement le lait et, à l'aide d'un couteau, réunir la pâte en boule. Etendre cette pâte avec les mains dans une assiette à gâteaux, et cuire 12 à 15 minutes à 450°. Au sortir du four, séparer la pâte en 2 parties, beurrer et déposer sur une des moitiés de la compote de rhubarbe. Remettre l'autre moitié par-dessus. Couvrir encore de rhubarbe et garnir de crème fouettée.

•

Compote de rhubarbe

3 tasses de rhubarbe
1 tasse de sucre

Laver la rhubarbe et la couper sans la peler en morceaux de 1 pouce. Couvrir de sucre, laisser reposer 1 heure environ, et cuire jusqu'à ce que bien tendre, environ ½ heure.

•

Petits pains au blé d'Inde

¾ tasse de farine de blé d'Inde
1 tasse de farine à pain
5 c. thé de poudre à pâte
1 c. thé de sel
¼ tasse de sucre
1 œuf bien buttu
1 tasse de crème
¼ tasse de lait
2 c. table de beurre fondu

Mêler ensemble tous les éléments secs. Battre l'œuf avec le sucre, la crème et le beurre, et ajouter au premier mélange. Déposer dans des moules à muffins beurrés, et cuire à four chaud de 425°. Ces petits pains se réchauffent en les passant légèrement à l'eau froide et en les mettant dans un four de 400°.

•

Recette du bonheur conjugal

Mettez d'abord dans un bocal
Deux ou trois livres d'espérance
Puis vous y joindrez un quintal
De petits soins, de complaisance,
Une mesure de bonté,
Un quarteron de confiance.
A discrétion, de la gaieté,
Quatre ou cinq pots d'obéissance
Cinq ou six livres de douceur,
Et crainte de monotonie,
Ajoutez à la bonne humeur
Un milligramme de folie
Quant au sel, n'en mettez qu'un grain
Car, si vous passiez l'ordonnance,
Au lieu d'une once, il faudrait bien
En mettre deux de patience,
Cuire le tout à petit feu,
D'une chaleur bien soutenue.
Qu'amour et qu'amitié tous deux
Ne le perdent jamais de vue.
Vous obtiendrez par ce moyen
Une galette bien pétrie
Dont un morceau chaque matin
Suffit pour embellir la vie.

LES FIANÇAILLES DE MADELINE

(Suite de la page 41)

mon avenir puisqu'il est maintenant assuré.

Et comme le jeune homme la fixait d'un regard interrogatif.

— C'est vrai, reprit-elle avec désinvolture, vous ne savez pas que j'ai promis à mon cousin Jean de l'épouser !

L'intensité de sa surprise rendit muet le vicomte qui fit un violent effort sur lui-même pour balbutier au bout d'un instant :

— Votre cousin ? . . . Monsieur Dorris ? . . . Ah ! jamais je n'aurais pu penser . . .

— Avec lui, coupa ostensiblement Madeline, je suis certaine de n'éprouver ni déception, ni regret. Jean est la bonté même..

Il y eut encore un silence pendant lequel, Bernard s'étonnant du désarroi de ses pensées, essayait de se reprendre.

— Alors . . . petite amie . . . dit-il enfin, daignez accepter mes sincères félicitations et mes souhaits les plus affectueux . . .

Mais Bernard éprouvait soudain l'impression de parler en rêve. Cette révélation de Madeline avait été pour lui un véritable choc dont il ne se remettait pas. Il aurait dû être enchanté de cet heureux dénouement, car tout se terminait d'une façon parfaite pour tous les deux, et pourtant, une sorte d'angoisse mal définie, impressionnait obscurément son cœur.

Encore un long instant, l'un près de l'autre, les deux jeunes gens restèrent silencieux, regardant au loin, s'estomper les collines dans la brume lumineuse de midi.

Tout près d'eux, dans les feuillées, un rossignol lançait sa sérénade; la brise évoluait, légère, dans le ciel bleu; un couple de chardonnerets, tête rouge au vent, passa, les frôlant presque, mais ni Bernard, ni Madeline, tout à leurs pensées, n'y portèrent attention.

Ce fut la jeune fille, qui, la première revint à la réalité.

— Je suis seule avec grand'mère, aujourd'hui, dit-elle, j'espère que vous allez nous tenir compagnie ?

Ils s'étaient arrêtés au seuil des Ouchettes et comme Madeline, pour exprimer ce désir, s'étaient tournée, bien droite devant Bernard, celui-ci remarqua soudain combien elle était séduisante avec son sourire désinvolte, avec ses yeux brillants comme des étoiles, avec cette grâce simple de la femme qui ignore sa beauté. Il lui semblait qu'il avait en face de lui une Madeline nouvelle, une Madeline élégante et fine dans sa vaporeuse toilette d'été.

Bernard fut distrait tout le reste de la journée et quand le soir, Dorris, rentré de voyage se joignit à eux, Bernard éprouva tout à coup l'envie de s'enfuir avec le désir poignant de se retrouver seul dans son vieux castel de Boisgibault.

Chapitre XII

MADELINE, après avoir dit au revoir à sa grand'mère qui était venue l'accompagner jusqu'au jardin, coupa en courant, à travers les pelouses, pour atteindre plus vite la grille des Ouchette où l'attendait Bernard. Dans sa robe blanche, sous sa capeline de paille légère, elle offrait un éclat de fleur avec ses grands yeux irisés et la fraîcheur de ses lèvres roses.

Le jeune homme, qui depuis un instant déjà, suivait tous les mouvements de Madeline, découvrait tout à coup une réelle personnalité dans son attitude et du caractère dans les contours de son visage charmant qu'il avait trouvés, jusque-là, enfantins et indécis.

On devinait aussi une volonté dans ses gestes, quelque chose qui faisait penser qu'elle n'accueillerait plus la vie telle qu'elle se présenterait, pouvant au besoin lutter contre elle. Bernard lisait tout cela dans les yeux pensifs de Madeline à travers ses cils recourbés, dans le port plus ferme de sa jolie tête brune, dans le cou redressé . . .

Et puis, ce matin, il restait un peu stupéfait de sa grâce et de sa beauté. Etait-ce l'arrivée prochaine de son père qui éclairait son front de cette auréole de joie ? Le jeune homme en doutait vraiment, car il devinait que tout au fond d'elle-même, Madeline n'avait pas encore pardonné, en tout cas, nullement oublié les manœuvres de financier à son égard.

Mais ce que Bernard ne pouvait même pas soupçonner, c'était le secret plaisir qui, ce matin-là, faisait rayonner Madeline à la pensée de s'en aller des heures, seule avec Bernard, loin de la présence de son cousin Jean, présence qui chaque jour lui devenait un peu plus lourde. C'était inquiétant et lamentable ce nouvel état et aujourd'hui, Madeline voulait entièrement l'oublier.

La veille elle avait reçu une lettre de Victor Faugeras qui lui annonçait son arrivée prochaine à la Vigerie. En sa qualité de maîtresse de maison, Madeline devait donc sans tarder se rendre au château pour juger des préparatifs commencés par le jardinier et sa femme.

L'auto de Bernard avait mis très peu de temps pour franchir la distance qui sépare les Ouchettes de la grille de la Vigerie, et maintenant elle glissait sous le couvert d'une avenue bordée d'énormes châtaigniers au bout de laquelle apparut, à la façon d'un décor de théâtre, se profilant très blanche sur le ciel bleu, l'élégante silhouette du château. A droite et à gauche de l'allée, on apercevait de profondes perspectives ouvertes entre d'épais massifs verdoyants, une rivière fuyant sous les trembles, un pont rustique, des marques blanches rivées à un embarcadère coiffé de chaume. Puis, après un léger détour de l'avenue, la voiture déboucha sur un vaste boulingrin au fond duquel s'élevait le château précédé de son double perron et du jardin en terrasse.

Devant cette terrasse l'auto s'arrêta. En quelques secondes Madeline fut sur les premières marches du perron où Baptiste l'attendait, le chapeau à la main. Très simple, avec un gracieux sourire elle l'interrogea sur sa santé, son travail, puis elle pénétra dans la demeure pour en ressortir presque aussitôt, sans chapeau, sans gants, légère et charmante dans sa vaporeuse robe d'été.

— Etes-vous un peu courageux, Bernard, dit-elle en brandissant au-dessus de sa tête un mignon sécateur, je veux cueillir des fleurs, des feuillages, des branches, en somme tout ce que nous pourrons trouver susceptible de garnir les vases de la Vigerie !

— Vous l'aimez donc beaucoup ce château interrogea Bernard. Plus que les Ouchettes ? insista-t-il.

— En voilà une question !

— Fort naturelle, cependant. Il me semble que vous n'avez jamais été aussi gaie que ce matin.

Les HOMMES VEULENT



des SALADES ayant du PIQUANT !

"Les hommes réclameront instamment les salades si vous avez mis de la Moutarde Keen dans la garniture !

"Ils aiment le piquant prononcé et la saveur que donne la Keen : il n'est donc pas difficile de faire manger aux hommes des salades — qui leur sont si *bonnes* !"

Voici une bonne recette :

GARNITURE BOUILLIE

1 cuillerée à soupe de moutarde, ½ cuillerée à soupe de sel, 3 cuillerées à soupe de sucre, 4 cuillerées à soupe de farine, 2 œufs, 1½ tasse de lait frais ou sur, ½ tasse de vinaigre, 2 cuillerées à soupe de beurre, quelques grains de poivre rouge.

Mélangez les ingrédients secs dans le dessus d'un bain-marie, ajoutez lentement le vinaigre et les œufs battus. Puis ajoutez le lait. Faites cuire sur eau bouillante jusqu'à consistance lisse et épaisse, brassant constamment, puis faites cuire encore un quart d'heure. Enlevez du poêle et ajoutez le beurre.

"LES DÉLICES DE L'HOTESSE"

LIVRE DE CUISINE GRATUIT

Ecrivez à Colman-Keen (Canada) Limited 1004, rue Amherst, Montréal.

65MF

Moutarde D.S.F. KEEN

La Meilleure Moutarde fait les Meilleures Marinades

DÉBILITÉ FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense, de police. Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS Prix : $1.25 *En vente partout ou chez l'auteur*

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval) P. Q.

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.



— C'est vrai que je me sens joyeuse.

— Et si ce n'est pas le plaisir de retrouver cette demeure, c'est alors la joie de revoir votre père ?

Il y eut un instant de silence que Bernard employa de son mieux à examiner Madeline dont le visage rayonnant de fraîcheur et de plaisir offrait un délicieux tableau de jeunesse. Jamais encore il n'avait remarqué comme en ce moment, la ligne pure de son petit nez droit, combien sa bouche fraîche offrait une expression mutine. Il allait de découverte en découverte, lui semblait-il, car ces trois petites boucles de cheveux noirs qui folâtraient, si légères sur le front très blanc, lui avaient échappé jusque-là.

— Alors, Madeline, reprit Bernard qui suivait son idée, vous êtes donc bien heureuse de revoir M. Faugeras ?

— Je suis surtout heureuse de lui faire plaisir, répliqua-t-elle avec une spontanéité charmante. Je sais que père aime beaucoup la Vigerie et comme il doit, m'a-t-il dit, arriver avec des amis, je suis certaine qu'il sera touché de mes soins et de mes intentions.

— Vous êtes bonne, Madeline.

— Du moins, j'essaie de l'être. Depuis ma visite à Simone — vous savez, cette amie de pension qui a épousé un garde forestier ? — j'ai bien médité, et comme elle, je vais finir par croire que notre propre bonheur dépend de celui des autres.

— C'est pourquoi vous faites celui de votre cousin !

Bernard avait lancé cela d'un accent ironique, précipitamment comme malgré lui.

Un instant, Madeline l'examina de son regard filtré entre ses longs cils baissés.

— Et qui fera le mien, j'en suis bien sûre ! rétorqua-t-elle un tantinet provocante. J'aime Jean depuis si longtemps que vraiment, je ne saurais dire comment je l'aime !

— Il me semble objecta Bernard la voix amère, qu'il est facile de différencier un sentiment d'affection, d'un sentiment d'amour.

— Oh ! l'amour ! . . . fit Madeline dédaigneuse.

Devant une telle riposte, Bernard resta muet une seconde puis il eut, malgré lui, un sourire amusé.

— Quelle expérience acquise ! dit-il moqueur.

— Ne peut-on pas profiter de celle des autres ! objecta-t-elle avec un peu de nervosité dans la voix.

— Vous pensez réellement que l'on peut tirer un profit de l'expérience de ses semblables ?

— Oui, je le crois. Depuis ma conversation avec Simone, j'ai beaucoup réfléchi et je suis bien près de penser comme elle.

— Et que pense donc votre amie Simone, ma chère Madeline ?

— Qu'il faut se mettre en garde contre l'entraînement du cœur qui cause plus de souffrance que de joie.

— Diable ! elle ne vous berce pas d'illusions, votre amie ! . . . Il est certain que dans son cas, il lui serait difficile de parler autrement. Mais vous . . . Madeline . . .

La jeune fille qui soudain se sentait infiniment triste, n'éprouva plus le désir de riposter.

Machinalement, elle se mit à cueillir des fleurs et comme Bernard n'insistait pas, un profond silence s'ensuivit.

La matinée était limpide et les allées de la Vigerie, encore veloutée d'une ombre bleue, invitaient à une paresseuse rêverie.

On n'entendait plus que le chant des oiseaux, le susurrement de la brise dans les grands mélèzes, et pendant quelques minutes, Bernard et Madeline se plongèrent dans ce verdoyant silence.

— Ah ! tenez, Madeline ! dit soudain le vicomte qui s'était surpris à penser tout haut, rien de tout ce que vous pouvez imaginer d'un sage mariage de raison, ne peut égaler l'amitié !

Tirée brusquement de sa rêverie, Madeline sursauta et ce fut d'un regard tout étonné qu'elle interrogea Bernard.

— Excusez-moi, Madeline, dit aussitôt le jeune homme. J'étais, tout à l'heure, si entièrement empoigné par mes réflexions, qu'inconsciemment j'ai pensé tout haut.

— Et ces réflexions . . . peut-on les connaître ?

— J'ose le croire, ma suave amie, car le motif de mes méditations n'était autre que notre belle amitié.

Mais ce qui palpitait dans son cœur à elle était bien plus que l'amitié ! C'était une flamme ardente, un désir passionné de lui dire : Bernard, je vous aime, je suis à vous.

Madeline s'était remise à marcher sans prononcer un seul mot et Bernard restait également silencieux. Alors, presque involontairement, il saisit la main de la jeune fille et l'attirant plus près de lui :

— Puisque nous sommes en train de parler cœur à cœur, dit-il, voudriez-vous me dire, chère Madeline, si vous possédez encore cette traîtreuse lettre anonyme ?

— Pourquoi traîtreuse ? . . .

— Vous trouvez cela bien franc, vous, ce billet envoyé sous le sceau de l'anonymat ?

— Peut-être . . . Néanmoins, je sais gré à ce mystérieux correcpondant de m'avoir fait connaître le point scabreux de l'étrange situation, dans laquelle votre père, aussi bien que le mien, n'hésitaient pas à me précipiter.

— Sans doute . . . sans doute, chère Maddy . . . Mais l'auteur de cette lettre pouvait s'y prendre d'un façon plus loyale, y mettre plus de délicatesse . . . Se mêler de rien, eût été croyez-moi, beaucoup mieux intentionné. Nul ne connaît ici-bas, les conséquences d'une destinée. Si vous n'aviez pas reçu cette lettre, Madeline, l'on se mariait bel et bien, n'est-ce pas, et après tout, nous n'aurions peut-être pas été plus à plaindre que tant d'autres ! acheva Bernard en enveloppant la petite Faugeras d'un regard presque tendre.

Importunée par la dernière réflexion de Bernard, Madeline souleva irrévérencieusement les épaules.

— En voilà une idée ! jeta-t-elle avec vivacité et peu digne de vous, Bernard ! Que de contradictions dans vos pensées ! Voilà un instant vous prôniez l'amitié, rien que l'amitié, et maintenant vous semblez non seulement admettre les mariages de raisons, mais encore les mariages d'argent !

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire . . . balbutia le vicomte, tandis qu'une rougeur avivait son front. Et il s'empressa d'ajouter :

— Mais . . . nous nous sommes éloignés du sujet qui m'intéresse, Madeline. Possédez-vous toujours cette fameuse lettre ?

— Certes oui ! je ne saurais m'en défaire ! Cette missive ne me quitte jamais et de cette façon, il ne m'est pas permis d'oublier les vilains calculs des hommes.

— Vous êtes sévère, Madeline.

— Ne prenez pas ces paroles en mauvaise part, Bernard. Dans ce jugement, croyez-le, je ne vous mets pas en cause. Je sais discerner en l'occurence, le bien du mal et je vous l'ai déjà dit, je pense, je vous crois nullement responsable.

— Merci, ma douce amie, répondit le jeune homme, en pressant doucement la main de Madeline.

Puis :

— Ne pourrais-je pas la voir un jour, cette lettre ?

— Tout de suite, si vous le désirez.

— Comment ! . . . Vous l'avez ici, avec vous ?

— Parfaitement. Je viens de vous le dire, elle ne me quitte pas. Rentrons ensemble jusqu'au salon, et je vais vous la donner immédiatement.

En silence les deux jeunes gens reprirent le chemin du château et l'instant d'après, Madeline remettait à Bernard la lettre écrite par Mme Duvilliers.

Dès la première ligne, le jeune homme reconnut l'écriture de Thérèse et comme il hésitait encore à croire que cela fût vrai, il sentit peu a peu une angoisse lui étreindre le cœur. Hélas! bientôt, pour lui, le doute ne fut plus permis : seule, Mme Duvilliers avait pu rédiger des phrases aussi nettes, aussi vraies, aussi explicites et à l'idée que sa Thérèse avait écrit cette lettre, Bernard sentait sa tête se perdre. Un long instant il resta anéanti, presque sans pensées, éprouvant seulement au-dedans de lui-même une douloureuse meurtrissure.

De son côté, Madeline réfléchissait. Pourquoi ne pas en finir au plus tôt avec ces ridicules fiançailles, étrange situation qui lui usait les nerfs et le cœur ! Car n'était-ce pas présomption et folie de sa part de vouloir vaincre les pires difficultés, quand elle se sentait incapable de maintenir ferme sa propre volonté, quand surtout le secret de son amour pouvait être à la merci des circonstances ?

Heureusement, l'arrivée de son père allait changer l'état des choses, car elle était bien résolue à l'interroger sur les affaires des de Boisgibault, et selon la réponse elle déciderait . . .

Une pression légère sur son bras arrêta le cours de ses réflexions et se retournant, elle vit, tout près d'elle, un Bernard au visage pâle et bouleversé.

— Voici votre bien, Madeline et je vous remercie, dit-il en lui remettant la lettre de Thérèse.

— Qu'en pensez-vous ? interrogea-t-elle avec effort pour fuir sa propre méditation.

— Rien de très défini . . .

— Vous ne trouvez pas que voilà l'œuvre d'une personne plutôt . . . bien renseignée ?

— Oui . . . et je ne m'explique pas . . . marmonna Bernard, embarrassé par une telle remarque.

Et comme Madeline ne jugeait pas utile d'insister, le jeune homme resta silencieux et morose jusqu'au moment où les deux amis se décidèrent à reprendre le chemin des Ouchettes.

— Bernard, remarqua soudain Madeline, vous êtes triste. Pourquoi ?

— Suis-je triste ? . . . Je ne le sais pas moi-même, Madeline. Qui vous fait supposer que je le sois ?

— Tout dans votre attitude me le fait deviner. Je sens que vous avez une peine; pour le moins l'ombre d'un chagrin.

Son regard limpide, sa voix caressante enveloppait Bernard si doucement qu'il ne trouvait rien à répondre. Et puis, il lui semblait qu'en prononçant, même un seul mot, sa voix aurait trahi l'obscure et soudaine angoisse qui venait de l'étriendre. Mais d'un regard avide et troublé il contemplait Madeline, si gracieuse dans sa robe toute simple de mousseline blanche, une large collerette de dentelle dégageant la nuque fine, son joli visage levé vers lui dans une indicible expression . . . Et soudain, aiguë, pénétrante, il eut la pensée fugitive de ce qu'aurait pu être son avenir, s'il avait aimé une femme telle que Madeline . . .

Chapitre XIII

Par la porte vitrée du fumoir, Victor Faugeras regardait Madeline évoluer sur la terrasse, infiniment heureux de la trouver si jolie, si fine, si distinguée. Il lui semblait que la beauté de sa fille ajoutait encore à la splendeur de son château qui plaisait à ses goûts et qui flottait sa vanité. Pour le financier les biens extérieurs avaient toujours été d'importance capitale, aussi, à cette minute, son cœur se gonflait-il d'une joie orgueilleuse.

— Madeline ! appella Faugeras.

— Me voici, Père, répondit la jeune fille en abandonnant aussitôt sa cueillette de roses.

— Bernard va-t-il venir déjeuner avec nous, aujourd'hui ? demanda le financier.

— Comme vous n'avez formulé aucune invitation, Père, cela n'est guère probable. Il est donc superflu de l'attendre.

— Avait-il donc besoin d'être invité chaque jour, pour rester aux Ouchettes ?

— Aujourd'hui, la chose se présente d'une tout autre façon. Vous n'êtes arrivé au château qu'hier soir, père, et Bernard pourrait se croire indiscret en s'imposant déjà.

— Ah ! bien . . . bien . . . je comprends maintenant.

— Mais soyez sans inquiétude, s'empressa d'ajouter Madeline, vous allez le voir venir dès cette après-midi.

— Toujours constant ? . . . Fiancé sans reproches ? . . . s'informa le financier sur un ton goguenard, nuancé d'un brin de malice,

La jeune fille fit entendre un petit rire nerveux.

— Oui . . . dit-elle seulement.

Mais aussitôt une sorte de panique s'empara d'elle. Maintenant que son père était ici, bientôt des invités et enfin M. de Boisgibault, les réflexions les plus saugrenues allaient pleuvoir à la Vigerie. Ah ! si elle pouvait rompre immédiatement ces malencontreuses fiançailles, quel soulagemant !

Empoignée par cette idée, en hâte, Maline interrogea :

— Etes-vous satisfait, père, de vos opérations concernant les intérêts des de Boisgibault ?

— Très satisfait. Voilà que tout rentre dans l'ordre : finances et industrie. Je puis à présent affirmer, sans crainte de trop m'avancer, que la ruine est bien enrayée.

Maddy laissa échapper un soupir de soulagement et néanmoins, elle n'éprouvait pas, à cette annonce, la joie qu'elle avait escomptée.

— Je ne pensais pas, fit remarquer Victor Faugeras, que tu étais si bien la fille de ton père.

Madeline le regarda, les sourcils rélevés interrogativement.

— Ma réflexion t'étonne ? . . . C'est que jusqu'à présent, je te jugeais incapable de t'intéresser à ces sortes d'affaires. Je me trompais et j'en suis heureux.

— C'est singulier, n'est-ce pas ?

Madeline laissa fuser un rire ironique, prenant un malin plaisir à se

(Lire la suite page 47)



Les robes..

tout comme les dessous, absorbent l'odeur de transpiration

Ne froissez pas..

La peau exsude toujours des matières malodorantes. Nos vêtements les absorbent. Bientôt l'odeur se remarque, surtout par les chaleurs. Des LUX*ages* fréquents empêchent les dessous et les ceintures de froisser. Les robes aussi, exigent cette protection!

LUX*ez*-les souvent. Cela enlève complètement les matières blessantes, ce que d'autres façons de nettoyer manquent bien souvent de faire.

Lux n'a aucun alcali nuisible (que tant de savons ordinaires ont) — et élimine le frottage néfaste aux savons en pains. Tout tissu ou couleur que l'eau n'abîme, ne sera abîmé dans le Lux. Vous pouvez LUX*er* vos robes maintes fois — elles seront toujours belles, comme neuves! Pour plus d'économie, achetez votre Lux dans la grosse boîte.



LUXez souvent vos robes



Mme J.-A. LACHANCE
présidente du Cercle *Entre Amies*.
(La Photographie La Rose, Montréal.)



Mme ATHANASE DAVID
organisatrice de la Fête de l'Elégance.



Mme JOSEPH CORBEIL
présidente du service de renseignements.



Mme ARMAND RENAUD
présidente du comité de publicité.



Mme ALPHONSE GRATTON
du service de renseignements.



Mme HECTOR LAMONTAGNE
du service de renseignements.

L'Oeuvre des Petits Lits Blancs

par Thérèse Fournier

En octobre dernier, à la salle Normandie de l'Hôtel Mont-Royal, une démonstration de haute-couture, la Fête de l'Elégance, présentait au public montréalais une œuvre sur laquelle il a été jusqu'à ce jour trop imparfaitement renseigné. Nous voulons parler de l'Oeuvre des petits Lits blancs ou Clinique du B.C.G. qui est une filiale de l'Assistance Maternelle. Cette fête, qui dura trois jours, était sous la direction générale de Mmes Athanase David et J.-A. Lachance, assistées du Cercle *Entre Amies* et de plusieurs dames patronnesses de l'Assistance Maternelle.

Mais revenons à cette mystérieuse appellation : B.C.G. dont bien des gens, sans doute, ignorent l'interprétation exacte. C'est le docteur Albert Guilbeault, directeur médical de la clinique qui va se charger de nous la fournir :

«Depuis la découverte, en 1882, du microbe de la tuberculose par le médecin allemand Kock, les savants du monde entier ont travaillé sans relâche, génération après génération, dans le but de réaliser la vaccination anti-tuberculeuse.

Après treize années de patientes recherches, Calmette et Guérin, ont réussi par des artifices de culture, à transformer le dangereux bacille de Kock en un bacille inoffensif. »

Ce bacille porte le nom de Bacille Calmette-Guérin, dont l'abréviation est B.C.G. C'est la subtance, si longtemps cherchée par les savants, qui peut, sans aucun danger, être introduite dans l'organisme humain. Ce vaccin est très efficace contre la tuberculose, s'il est administré selon une méthode bien définie dont les détails techniques sont trop longs pour être relatés ici. Disons, cependant, que la Clinique du B.C.G. de l'Assistance Maternelle est une institution qui a pour but de recevoir immédiatement après leur naissance, les enfants nés dans un milieu *tuberculeux* et *pauvre*, afin de leur administrer le vaccin B.C.G. Ainsi, un enfant dont la mère est tuberculeuse sera transporté à la clinique immédiatement après sa naissance. S'il est faible, débile ou prématuré, tout sera mis en œuvre pour le sauver. Le vaccin lui sera injecté dix jours plus tard. Chaque mois, des épreuves à la tuberculine seront pratiquées.

Le premier bébé admis à la Clinique B.C.G. le fut le 13 août 1935. Cet établissement anti-tuberculeux est installé au numéro 3439 de la rue Saint-Hubert. La directrice en est Mme J.-A. Beaulieu. Depuis le mois d'août 1935, bon nombre d'enfants y ont été hospitalisés et guéris, comme le prouvent les statistiques suivantes :

Durant l'année 1936, cinquante et un bébés ont été hospitalisés, et quarante-cinq, en 1937. Ce qui fait un total de quatre-vingt-seize enfants.

Le Cercle *Entre Amies*, si dévoué aux intérêts de l'Assistance Maternelle, s'est chargé depuis vingt ans d'organiser la fête de l'arbre de Noël pour les enfants des protégées de l'Oeuvre. En 1929, il préparait la fête des mères, qui devait par la suite, se renouveler chaque année. Les activités de son ouvroir, de son service social, et de son comité de conférences sont vivement appréciées. Il vient de prendre, sous son égide, l'Oeuvre des « Petits lits blancs » assurant par là, à la Clinique du B.C.G. une maternelle protection.

Le Cercle *Entre Amies* se compose des personnes suivantes : Madame J.-A. Lachance, présidente; Mesdames A. Bonneville. W. Castonguay, Joseph Corbeil, Hector Cyrihot, D.-L. Desbois, J.-A. Desjardins, L.-P. Forest, D.-D. Fredette, Victor Gaudet, Léon Gauvin, J. Gee, Léon Gélinas, A. Gratton, P.-L. Lachance, J. Laurendeau, Eugène Maynard, George Millen, A. Moquin, G.-J. Papillon, G.-M. Pellerin, Raoul Perreault, E. Pilon, R. Poissant, J.-B. Prince, Armand Renaud, A. Sainte-Marie, J.-L. Soucy, A. Vincent.



Mme J.-G. PAPILLON
du service de renseignements.
(La Photographie La Rose, Montréal.)



Mme ALBERT VINCENT
du comité de publicité.

(*Suite de la page* 44)

railler elle-même. Et aussitôt elle se dit : « Avant la fin du mois, il faut que père sache que je ne veux plus épouser Bernard. »

Une fois cette résolution prise, elle redevint plus calme. Et comme Clément venait annoncer que « Mademoiselle était servie », le père et la fille passèrent dans la salle à manger.

— Ta robe est gentille, mais si tu veux me faire plaisir, tu changeras de toilette après ce déjeuner, dit sans autre préambule Victor Faugeras, tandis qu'il s'installait devant une table servie avec recherche.

— Celle-ci ne vous plaît pas ?

— Je viens de t'avouer qu'elle est gentille, mais pas suffisamment élégante à mon gré.

— Quel mondain vous êtes ! riposta Madeline en souriant.

— Je te le concède, ma fille, mais avant tout je suis fier de toi, Bernard va venir, m'as-tu dit. Pour lui, ne peux-tu pas te faire belle ? Tu n'es vraiment pas assez coquette, mon enfant. Mes invités tardent d'arriver d'instant à l'autre, alors, te voir moins élégante que la dame qui doit accompagner Deville, m'ennuierait assez. Je te le redis, je suis fier de ma fille.

Comiquement, Madeline s'inclina, puis elle questionna, un brin curieuse :

— Jeune ou vieille ?

— Qui ?... la dame ?...

— De qui voulez-vous donc qu'il s'agisse, père ? Pas de ma robe bien sûr, puisque vous avez eu la complaisance de m'apporter tout un lot de toilettes nouvelles !

— Peut-être n'y as-tu seulement pas jeté un coup d'œil !

— Oh ! si, père, et j'ai vu des choses ravissantes.

— As-tu remarqué cette exquise rose de dîner en dentelle noire et rose ? Et cette autre en faille blanche piquée de pois rouges ?

— Mais vous me semblez très fort en matière de costume féminin !

Faugeras ne répondit que par un sourire. Et Madeline de reprendre :

— Vous ne m'avez pas encore appris si votre invitée était jeune ou vieille.

— Elle est presque aussi jeune que toi, Maddy, et j'espère que tu éprouveras de l'agrément en sa société. Mais suis-je assez stupide de te dire cela ! s'exclama le banquier avec un léger rire. Du moment que tu es fiancée, tu ne désires rien d'autre que ton fiancé, et c'est juste !

Un froncement de sourcil dévoila, une seconde, l'agacement de Madeline.

— Je la connais, cette dame ? s'empressa-t-elle de demander.

— Je ne le pense pas. Cet hiver, à Paris, elle fréquentait très peu les fêtes, étant donné son deuil. Mais tu as pu entendre parler d'elle. C'est Mme Duvilliers, la veuve d'un boursier que j'ai fort bien connu et la pupille de mon vieil ami Deville.

Madeline eut la force de retenir l'exclamation de pénible surprise prête à jaillir, mais si Faugeras n'avait pas disposé de toute son attention pour détacher la chair d'une cuisse de pintade, il n'aurait pas manqué de surprendre la soudaine altération qui venait de ravager le visage de sa fille.

L'esprit en désordre, celle-ci ne savait plus comment se reprendre et la stupeur la rendait muette.

Mme Duvilliers ici ! La Thérèse de Bernard !... et cette pensée vint agiter au fond du cœur de Madeline le trouble sentiment de la jalousie qui, en un instant, bouleversa tout son être. Mais, presque aussitôt, elle eut honte d'elle-même, et avec cette force de volonté qui lui était coutumière, la jeune fille redressa la tête.

Il était temps; son père s'inquiétait déjà de son silence.

— Eh bien, Maddy, tu ne dis rien? L'installation de Mme Duvilliers au château ne parait pas t'enthousiasmer, je crois !

Refoulant ses amère pensées, elle répondit, sans trouble apparent :

— Je ne saurais, en effet, montrer beaucoup d'enthousiasme à l'annonce de l'arrivée de cette dame, puisqu'elle m'est totalement inconnue, mais pour la même raison, sa visite ne peut ni me déplaire, ni me contrarier.

— J'ose l'espérer, mon enfant. Toutefois, si tu possédais de secrètes raisons pour n'être pas satisfaite de l'arrivée de Mme Duvilliers à la Vigerie, il ne faudrait pas hésiter à m'avertir.

A cette minute, Madeline ne sut vraiment pas ce qui la retint de tout avouer. Etait-ce son orgueil ? Etait-ce la crainte de trop chagriner son père ? Il paraissait tellement heureux d'être là, en vacances ! Du moment qu'elle avait gardé jusqu'ici son secret, ne valait-il pas mieux continuer à se taire ?

Mais la pensée de Mme Duvilliers ne la quitta plus. Aussi, lorsqu'elle fut dans sa chambre, malgré la pénible contrariété qui tourmentait son cœur, Madeline s'habilla avec le plus grand soin, même avec coquetterie. Son père n'avait-il pas manifesté le désir de la voir belle ? Ne fallait-il pas, qu'aujourd'hui tout *particulièrement* elle parût à son avantage ! Il fallait, sinon surpasser la jeune veuve, du moins ne pas se laisser écraser par son élégance et par sa beauté.

Elle se choisit une robe en taffetas d'un gris très fin, quadrillé de rose et de mauve aux ton doux. Longtemps, devant le haut miroir, Madeline s'examina des pieds à la tête... Avec le corsage qui emboîtait bien les formes graciles mais pleines de la jeune fille, avec les manches courtes très bouffantes et la jupe très large, cette toilette formait un ensemble exquis rappelant les modes si gracieuses de 1850. Des chaussures assorties à hauts talons, achevait de donner à Medeline une tournure élégante et désinvolte qui lui plut beaucoup. Saisfaite, elle descendit.

En bas, dans les parterres de la terrasse, elle se cueillit une grosse rose d'un beau jaune soufre, qu'elle glissa dans le décolleté de son corsage, puis elle rentra au salon où se trouvait Bernard causant avec Faugeras. Devant celui-ci, à la fois enjouée et cérémonieuse, Madeline s'inclina :

— Eh bien, père, cette robe vous convient-elle ? interrogea la jeune fille tout en déployant l'ampleur de sa jupe soyeuse.

— Mais tu es tout simplement ravissante !

Alors, rieuse, désinvolte, elle se tourna vers Bernard de Boisgibault et lui donna sa main à baiser.

Celui-ci, presque pris au dépourvu par l'aplomb, par l'originale et piquante attitude de la jeune fille, contemplait Madeline avec étonnement et admiration.

— Votre toilette, dit-il, est d'une élégance raffinée qui vous sied à merveille.

— Alors, puisque je vous plais à tous les deux, tout est bien et j'en suis ravie, déclara-t-elle. Maintenant, Bernard, vous plaîrait-il de faire une petite promenade à travers le parc ?

Son regard limpide, sa voix caressante enveloppaient Bernard si doucement qu'il ne trouvait rien à répon-

LE THÉ 'SALADA' est délicieux SO1F

PEPTO-FER du Dr JAILLET

Tonique, Digestif et Reconstituant

DANS TOUS LES CAS D'ANÉMIE

Demandez à votre docteur — il le connaît de longue date.

Aussi agréable au goût qu'une liqueur

Fabricants : Société du PEPTO-FER DU DOCTEUR JAILLET
13, rue Pavée, Paris, France.

Sunbeam
MIXMASTER

Il n'y a qu'un seul MIXMASTER (marque enregistrée). Facilite la préparation des repas. Accomplit tout le travail fatigant. Il mélange, fouette, écrase, mêle, etc, parfaitement et *uniformément*. Les batteurs vont jusqu'au fond des bols — ceux-ci tournent automatiquement, de sorte que tous les ingrédients sont bien mélangés.

10 VITESSES *pleine force*

Le secret pour réussir la plupart des recettes est le mélange ou le battage UNIFORME des ingrédients. Le Mixmaster tourne à la vitesse exacte que vous désirez, que le mélange soit épais ou vienne à s'épaissir.





Sunbeam
Grille-Pain Automatique Silencieux

Plaqué chrome inoxydable, avec lignes noires. Il grille deux tranches à la fois, des deux côtés, à votre goût. Le contrôle *"double automatiques"* exclusivité Sunbeam, interrompt le courant, éteint le signa. lumineux. Même sans surveillance, les rôties ne brûlent pas. SILENCIEUX. Aucun mécanisme d'horlogerie. Il garde les rôties bien chaudes. Le grille-pain seul ou avec plateau-buffet.

Sunbeam
IRONMASTER

Un fer tout à fait nouveau. Grandeur régulière, poids moitié moindre. Régulateur de chaleur dans la poignée (marqué "silk", "wool", "linen", etc), qui ne peut brûler les doigts. Contrôle breveté "double automatique" conserve la chaleur à la température voulue — ni plus ni moins. Chauffe en 30 secondes — et reste chaud. Le repassage se fait plus rapidement, avec moins de fatigue.



Appareils électriques Sunbeam dans les quincailleries et magasins d'accessoires électriques

Coupon d'abonnement LE FILM



Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, $1.00 pour 1 an ou $1.50 pour 2 ans.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée. 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

SOULAGE LES
YEUX FATIGUÉS

● Pourquoi tolérer la fatigue des yeux ? Murine soulage et rafraîchit les yeux fatigués, brûlants— leur redonne de l'éclat et de la vivacité. Facile à appliquer, matin et soir.



Tested and Approved — 4634 — Good Housekeeping Bureau

MURINE POUR VOS YEUX

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Sa vie a coûté une vie...



SON premier sourire, son premier regard sur la vie . . . et la maman ne sera pas là pour l'accueillir. Tous les ans, ce drame silencieux se répète mille fois au Canada. Tous les ans, mille bonheurs se changent brusquement en mille deuils . . . Mais pourquoi ? Dans plusieurs cas, une soumission rigoureuse aux conseils du médecin et un traitement suivi aux pilules FEMOL auraient évité ces conséquences douloureuses . . .

Grâce à FEMOL, des milliers de femmes ont franchi avec sérénité les étapes pénibles de leur vie. Et combien d'entre elles, qui redoutaient tous les mois la période accablante, voient maintenant sans malaises, sans terreurs, l'approche de la journée difficile ?

FEMOL n'est pas un simple calmant : c'est un concentré végétal qui tonifie les organes particuliers au sexe féminin et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Pourquoi ne pas adopter FEMOL aujourd'hui même ?

Une brochure médicale dans chaque boîte FEMOL
POUR LA JEUNE FILLE POUR LA MAMAN
POUR LE RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

Joignez-vous à la foule des femmes heureuses.

VOTRE NEZ EMBELLI !



Méthode simple, sans douleur

Le Modèle 25 Trados (brevet anglais) donne une forme parfaite aux nez difformes, rapidement, sans douleur, pour toujours. *Le seul appareil aussi précis.* Plus de 100,000 clients satisfaits : hommes, femmes et enfants. Recommandé et employé par des médecins.

Renseignez-vous gratuitement auprès de

M. TRILETY, Spécialiste

(F. 86), 45 Hatton Garden, Londres, E. C. I. Angleterre

dre, et il se mit à marcher près d'elle sans prononcer un mot.

Madeline aussi restait silencieuse, mais on sentait en elle une surexcitation inaccoutumée qui fafisait étinceler ses yeux, empourprer ses joues. Elle était ravissante ainsi et Bernard ne pouvait détourner ses regards, sans chercher à définir la nature de l'attrait qui, chaque jour, l'entraînait un peu plus vers Madeline.

Tout à coup, la jeune fille s'immobilisa et posant une main sur le bras de Bernard.

— Ami, dit-elle, restez ici, sur ce banc, à m'attendre; il faut que je téléphone immédiatement aux Ouchettes.

Et sur ces derniers mots elle s'enfuit à travers la terrasse abandonnant le jeune homme à ses indéfinissables rêveries . . .

Au retour, Madeline s'excusa, expliquant :

— J'ai téléphoné à mon cousin Jean pour le prier de venir dîner ce soir. Père m'ayant averti qu'il comptait réelement aujourd'hui sur ses voyageurs, j'ai pensé tout à coup à composer une table, vous comprenez ?

— Vraiment ! . . . lança le jeune homme sur un ton de plaisanterie.

— Vous semblez oublier, Bernard, que ce soir, pour la première fois de ma vie, je fais figure de maîtresse de maison.

— Ah ! . . . voilà d'où vient cette surexcitation singulière !

— Je ne sais si je suis surexcitée, mais je n'ignore pas que Deville va nous arriver accompagné d'une belle dame, fort élégante, paraît-il.

— Et c'est pourquoi vous avez pensé à lui donner votre cousin Dorris comme chevalier servant, lança le vicomte un rien moqueur.

— Pas du tout ! Je garde Jean pour moi. C'est vous, Bernard, que je destine à cette belle inconnue.

— Non ! . . . Vous ne ferez pas cela ! objecta-t-il sur un ton de visible contrariété. Vous ne parlez pas sérieusement. Je me moque de cette dame, moi !

La jeune fille eut un rire nerveux.

— Pour l'instant, bien sûr, vous vous en moquez, mais ce soir ! . . .

— Vous croyez que mon opinion changera ?

— J'en suis certaine. Ce soir, mon ami, vous serez tout simplement enchanté.

— Que vous êtes donc méchante, Madeline, de m'éloigner ainsi de vous !

— Voulez-vous bien changer ce qualificatif !

— Alors si vous n'êtes pas méchante, vous êtes pour le moins une terrible taquine.

— Peut-être bien . . . C'est que je me sens particulièrement gaie, ce soir.

La jeune fille eut un petit rire insolite. Puis, ses joues s'empourprèrent et un peu de défi passa dans le regard qu'elle posa sur le vicomte.

— Pourquoi êtes-vous gaie ? demanda celui-ci.

— Comment vais-je répondre à une semblable question. Tout est si complexe en moi, aujourd'hui, objecta Madeline qui resta un instant silencieuse et méditative.

— C'est peut-être parce qu'il fait très beau . . . reprit-elle d'une voix lente; ou encore parce que l'on est bien à se promener sous ces ombrages . . .

— Et après ? . . .

— Mon Dieu ! que vous poussez loin la curiosité ! Après . . . Eh bien, après, c'est que j'aime à être avec vous, voilà !

— Oh ! la bonne parole ! s'écria Bernard presque trop ému.

— Vous ne trouvez pas cela quelque peu singulier ?

— Du tout . . . Cela doit être même fort naturel, puisque nous sommes de très bons amis.

— Oui . . . nous étions bien tranquilles, nous deux, dans notre vieille campagne, n'est-ce pas ? et les amis de père vont venir bouleverser cette entente si douce, insinua tristement la jeune fille qui pensait, avant tout, que bientôt tout serait fini, qu'ils seraient séparés pour toujours.

— C'est pourquoi vous commencez, dès ce soir, à m'éloigner de vous . . . riposta Bernard sur un ton de reproche.

— Oh ! ce soir ! . . . interrompit-elle d'un étrange accent.

Soudain elle s'arrêta pour reprendre une seconde après :

— Ce soir, je me ferai belle en votre honneur.

Une sorte d'amère ironie avait scandé chaque mot, car, Madeline, obsédée par l'imminente arrivée de Mme Duvilliers, pensait : Ce soir, pour moi, est un soir d'épreuve. J'aurai à ma table, Bernard et Thérèse . . . les deux véritables fiancés . . . Vraiment, cet événement mérite bien des frais de toilette !

— Quoi que vous portiez, Madeline, vous êtes toujours charmante et vous le savez bien, reprit Bernard. Mais j'avoue, qu'aujourd'hui, dans cette robe qui est toute poésie, vous êtes plus délicieuse encore. Je ne croyais cependant pas ce miracle possible.

Madeline esquissa un sourire un peu triste.

— Si vos compliments n'étaient pas purement mondains, je serais ravie, Bernard.

— Comment, vous doutez de moi, maintenant ! Me feriez-vous l'honneur de devenir coquette, Madeline?

— Moi, coquette ? . . . Peut-être bien, après tout. Je suis en train d'acquérir toutes sortes de vilains défauts.

— Je ne sais si vous acquérez des défauts, ainsi que vous le dites, mais vous changez très certainement.

— Est-ce bien moi qui ai changé . . . murmura-t-elle d'un air pensif.

— Oh ! ce n'est pas un reproche, que je vous fais, petite amie . . . c'est à peine un regret, ce serait même une joie . . . si . . . je ne devinais pas la cause de ce changement . . . bredouilla Bernard qui s'arrêta net, fort en peine, s'il eut été interrogé, d'expliquer pourquoi l'heureux changement de la jeune fille aurait pu lui procurer une joie.

Mais comme il venait, tout en parlant, d'être influencé par le souvenir de Dorris, il ajouta avec une certaine mélancolie :

— Soyez toujours uniquement heureuse à la pensé de votre cousin, ma douce amie . . . Que sa tendresse vous procure tout le bonheur que je vous souhaite, mais n'oubliez pas cependant que d'autres vous aiment aussi et vous sont dévoués sans pouvoir rien pour vous, hélas !

Tout en discourant ainsi, les deux jeunes gens avaient atteint les bords de la rivière, dont l'eau à travers les herbes, offrait d'éblouissants miroitements d'argent fondu. Devant l'embarcadère, Madeline s'arrêta pour s'accouder à la balustrade rustique, dans l'ombre du toit de chaume.

— Vous croyez que ce n'est rien, peut-être, que de m'aimer, dit-elle en lui tendant la main avec une grâce mutine. Gardez-vous de cette erreur, je vous prie, et conservez-moi votre amitié qui m'est devenue bien chère.

— Comment pourrais-je ne pas vous la conserver ! murmura Bernard d'un accent ému et en étreignant entre ses deux paumes, la petite main de Madeline.

Il y eut un silence coupé seulement par l'étourdissante mélopée de la fauvette des roseaux. Et ce chant infatiguable, monotone s'harmonisait bien avec les pensées obsédantes de la jeune ffille.

Au bout d'un instant, Madeline reprit, très grave soudain :

— Bernard, j'ai interrogé mon père sur les intérêts de votre maison. Tout va bien, m'a-t-il dit : finances, industrie. Le comte de Boisgibault n'a plus rien à redouter, et vous, mon cher ami, vous voilà dès lors, entièrement libéré.

Le jeune homme, le regard rivé sur les berges fleuries de salicaires roses, n'a pas un mot d'objection.

Et Madeline de reprendre :

— J'ai l'intention de parler à mon père dès cette semaine. Je vais lui annoncer que j'ai réfléchi, que je ne suis plus décidée à vous épouser. Maintenant, Bernard, si vous voyez quelque raison primordiale pour ajourcette échéance, prévenez-moi.

La réponse vint lentement, dans un murmure, presque à regret.

— Non, chère Madeline, je n'ai aucune grave raison pour vous faire languir plus longtemps. Je comprends si bien votre hâte d'en finir ! Oh ! oui . . . je comprends . . .

— Bernard, ne me mettez pas en cause. C'est vous, surtout, qui devez désirer la fin de cette étrange situation que vous supportez depuis des mois !

— Moi ! . . . je le désire ? . . .

Et brusquement le jeune homme s'arrêta trop suffoqué par la soudaine angoisse qui venait de l'étreindre à la gorge. Dans son cerveau, une pensée dominait toutes les autres : L'expiration de leurs fiançailles allait amener l'inévitable séparation et il ne verrait plus Madeline !

A la douleur aiguë que cette certitude introduisit en lui, Bernard, en un éclair, comprit comme il aimait la jeune fille. Depuis des mois il avait inconsciemment subi le charme de sa nature exquise, si grande, si droite, et traitreusement l'amour s'était emparé de son cœur pour s'y installer en maître.

Eperdu, il osa lever les yeux sur Madeline qu'il aimait de toute son âme et qui devait toujours l'ignorer. Il l'enveloppa d'un regard désespéré, comme on enveloppe ceux que l'on quitte sans espoir de retour . . . avec le désir de conserver tout au fond de son cœur, l'image adorée de cette exquise jeune fille, telle qu'elle était en ce moment, debout près de lui, ses deux mains jointes sur la balustrade rustique, le regard pensif perdu dans les saulaies de la rivière.

Alors, l'irrésistible désir lui vint de faire à l'aimée l'aveu de son amour passionné; de lui apprendre ce qu'elle était devenue pour lui, de la supplier de lui donner le bonheur, un bonheur encore jamais ressenti et dont la seule représentation ébranlait tout son être . . . S'il parlait, Madeline cependant, ne l'écoutait pas. Sa cause était perdue d'avance. Ah ! pourquoi, pourquoi avait-il, autrefois, si follement offert le don de sa vie !

Mais de toute cette agitation intérieure, seule un soupir monta de son cœur aux lèvres, et ainsi que paraissait le faire Madeline, il contempla la petite rivière qui fuyait scintillante à travers les herbes et les fleurs.

Mais la jeune fille rompit le silence qui en se prolongeant risquait de devenir équivoque.

— Il y a dans l'air et sur l'eau, dit-elle, une animation et une gaieté

qui invitent au voyage. Que pensez-vous, Bernard, d'une promenade au fil de l'eau.

Elle avait formulé cette demande poussée par le désir inavoué de garder Bernard pour elle seule, de vivre doubles les heures qui lui restaient à passer avec lui . . . avant la séparation définitive qu'elle sentait toute proche . . .

Elle souriait un peu, mais son sourire était triste et dans la profondeur limpide de son regard tremblait une ardente anxiété.

Une seconde, Bernard hésita. Quelle réponse donner, vraiment ! Pouvait-il avouer qu'il éprouvait le besoin de se recueillir, de discipliner ses sensations pour se composer une attitude ?

— Comme il vous plaira, dit-il seulement et du ton lassé d'un homme accablé.

Surprise par cet accent, Madeline leva vivement la tête vers le jeune homme mais elle n'eut pas le temps de se faire une opinion, car Fanny, la petite femme de chambre, était là tout près d'eux.

— Mademoiselle, c'est Monsieur qui m'envoie vous prier de revenir au château, aussitôt, que la chose vous sera possible.

— Certainement . . . tout de suite, s'il le désire. Nos voyageurs sont au moins arrivés, Fanny ?

— Justement, Mademoiselle.

— Bien, nous rentrons.

Et dès que Fanny se fut éloignée, Madeline se retourna vers Bernard. Leurs regards se croisèrent et restèrent ainsi un assez long moment. La fauvette jaseuse lançait touojurs son étourdissante chanson, l'air brûlant qui semblait flamboyer, enveloppait les deux jeunes gens d'une languide torpeur.

— Maintenant, chère petite amie, l'atmosphère entre nous ne pourra plus être la même . . . murmura tristement Bernard.

Elle eut un léger signe d'assentiment, incapable de parler. Son cœur s'était mis à battre très fort et une tristesse découragée montait pénétrante en elle.

Il fallait pourtant qu'elle parlât; il fallait que Bernard fût averti de l'arrivée de Thérèse. Avec sa délicatesse exquise, Madeline devinait combien l'émotion profonde de la surprise, ébranlerait le cœur de Bernard, s'il ne savait pas, à la vue soudaine de celle qu'il aimait.

— Certes, notre intimité va être interrompue, dit-elle enfin, mais, vous, mon ami, vous allez être bien heureux.

— Heureux, moi ? . . . de l'arrivée des invités de votre père ? . . . Vous me surprenez, Madeline.

— Que diriez-vous, Bernard, si je vous apprenais que dans un instant. vous allez revoir celle que vous aimez ?

— Que me contez-vous là, Madeline . . . Je ne comprends pas, vraiment . . . balbutia le jeune homme.

— Vous ne comprenez pas que la dame qui accompagne Deville, n'est autre que Mme Thérèse Duvilliers ?

— Elle ! . . . Ici ! . . . s'exclama-t-il avec violence.

— Vous en paraissez fâché, Bernard ?

Dédaignant de répondre, il interrogea d'une voix brève, nerveuse :

— Ce n'est pas vous, surtout, qui avez suggéré cette invitation à votre père ?

Elle eu un petit rire insolite.

— Oh ! non ! L'idée ne m'en serait pas venue, je vous assure !

— Thérèse ici ! . . . Quel manque de tact ! reprit-il, presque bas, comme se parlant à lui-même.

Il était furieux en effet, de cette arrivée de Thérèse. Après lui avoir demandé de ne pas chercher à s'installer dans cette campagne, la désobéissance de la jeune femme le blessait à vif. Bernard était bouleversé par cet événement nouveau et l'esprit en déroute il ne savait plus où se pendre.

— Vous ne pensez pas, Madeline, reprit-il, que de la part de Mme Duvilliers, c'est un manque complet de tact que de s'installer à la Vigerie ?

— Pourquoi dites-vous cela, Bernard ? Vous qui désiriez tant me la faire connaître, vous devriez être pour le moins satisfait.

— Je ne le désire plus, Madeline.

Son accent était à la fois amer et catégorique.

Avec surprise, la jeune fille l'examina quelques secondes, ne comprenant absolument rien à la nouvelle attitude de son fiancé.

Oui, elle partageait bien son opinion en ce qui concernait le manque de tact de la jeune veuve, mais elle ne comprenait pas la colère du jeune homme. Sa joie de la revoir aurait dû le rendre plus indulgent.

— Madeline, reprit le vicomte, je vous laisse rentrer seule au château. Dans quelques instants j'irai vous rejoindre. J'aurai ainsi le temps de me remettre, de m'habituer à cette idée . . .

La jeune fille acquiesça de la tête semblant comprendre. Mais ce qu'elle ne pouvait deviner c'était le sentiment d'indignation qui agitait Bernard à la pensée que pendant deux années entières il avait aimé Mme Duvilliers au point d'en perdre la raison, au point de désobéir à son père, et surtout au point de ne rien voir de la grâce de Madeline, de sa grandeur d'âme, de l'exquise bonté de son cœur . . . Pendant des mois, et des mois, son cœur, à lui, n'avait su que s'enflammer à la seule beauté physique d'une poupée coquette et c'était pour cet amour de qualité inférieure qu'il perdait irréparablement Madeline !

Car Madeline, à présent, ne saurait l'aimer. Si au début de leurs fiançailles, elle avait pu ressentir pour lui un sentiment de tendre affection, depuis Bruges où elle avait été si cruellement désillusionnée, elle avait eu, non seulement le temps de reprendre, mais encore le temps de s'attacher tendrement à son cousin au point de penser à l'épouser.

Puisque l'inflexible loyauté lui commandait de se taire, mieux valait pour Bernard, qu'il ne revît plus Madeline . . . Partir, il fallait partir . . . Et puisqu'il n'avait plus d'amour pour Thérèse, il fuirait dès le lendemain la Vigerie, emportant avec lui le regret déchirant d'un bonheur qu'il n'avait pas su reconnaître.

Chapitre XIV

Avec un air de déesse, Mme Duvilliers se leva quand Madeline parut. Une élégante robe, en crêpe imprimé de pensées de tous les tons des pensées naturelles, moulait son corps onduleux et souple. Elle fut présentée à la jeune fille, mais les mots de Victor Faugeras arrivèrent comme un bourdonnement aux oreilles de Maddy qui ne voyait qu'une chose: la beauté de Thérèse. A cette minute, Madeline aurait tout donné pour posséder son éclat, son aisance mondaine, sa haute taille, son teint blanc-rosé, ses yeux séducteurs et surtout sse cheveux, véritable mousse d'or.

La jeune fille ne sut jamais ce qu'elle avait dit en mettant sa main dans celle de la belle veuve et à cet instant elle fut très reconnaissante à Deville qui, avec sa bonhomie cordiale, était venu lui passer son bras sous le sien et l'entraîner à l'autre extrémité du salon pour lui faire admirer un Fragonard déniché par lui, on ne sait où.

Cette petite diversion procura à Madeline le temps de se calmer et elle était parfaitement maîtresse d'elle-même lorsque Bernard entra en compagnie de Jean Dorris.

Les présentations recommencèrent, mais Thérèse Duvilliers interrompit presque aussitôt Vivtor Faugeras.

— Oh ! . . . dit-elle, monsieur de Boisgibault est un vieil ami à moi; jadis, je le rencontrais presque tous les soirs chez ma cousine d'Alousiers !

Elle parlait d'un ton un peu moqueur, mais cette moquerie allait se perdre dans le charme incontestable d'un séduisant sourire qui découvrait des dents irréprochables.

Pendant quelques minutes qui parurent interminables à Madeline, elle accapara Bernard. Elle lui parlait en coulant son regard entre les cils blonds d'une façon à elle, très fascinante.

« Mon Dieu qu'elle est belle ! se répétait la jeune fille. Comme je comprends que Bernard l'aime passionnément ! »

Cependant, le jeune homme paraissait plutôt animé du désir de quitter Mme Duvilliers que de causer avec elle, et il profita d'une interpellation de Faugeras pour s'éloigner aussitôt de la jeune femme. L'instant d'après il était près de Madeline.

Celle-ci, s'imaginant que Bernard venait la rejoindre pour connaître sa pensée au sujet de la jeune veuve, s'empressa de lui dire dans un accent de sincérité profonde :

— Qu'elle est belle, Bernard ! Comme je comprends que vous l'aimiez !

Une rougeur monta au front du jeune homme.

— Je vous le concède, Madeline, Thérèse est fort belle, mais si elle ne sait prendre les cœurs que par sa seule beauté, avouez que cela ne dénote pas des sentiments très nobles de la part de ceux qui l'aiment.

Le ton de Bernard était sarcastique. La jeune fille en fut vivement surprise, mais ne pouvant toutefois deviner le motif de cette étonnante riposte, elle reprit aussitôt :

— Comme j'envie ses cheveux d'or !

— Les femmes sont vraiment surprenantes, elles envient toujours ce qu'elles n'ont pas ! jeta le vicomte avec emportement. Je vous en prie, Madeline, ne désirez donc pas à devenir autrement que ce que vous êtes !

— Pourtant, Bernard, la beauté n'est jamais à dédaigner. C'est un don des dieux, vous le savez bien, vous, le poète, riposta-t-elle avec un spirituel sourire.

— Je ne vous imaginais pas aussi envieuse, Madeline.

— Voyons ! . . . vous n'allez pas vous efforcer de me faire croire que je suis aussi belle que Mme Duvilliers! De vous à moi, ce ne serait pas loyal.

— Je n'ai jamais cherché à établir une comparaison entre vous deux.

Il souriait un peu en prononçant cela, mais son sourire était triste et sa voix assourdie.

— Et pourquoi ?

— Parce que vous ne ressemblez à personne, vous, Madeline. Parce que vous êtes vous-même. A vos amis, vous donnez bien plus que le plaisir des yeux.

— Maddy ! interpella soudain M. Faugeras, voudrais-tu faire les honneurs de nos parterres à Madame



PROTÉGEZ-VOUS contre les mauvaises odeurs durant l'été car il y a là des microbes. C'est un danger pour la santé. Tenez bien propres les bols de cabinets — et cela sans aucun travail ennuyeux. Saupoudrez un peu de SANI-FLUSH dans le bol. (Mode d'emploi sur la boîte). Tirez la chasse-d'eau; c'est tout.

SANI-FLUSH est un produit scientifique destiné spécialement à désinfecter les cabinets. Il fait briller le bol et nettoie même les endroits autrement inaccessibles. SANI-FLUSH ne peut endommager la plomberie. Il nettoie aussi très bien les radiateurs d'autos (mode d'emploi sur la boîte). En vente dans les épiceries, pharmacies, quincailleries et magasins à chaîne — 30 cents et 15 cents. Fabrication canadienne. Concessionnaires : Harold F. Ritchie & Company, Ltd., Toronto, Ontario.



Sani-Flush

NETTOIE SANS FROTTAGE LES BOLS DE CABINETS



ATTENTION -- Adoptez cette nouvelle méthode facile

Couper un cor n'en affecte que la surface et expose de plus à l'infection. C'est pourquoi, aujourd'hui, des millions de personnes de partout emploient le nouvel emplâtre médicamenté Blue-Jay. En éliminant la pression, la douleur est enrayée instantanément. Et en 3 jours, le corps s'enlève avec sa racine (certains cas opiniâtres peuvent exiger une seconde application). 25c le paquet de 6 — dans toutes les pharmacies.

EMPLÂTRES ANTICOR SCIENTIFIQUES

BAUER & BLACK



BLUE-JAY

* Un tampon de cellules mortes affectant la forme et la position d'une racine. Laissée en place, elle peut favoriser un nouveau développement.

ACTIVEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Et vous vous lèverez le matin frais et dispos

Le foie doit secréter chaque jour deux livres de bile dans vos intestins. Cela est absolument indispensable à la digestion. Autrement, les aliments séjournent dans les intestins et se gâtent. Vous avez des gaz d'estomac et vous souffrez de constipation. Votre organisme s'empoisonne peu à peu; vous vous sentez déprimé, vous voyez tout en noir.

Il ne suffit pas toujours, pour atteindre le mal, de faire agir les intestins. Vous devez aussi traiter le foie. Ces excellentes Petites Pilules Carter pour le Foie feront secréter les deux livres quotidiennes de bile : vous vous rétablirez rapidement. Inoffensives et douces, elles activent la sécrétion de la bile. Elles jouent le même rôle que le calomel mais ne contiennent ni calomel ni mercure. Demandez les Petites Pilules Carter pour le Foie ! Refusez tout succédané. 25c.

FORTIFIEZ VOTRE SANTE



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.
Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL,
5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353, Place d'Armes
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Rue .....

Ville ..... Prov. .....

Duvilliers ? Cette chère amie vient d'en formuler le désir.

— Volontiers, fit la jeune fille.

Et se tournant vers Bernard :

— Vous venez avec nous ? dit-elle sur un ton qui priait.

— De grâce, Madeline, ne me demandez pas cela ! Ne me demandez jamais de pareilles choses, ce serait au-dessus de mes forces ! s'exclama impétueusement le jeune homme.

Dès la phrase lâchée, Bernard se mordit les lèvres, confus d'avoir laissé deviner un peu de son désarroi mental.

Madeline en restait stupéfaite, mais elle ne s'attarda point à demander une explication : Mme Duvilliers l'attendait là-bas près de la porte-fenêtre, et curieuse de connaître la jeune veuve, elle s'empressa de la rejoindre.

Côte à côte elles sortirent sur la terrasse où le jardin étalait la riche floraison de ses parterres. De la main et avec un aimable sourire, Madeline montra à Thérèse une superbe corbeille de pensées multicolores.

— Voyez donc, madame, dit-elle, l'admirable réplique des fleurs de votre robe !

Mme Duvilliers esquissa un sourire de sotte suffisance.

— Oh ! ces pensées sont encore moins réelles en coloris que les fleurs de ma robe ! jeta-t-elle sans réfléchir à la niaiserie de sa riposte.

Madeline resta un instant interdite, sans courage pour continuer la conversation. Devant tant de prétention, son esprit primesautier l'abandonnait complètement. Aussi elle n'eut aucune réplique et en silence Mme Duvilliers continua de jeter un regard distrait sur les parterres fleuris. Elle finit, néanmoins, par en faire un banal éloge et par simple politesse elle accepta la touffe d'œillets que Madeline lui offrit. Mais tourmentés par ses doigts agités, les œillets ne tardèrent pas à perdre tous leurs pétales.

« Oh ! elle n'aime pas les fleurs ! » pensa la jeune fille avec mélancolie et remarquant aussitôt le peu d'intérêt que Mme Duvilliers manifestait pour le jardin, elle l'entraîna vers le parc. Là encore, la veuve resta indifférente devant la grâce des allées, la beauté des ombrages, en face de la petite rivière sinueuse entre ses berges fleuries... Elle n'eut qu'une aimable remarque où se glissait un peu de convoitise pour le beau château de Victor Faugeras.

— Vous êtes bien heureuse, mademoiselle, dit-elle avec conviction, de posséder une aussi somptueuse demeure.

Madeline eut un imperceptible mouvement d'épaules qui signifiait avec quelle insouciance elle jugeait toutes ces choses.

— Père l'aime beaucoup et il en est très fier, confia-t-elle. Moi, je préfère les Ouchettes où je me suis élevée, où j'ai toujours vécu.

— C'est vrai, vous avez passé toute votre jeunesse à la campagne, riposta Thérèse avec une moue de pitié. Dieu ! que cela doit être triste et ennuyeux !

Et elle avoua sans ambages qu'elle détestait la campagne, qu'elle ne trouvait aucun charme à la solitude, que la nature lui était incompréhensible. « Je n'aime que la vie mondaine, » déclara Mme Duvilliers. Et elle se mit à décrire à Madeline le genre d'existence qui lui plaisait plus particulièrement : c'est-à-dire la vie fiévreuse de Paris, des stations balnéaires, de la Côte d'Azur... Et dans tout ce verbiage où il n'était question que de frivolité, elle n'eut pas une pensée pour Bernard, pas une allusion à ses goûts, à sa vie de poète... Madeline la regardait avec stupéfaction.

Ainsi, c'était là cette femme que Bernard aimait et qui ne trouvait pas un mot de cœur pour lui parler de sa tendresse; pas un mot de reconnaissance pour la remercier, elle, Madeline, d'avoir tout mené pour son bien et celui de son fiancé ! Elle allait avoir l'insigne bonheur de vivre bientôt aux côtés de ce jeune homme à l'esprit élevé et cultivé, au cœur généreux et au lieu de lui parler de ce bonheur, elle n'était occupée que d'elle-même ?... Devant tant d'incurie morale, Madeline se trouvait absolument anéantie.

Mais Bernard avait donc perdu tout jugement en choisissant cette femme si peu faite pour le comprendre et l'aimer ! Et plus que jamais, Madeline sentit une lourde tristesse lui envahir l'âme. Cependant, une certaine satisfaction perçait à travers son chagrin : elle aimait ce Bernard d'une tendresse tellement jalouse qu'elle aurait sans doute encore plus souffert si Mme Duvilliers avait été digne de lui.

Et bientôt elle n'écoute plus le babillage de cette sotte aux idées mesquines, si peu faites pour celui qui allait lui faire l'honneur de la nommer sa compagne. Aussi, lasse de corps et d'esprit, en prétextant l'heure de changer de toilette Madeline s'achemina vers le château.

Le dîner fut correct. Victor Faugeras avait heureusement entamé une conversation sur la politique avec Deville et Bernard en l'absence des deux jeune femmes; elle se continua passionnante pendant une partie du repas, permettant ainsi à Madeline de se défaire de cette pénétrante anxiété qui la dominait depuis l'arrivée de Thérèse.

Cette dernière, bien que placée près de Bernard, déployait toutes ses séductions pour Victor Faugeras et Dorris qui, lui, était resté à peu près tout le temps silencieux, observait minutieusement l'attitude de chaque convive. Par cet examen, il eut tôt fait de découvrir la pénétrante tristesse de Bernard et de s'apercevoir de son manque d'empressement envers la jeune veuve. Etait-ce parce que la coquette Mme Duvilliers faisait mine de le négliger pour leur hôte ? Mais Jean remarqua également que tous les regards du vicomte, empreints d'un mélancolique regret, se posaient souvent sur Madeline quand il s'imaginait que la jeune fille ne pouvait les voir.

A dire vrai, Jean ne pouvait rien déceler de la pensée du jeune de Boisgibault et il aurait mieux fait d'y renoncer que de se tourmenter l'esprit, durant tout le repas, à chercher une solution au problème vivant posé là, devant lui. Mais en supposant tout à coup que Bernard était sans doute parvenu à aimer Madeline, la jalousie s'empara en maîtresse du cœur de Jean et lorsque l'heure de passer au salon arriva, Dorris s'empressa de supplanter auprès de Madeline son trop constant fiancé.

— Cousin Jean, dit cette dernière, ne me laissez plus maintenant de la soirée.

Et pourquoi donc, ma petite Madeline ?

— Parce que... parce que ce serait ridicule d'être abandonnée par son fiancée. Père s'apercevrait ainsi qu'il me délaisse, acheva-t-elle dans un sourire.

Elle essayait de parler gaiement, mais une grosse larme lui monta aux yeux et roula sur sa joue...

Dorris fit celui qui n'a rien remarqué et il reprit :

— Où vois-tu que Bernard te délaisse ?

— Mais il va me délaisser ! Vous voyez bien, Jean, que Mme Duvilliers éprouve l'irrésistible désir d'aller à lui. Depuis qu'ils se sont revus, ils n'ont pas encore été réunis. C'est tout naturel, n'est-ce pas que...

— Oui, oui, c'est fort légitime, coupa distraitement Dorris, tout en mâchonnant son cigare.

— Comment trouvez-vous Mme Duvilliers ? interrogea Madeline.

— Mais... très belle.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie ! Oh ! que ne donnerais-je pas pour posséder ses cheveux d'or, sa taille de statue... et tout, tout !

A entendre sa petite cousine parler de cette voix saccadée et fébrile, une grande tristesse envahit Dorris. « Ah! pensa-t-il, comme elle aime encore son fiancé, pour s'exprimer avec ce ton d'envie et de jalousie tout ensemble ! C'est si peu ma petite aimée, cela ! »

— Mais c'est à toi, Madeline que cette question devrait être posée. Moi, je ne puis juger cette dame que par l'extérieur. Toi, c'est différent, tu dois en connaître davantage, tu as parlé avec elle.

— Oh ! elle est d'une banalité désespérante !

— Je m'en doutais un peu, murmura Dorris.

— Pauvre Bernard !... ses goûts ne seront point partagés, dit Madeline, tout bas et dans un soupir à fendre l'âme.

Puis à voix haute, elle reprit très vite, une sombre flamme dans les yeux.

— Jean, je vais parler ces jours-ci à père de ma décision. Maintenant je puis le faire en toute certitude, n'est-ce pas ?

— Quelle décision ?

— Comment, vous me le demandez ?... Mais... de rompre mes fiançailles ! Ensuite, mon cher Jean, nous serons entièrement libres de nous aimer !

Elle parlait avec un enjouement qui ne sonna pas très franc à l'oreille de Dorris et au lieu de se sentir ivre de joie en entendant ces paroles, il éprouva au contraire comme une grande inquiétude qui alourdissait son cœur.. Une minute, silencieusement, il contempla Madeline. Et dans son cerveau enfiévré ces mots passaient et repassaient : « Elle l'aime toujours autant, elle l'aime toujours autant ! Mais toi, toi, t'aimera-t-elle un jour? » ajoutait sa conscience. Et cette voix intérieure qui venait de nouveau brouiller tous ses espoirs le rendait incapable de prononcer un mot.

Heureusement, Madeline le quitta pour aller présenter des liqueurs à Deville et comme Jean éprouvait un besoin physique de mouvement en même temps que de solitude, il profita de l'absence de Madeline pour quitter le salon.

Devant lui, sur la terrasse, Bernard et Mme Duvilliers cousaient en se promenant, et Dorris attendit que le couple eut descendu les degrés de pierre du double perron, pour s'engager, lui aussi, à travers le parc.

Au hasard, il enfila une allée ombreuse, d'autant plus obscure que la nuit approchait. Elle invitait à la rêverie cette allée mystérieuse et si les pensées de Jean n'avaient pas été aussi sombres, l'heure eût été délicieuse pour un contemplatif heureux.

Une capiteuse senteur montait des pelouses qu'un rayon de lune poudrait de nacre rose. Jean dilata ses narines pour humer les parfums enivrants de cette nuit d'été et son cœur se gonfla soudain d'un désir inassou-

vi . . . Oui, il ferait bon se promener ici avec la compagne de ses rêves . . . s'y trouver plus tard avec de jolis bambins autour de soi . . .

Mais une voix qui s'éleva dans la nuit, une voix impérieuse, arrêta net ces rêvasseries, et Jean Dorris s'aperçut aussitôt qu'il se trouvait à deux pas de Mme Duvilliers et de Bernard. Seule, une étroite bande d'arbustes le séparait d'une autre allée, parallèle à celle où le cousin de Madeline venait de s'arrêter et c'était là que se déroulait la discussion.

Car il s'agissait bien d'une discussions. Les éclats de voix de Mme Duvilliers, la sécheresse des ripostes du vicomte en étaient l'évidente preuve. Alors, empoigné par une instinctive et dominante curiosité, pressentant aussi qu'il aurait là, peut-être, la réponse au problème qui l'avait tant préoccupé pendant tout le dîner, Jean ne bougea plus, un peu troublé, toutefois, par le sentiment de l'indiscrétion qu'il commettait. Mais la curiosité l'emportant sur la conscience, il retint son souffle, tendit l'oreille.

— Croyez-vous donc, mon cher, disait Mme Duvilliers, que je sois disposée à écouter ainsi des plaintes et des récriminations ?

— Il n'y a ni plaintes, ni récriminations dans ce que je vous fais remarquer, Thérèse. Si vous voulez être loyale, vous admettrez avec moi, qu'après ce que je vous avais demandé, je ne pouvais pas être bien satisfait en vous rencontrant ce soir à la Vigerie.

Mme Duvilliers laissa fuser un éclat de rire moqueur.

— Si c'est là tout le plaisir que vous avez à me retrouver !

— Ne jouons pas sur les mots, Thérèse, riposta froidement le vicomte. Je vous avais supplié de ne rien entreprendre pour vous installer au pays et je pense, au contraire, que vous vous êtes empressée de chercher immédiatement le moyen de me désobéir.

— Ai-je besoin de vous obéir ! Vous croiriez-vous donc des droits sur moi ?

— Je n'en ai aucun, en effet. Autrefois . . . je m'en serais reconnu . . . maintenant, c'est fini . . . répondit Bernard très calme, mais d'un accent lassé.

— Que voulez-vous donc insinuer par là ? Prenez garde à vos paroles, mon cher, car elles pourraient avoir plus de portée que vous ne leur en croyez.

— Leur portée ne peut m'interdire d'être sincère, Thérèse.

— En quoi consiste donc cette sincérité ? demanda-t-elle d'une voix railleuse.

— Tout simplement en ceci : Du moment que vous ne tenez aucun compte de mes prières, je ne me sens plus de droits sur vous.

— Alors c'est une rupture que vous cherchez, dit-elle avec hauteur et avec un tremblement de colère dans l'accent.

— Qui vous parle de rupture !

— Vous ne m'en parlez pas parce que vous manquez de franchise. Croyez-vous donc qu'il me reste encore beaucoup d'espoir après vos interminables fiançailles ! Allez je ne suis pas dupe ?

— Et de quoi pourriez-vous être dupe, Thérèse ?

— De cette comédie que vous vous plaisez à jouer, vous et votre Madeline !

— Je vous défends de parler sur ce ton de Mlle Faugeras ! répliqua Bernard avec violence.

— Vous me défendez ? . . . Ah ! voilà qui est fort drôle! rétorqua Thérèse, accompagnant sa riposte d'un long éclat de rire, suivi aussitôt par le bruit d'une fuite dans un bruissement de soie, puis tout retomba dans le silence.

Ce silence était devenu tout à coup si profond que Dorris discerna très nettement le soupir de Bernard Boisgibault. Soupir de soulagement, ou soupir de regret ? Non, Jean devinait à son inquiétude et aussi au réveil de sa jalousie, que ce n'était pas là un soupir de regret. Plus de doute. D'ailleurs, le ton que Bernard avait usé pour parler à la belle veuve affirmait bien ce que Dorris avait cru surprendre ce soir, pendant le dîner : Bernard n'aimait plus Thérèse parce que Madeline la remplaçait dans son cœur.

Madeline l'avait remplacé dans son cœur et Madeline l'aimait. Pour lui, Jean, quel danger, si Bernard venait à parler de son amour à la jeune fille ! Poussé par son beau rêve d'homme arrivé à la maturité sans avoir encore connu les douceurs d'une tendresse partagée, Jean s'affole et puisque Madeline lui parlait, tout à l'heure, de sa décision de rompre prochainement ses fiançailles, il fallait qu'il ne la laissât point se reprendre et s'empresser d'activer les préparatifs de leur prochaine union.

Leur union ! . . . A cette radieuse perspective, Jean éprouva une émotion profonde, et après avoir jeté loin de lui son cigare à demi consumé, il reprit en hâte le chemin de château où il allait retrouver sa chère Madeline.

Chapitre XV

"OH ! comme c'est aimable à vous, Jean, de venir si bon matin ! » dit Madeline en apercevant son cousin qui descendait de sa petite voiture.

La jeune fille revenait d'une messe matinale. Elle avait voulu demander au pied de l'autel non seulement la force nécessaire pour la lutte entreprise contre son cœur, mais encore la force de ne pas laisser couler ses larmes devant ceux qui s'en alarmeraient. Comment aurait-elle pu les expliquer ?

— C'est bien vrai, chère petite, que tu es heureuse de me revoir demanda Dorris en embrassant tendrement sa cousine.

— Oui, Jean. Et puis, en vous présentant de si bonne heure, vous allez pouvoir me conduire aux Ouchettes, où j'avais précisément l'intention de passer la journée. C'est à croire que vous avez deviné mon désir.

— Voilà une excellente idée, Madeline; ta grand'mère soupire déjà après ton retour.

— Il n'y a pourtant que trois jours que je suis au château.

— Oui . . . mais tu es le rayon de soleil, là-bas, tu le sais bien, répliqua doucement Dorris.

Un instant, songeuse, Madeline garda le silence, le regard fixé sur une envolée de petits nuages blancs qui voguaient mollement dans le ciel du matin.

Elle ne songeait pourtant pas à ouvrir son cœur, là-bas, près de sa bonne grand'mère, mais cette visite était un prétexte pour s'éloigner du château, de Mme Duvilliers, de Bernard . . .

Lorsque ses yeux revinrent se poser sur Jean, Dorris, qui était là, attentif, tout près d'elle, Madeline murmura en elle-même, comme pour une prière : « Jean, mon cher Jean ! tâchez de me sauver ! » Puis à voix haute elle demanda :

— Accompagnez-moi à la salle à manger, mon cher Jean, vous m'aiderez à dévorer mes toats.

— Mais je n'ai besoin de rien, j'ai déjeuné, moi !

— Oh ! pour me faire plaisir ! Vous ne pouvez me refuser cela !

Ces yeux priaient ainsi que sa voix.

En effet, qu'aurait-il pu lui refuser, le pauvre Dorris ?

Et quand ils furent installés côte à côte, devant le thé bouillant et les tartines beurrées :

— Dites-moi, Jean, interrogea Madeline, croyez-vous que grand'mère puisse accueillir avec joie l'idée de notre union ?

— Pourquoi en douter ? Et d'une voix un peu anxieuse il ajouta :

— Mais toi, petite chérie, penses-tu toujours sérieusement à ce projet de mariage ?

— Oh ! Jean ! pourquoi changerais-je ? Que puis-je rêver mieux que d'unir ma destinée à la vôtre ?

Elle parlait sur un ton saccadé où l'on sentait trembler des larmes.

Jean qui avait pleinement conscience de l'agitation de sa cousine, se sentit profondément troublé. Mais très vite il chassa cette émotion, car à tout prix il voulait espérer, il voulait être heureux, et cette fois ne pas laisser échapper son bonheur.

Un silence lourd d'inquiétude plana un instant sur Jean et Madeline, puis cette dernière reprit :

— Je n'aime pas la vie mondaine, pas davantage l'agitation des villes. Où donc pourrais-je être plus heureuse qu'aux Ouchettes entre mes deux seules profondes affections : grand'mère et vous, mon cher Jean.

— Es-tu bien sûre que ce sont là tes deux seules affections, ma chérie?

La jeune fille eut quelques secondes d'hésitation.

— En tout cas, ce sont les seules qui peuvent me donner le bonheur; les seules sur lesquelles je puis compter.

Qu'allait répondre Jean ? Madeline ne le sut jamais car au même instant, Fanny entrait; elle apportait une lettre que le garde-chasse de Boisgibault venait de remettre pour Mademoiselle.

D'un geste vif, Madeline saisit l'enveloppe et sa main tremblait pour briser le cachet.

« Ma douce amie,

« J'aurais pu vous faire mes adieux de vive voix, mais je n'en ai pas eu le courage. N'en cherchez pas la raison, vous ne sauriez comprendre.

« Oui, Madeline très chère, je vais partir, loin de cette campagne où, grâce à votre amitié si douce, les plus délicieuses heures de ma vie se sont écoulées. Je garderai inoubliable, tout au fond de mon cœur, le souvenir ému de votre bonté, de votre grandeur d'âme, de ce désir qu'il y avait en vous de me rendre heureux.

« Que n'avez-vous pas enduré, chère petite amie, pour me procurer le bonheur, un bonheur que je ne goûterai plus maintenant. Votre dévouement à ma cause, chère Madeline, n'aura servi de rien, car je n'épouserai jamais Mme Duvilliers !

« Voilà qui vous surprend, ma douce amie ? Votre incrédulité est grande, n'est-ce pas ? Vous hésitez à me croire ? Cependant je vous le redis : *Je n'épouserai jamais Mme Duvilliers.*

« Pendant deux ans j'ai fréquenté sans la connaître, celle que j'appelais « ma Thérèse » et quelques heures ont suffi pour faire tomber le bandeau de mes yeux. Ceci pour confirmer une fois de plus ce trait d'esprit : « L'amour est aveugle et la folie le conduit par la main ». Mais dans cette boutade, il ne doit être

FORMATION DE BOSSES DURES SUR SES JAMBES

Pieds et chevilles enflés par suite du rhumatisme

Cette femme dut prendre le lit parce que le rhumatisme avait provoqué sur ses jambes la formation de protubérances dures et douloureuses. Pourtant, cette inflammation s'en alla après qu'elle eut fait disparaître la cause du mal. Cette lettre explique comment elle s'y prit :

"Je fus prise de terribles douleurs rhumatismales dans les jambes. Celles-ci se mirent à enfler et furent bientôt partiellement couvertes de bosses rouges et dures. Mettre mon pied par terre me causait une véritable agonie. Après avoir passé seize jours au lit, endurant des souffrances indescriptibles, mon mari me dit que je ne pouvais pas continuer comme cela et que je devrais au moins essayer les Sels Kruschen. Il m'en apporta une bouteille et je l'eus à peine prise que j'observai un mieux sensible. Il ne se passa guère de temps avant que je fusse complètement soulagée; inflammation, bosses, tout disparut et je suis maintenant mieux, faisant tout mon travail comme auparavant". — (Mme) E. L.

Savez-vous ce qui, le plus souvent, cause ces douleurs rhumatismales ? Ce sont les cristaux acérés d'acide urique qui se forment par suite de la paresse des organes excréteurs. On peut toujours compter sur l'efficacité des Sels Kruschen pour débarrasser l'organisme de ces cristaux douloureux.

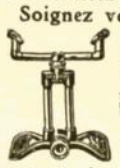
ACHETEZ UN ARROSOIR QUI VOUS DURERA LONGTEMPS

Rain King *Authentique*

Embellissez votre jardin
Soignez votre pelouse



Les meilleurs arrosoirs



Les Rain King arrosent mieux, durent plus longtemps. Lances et becs brevetés — aucune pièce mobile qu'on peut perdre. SOLIDE. SUBSTANTIEL, BELLE APPARENCE. Plusieurs modèles. Prix, 95¢ et plus. Entres autres caractéristiques : becs réglables à volonté; modèles rotatifs ou fixes; jet léger comme bruine ou dense comme une douce pluie, modèles pour grandes et petites surfaces. Achetez RAIN KING chez votre marchand.



Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à **votre poitrine** cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle,** sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans
406, rue Notre-Dame, Est, Montréal





MAUX DE TÊTE, MIGRAINE, NERVOSITÉ, MAL DE DOS, DOULEURS PERIODIQUES

Soulagés promptement et efficacement avec les capsules Antalgine.

Pour connaître les **causes** des maux de tête **lisez** la **circulaire** incluse dans chaque boîte de capsules **Antalgine.**

23 *En vente partout* **25c** *et* **75c**

ANTALGINE



QUEL BEAU CHANGEMENT

Maybelline

VOUS PROCURE !

Le bon goût ne permet pas que vos cils soient pâles, irréguliers, négligés. Il n'est pas plus recommandable d'employer des mascaras communs. Des millions de femmes chics qui tiennent à avoir des cils *naturels*, longs, noirs, attrayants, utilisent Mascara Maybelline — solide ou en crème. Inoffensive, à l'épreuve des larmes; ne brûle pas les yeux. Noir, châtain ou bleu. Réapprovisionnement partout. Pour être belle, exigez la Maybelline.

Good Housekeeping Bureau



Portez Cette Superbe

BAGUE PHOTO

Dernière Nouveauté !

Pas de droits élevés à payer.

Mallez-nous votre photo ou instantané favori et nous le reproduirons dans cette superbe Bague Photo, artistiquement repoussée. Ajustable. S'ajuste à tous les doigts. Votre choix, fini couleur or nature ou blanc. Découpez l'annonce et mallez-la avec la photo à reproduire et Bon de Poste pour seulement 69c. Colorée à la main par artistes, 25c en plus. Toutes les Photos renvoyées.

69c

REX MAIL ORDER CO. LTD., DEPT. 14
1125 Rue Montcalm, Montréal.

Ne Souffrez Plus



Traitement Médical F. Guy

C'est le remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les *périodes douloureuses. douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.* Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons *GRATIS* une brochure avec échantillon du *Traitement Médical F. Guy.*

BUREAU

Jeudi et Samedi de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353
Place d'Armes

5941 Avenue Delorimier
Montréal, P.Q.

question que de l'amour tout court et non pas de l'*Amour* avec un grand A, car pour mon compte, je suis bien persuadé que pendant les deux années écoulées, je n'ai pas connu cet Amour à majuscule.

« Plein d'illusions, je m'étais donc plu à parer la jeune femme de qualités et de vertus dont elle ignore même le nom et j'étais assez aveugle pour désirer qu'elle devînt la compagne de toute ma vie !

« Je n'ajouterai rien de plus à cette histoire définitivement close, mais ce que je puis redire c'est que grâce à ces circonstances très particulières, j'ai pu vous apprécier, vous, ma chère Madeline, et gagner votre si belle amitié que je vous prie de me conserver toujours.

Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter, ainsi qu'à M. Dorris, l'accomplissement d'un bonheur que j'avais pour moi-même rêvé et que je ne connaîtrai jamais.

« Avec mes adieux, prenez ici, ma délicieuse, ma très chère, le tendre et fidèle souvenir de votre ami

BERNARD. »

Madeline, bien qu'elle eût depuis un instant déjà terminé la lecture de cette épitre, restait muette et immobile, les yeux rivés au papier qui frémissait entre ses doigts. Elle finit cependant par le passer à son cousin, puis doucement, elle sortit sans articuler un mot.

La matinée s'avançait; une belle matinée de juillet limpide et chaude, tout embaumée d'odeurs aromatiques. Distraitement, la jeune fille gagna l'embarcadère et avisant une barque remisée dans l'ombre des arbres, elle s'y laissa choir. Le visage enseveli entre ses mains, se livrant au chagrin qui gonflait son cœur, elle pleura d'abord silencieusement, puis de grands sanglots lui montèrent aux levres ébranlant son pauvre être si malheureux.

Une main se posa soudain sur son épaule et une voix amie murmura :

— Pourquoi pleures-tu ainsi, ma petite Madeline ?

— Oh ! Jean, Jean, ne m'interrogez pas, je vous en prie !

— Le départ de Bernard te cause donc tant de peine ?

La jeune fille hocha la tête dans un signe de négation.

— Ce n'est pas cela, tout est bien ainsi, tout est bien.

— Alors, si ce n'est pas pour Bernard que tu pleures, c'est sur toi-même ?

Elle eut une courte hésitation.

— Un peu . . . oui, je crois . . . mais cela passera comme le reste.

Jean la contemplait avec des yeux angoissés. Ah, comment pouvait-il encore tenter de croire qu'elle arriverait à l'aimer ! Jamais, non jamais, elle n'oubliera Bernard.

Tout en parlant, Madeline s'était levée du bâteau qui avait servi de refuge à son chagrin puis elle vint appuyer sa tête contre l'épaule de Dorris. Elle semblait brisée et Jean l'attira tout contre sa poitrine, d'un geste protecteur et tendre.

— Pauvre petite chose, murmura-t-il. Que pourrais-je donc imaginer pour te rendre heureuse.

— M'aimer comme vous le faites, Jean, m'aimer toujours. J'ai tant besoin de l'être, si vous saviez ! Je me sens si seule . . . si désemparée . . .

Dorris exhala un profond soupir. Ah ! si cela la rendrait heureuse, de l'aimer ! Mais il sentait, le pauvre garçon, que sa tendresse serait hélas ! bien impuissante à la rendre heureuse. Madeline aimait trop profondément Bernard pour ressentir en dehors de lui le véritable bonheur.

Un émouvant silence enveloppait les deux jeunes gens et dans ce grand calme, avec Madeline sur son cœur, Dorris se sentit tout à coup pénétré d'une grand froid, le froid glacial de la clairvoyance.

Plein d'affectueuses gaucheries, Jean lui tamponnait les yeux avec son mouchoir, lui relevait ses petites boucles de cheveux collées au front moite de sueur.

— Calme-toi, chérie, dit-il. Viens, nous allons partir immédiatement chez ta grand'mère.

Le trajet se fit en silence et Dorris, tout à sa nouvelle idée sentait grandir en lui le sentiment si noble du renoncement.

Une fois arrivée aux Ouchettes, au moment de pénétrer dans la demeure, Madeline s'approcha de son cousin et lui prenant la main :

— Excusez-moi, Jean de vous avoir montré mes larmes. Cette faiblesse n'est vraiment pas digne de moi. Dorénavant, croyez-le, je serai plus vaillante.

•

D'après la lettre de Bernard que Madeline avait bien voulu lui montrer, Jean Dorris en avait conclu que le jeune homme ne saurait partir pour un long voyage sans passer chez son père. Comme le comte était actuellement dans l'Oise, Jean pensa donc à gagner au plus tôt « Les Sauges », espérant, puisqu'il quittait les Ouchettes le même jour que Bernard avait quitté Boisgibault, rejoindre le jeune homme avant son éloignement définitif. Du moment que Dorris avait renoncé au bonheur, il voulait au moins que son sacrifice servît à quelque chose et maintenant il courait les grands chemins pour tenter de ramener Bernard à Madeline.

Il arriva aux Sauges le soir même, immédiatement après la sortie des ouvriers et M. de Boisgibault se trouvait encore à l'usine quand Dorris se présenta.

— Excusez-moi, cher monsieur, dit-il à l'industriel, si je me permets de venir vous troubler jusqu'ici. Mais j'aurais besoin de m'entretenir avec monsieur Bernard. C'est pour une affaire urgente.

Bien que fort intrigué par l'impromptu de cette visite, le comte ne s'attarda point à demander plus amples explications et aussitôt il fit prévenir son fils.

L'instant d'après, Bernard pénétrait dans le bureau que son père s'empresser de quitter.

— Dorris ! Vous ici ! . . . jeta le jeune homme infiniment étonné. Puis empoigné soudain par une vive anxiété, il se sentit pâlir et il murmura :

— Madeline . . .

— Rassurez-vous, répliqua Jean avec un mélancolique sourire la vie de Madeline n'est pas en danger. Mais son bonheur le serait peut-être, si je n'étais pas ici.

Et Dorris en prononçant ces mots prit une chaise et s'asseya.

— Oh ! excusez-moi ! s'exclama sourdement Bernard tout confus. Mon étonnement de vous voir ici est si grand, que je manque à la plus élémentaire politesse.

Jean esquissa un geste qui semblait signifier : Cela est de peu d'importance à côté du sujet qui m'amène. Et il reprit :

— Vous deviez partir en voyage, je crois ?

— Comment le savez-vous ?

— Par ma cousine qui, ce matin, m'a communiqué votre lettre.

— Ah ! . . .

Et Bernard prit un temps pour réfléchir, essayant de pénétrer le motif de cette visite inopinée, puis il reprit :

— Je dois en effet partir demain pour la Belgique et gagner la Hollande.

— Lorsqu'on a le bonheur d'être fiancé, on ne s'éloigne pas aussi précipitamment, riposta Dorris d'une voix brève.

Bernard tressaillit et regarda Jean d'une façon singulière.

— Puisque vous avez lu ma lettre, pourquoi faire allusion à mes fiançailles ! Vous ne devez plus rien ignorer de leur véracité, je pense. dit-il un peu âprement.

— Si je ne vous considérais pas toujours comme le fiancé de Madeline, croyez bien que je ne serais pas ici, objecta calmement Dorris.

— Vous ! . . . vous me considérez . . . comme le fiancé de Madeline ! Eh bien ! et vous, alors ?

— Moi . . . je suis tout simplement sou cousin Jean.

— Eh ! qu'importe ! En la circonstance, c'est vous qui avez la plus belle part ! répliqua Bernard avec quelque amertume.

— Que voulez-vous sous-entendre? et qu'avez-vous donc à m'envier ? rétorqua Jean très calme.

Il y eut un court silence pendant lequel Bernard se maîtrisait.

— Vous avez raison, monsieur Dorris, je n'ai aucune raison de vous envier . . . Je ne dois que vous offrir mes vœux de bonheur . . .

Jean eut un petit rire nerveux.

— Si vous croyez que je suis ici pour recevoir vos bons souhaits !

— Pourquoi êtes-vous venu, alors? interrogea séchement Bernard.

— Pour vous entendre me dire que vous aimez Madeline. Que si vous vous éloignez d'elle aussi précipitamment, ce n'est que pour mieux lui cacher cet amour.

Bernard était devenu fort pâle. Il réprima un mouvement de dépit tandis qu'il murmurait avec un peu d'anxiété :

— Mais . . . qui a pu vous dire . . .

— Oh ! personne, rassurez-vous ! j'ai tout simplement deviné votre secret. Un cœur amoureux a beaucoup de clairvoyance et vous n'êtes plus à apprendre que j'aime Madeline ?

A la fois anxieux et troublé, Bernard fit un signe d'assentiment.

— Mais hélas ! c'est vous qu'elle aime, ajouta tristement Dorris.

— Moi ! . . .

Bernard jeta cette exclamation dans un grand cri, comme ivre de joie. Mais presque aussitôt calmé, il reprit :

— Monsieur Dorris, dit-il sur un ton amer, je pense que vous vous jouez de moi.

— Me jouer de vous ! Et quel bénéfice y gagnerais-je ? Voyons reprenez vos sens, monsieur de Boisgibault et veuillez je vous prie, me prêter toute votre attention.

Et Jean se mit à dévoiler à Bernard, tout ce qu'il savait de l'amour de Madeline, depuis le jour de ses fiançailles à Paris, jusqu'à cette dernière matinée où il venait de la surprendre tout en larmes.

— Comprenez - vous maintenant, termina-t-il, que je me croirais le dernier des hommes si je persistais encore à épouser Madeline qui s'est promise à moi en désespérance de cause, mais qui a l'âme et le cœur pleins de vous !

« Si je n'avais pas deviné votre amour pour elle, j'aurais peut-être passé outre. Je ne veux pas me présenter pour meilleur que je suis, mais dès lors qu'il est en votre pouvoir

de lui donner le bonheur, je n'ai plus qu'à m'effacer.

Une admiration sans limite se peignit sur les traits de Bernard. D'un geste spontané, avec ferveur même, il offrit sa main à Dorris. Il aurait voulu lui témoigner, par des paroles, cette admiration et aussi sa reconnaissance, mais les mots se nouèrent dans sa gorge contractée et finalement il balbutia :

— Que vous êtes grand, Dorris ! Que vous êtes bon ! . . . Ah ! vous valez mieux que moi . . .

— Je ne le pense pas, Bernard. Je me sacrifie pour celle que j'aime, n'est-ce pas très naturel ? Ma valeur personnelle n'est donc pas en jeu.

— Oh ! si, si, s'écria Bernard avec enthousiasme. Monsieur Jean, je vous en prie, laissez-moi vous remercier pour tout l'espoir que vous m'apportez !

« Oui, j'aime Madeline, de toute mon âme, moi aussi, et je croyais les portes du Bonheur à jamais fermées pour moi ! . . . Quels mots inventer pour bien vous exprimer tout ce que je ressens !

Dorris eut un sourire de bonté paternelle, et d'une voix nette il interrogea :

— Eh bien, Bernard, que comptez-vous faire, maintenant ? Partez-vous toujours pour la Bergique ?

Le vicomte laisse fuser un rire gai de grand gamin heureux.

— Ah ! non, plus à présent !

— Alors, je vous emmène ?

Quelques instants, Bernard resta silencieux et soudainement grave, il expliqua :

— Vous me tentez, mon cher Dorris, mais aussi longtemps que Mme Duvilliers restera à la Vigerie, je ne retournerai pas là-bas. Hier soir, dans une lettre qu'elle doit avoir lue en ce moment, je l'instruisais du changement de mes sentiments à son égard. Après cette lecture, il n'est guère possible qu'il lui reste encore quelque illusion. Si elle n'est venue à la Vigerie que pour se rapprocher de moi, il me semble qu'elle aura, désormais, vite fait de quitter le château de M. Faugeras.

— Je crains bien, objecta Jean pensif, que l'idée de se rapprocher de vous ne fût pas son unique raison.

— Ah ! vous aussi, mon cher, vous avez soupçonné que Mme Duvilliers rêvait de . . . de notre riche financier?

— Ses manœuvres étaient cousues de fil blanc, riposta Jean dans un demi sourire.

— Alors . . . soupira Bernard, il me faudra encore attendre un peu pour retourner à Boisgibault.

— Soyez tranquille, je vous préviendrai du départ de cette dame, et vous n'aurez plus qu'à accourir vers nous. Voyez-vous, ajouta très simplement Dorris, je ne veux plus voir pleurer Madeline.

Chapitre XVI

MADELINE s'était mise au piano, ainsi que Victor Faugeras le désirait, mais vraiment, elle n'éprouvait aucun plaisir à exécuter cette sonate de Gounod. Toute à son idée d'avertir enfin son père de sa décision à rompre ses fiançailles, la jeune fille se mit à jouer sans goût et sans entrain.

Depuis la veille, Deville et Mme Duvilliers n'étaient plus au château. Thérèse, qui après la lettre de Bernard, comprenait fort bien qu'il ne lui restait plus rien à espérer du jeune homme, s'aperçut très vite, par la suite, qu'elle perdait littéralement ses grâces et ses sourires en papillonnant autour du riche financier. Désillusionnée, dépitée aussi par tant de déboires successifs, ne comptant plus sur rien, la belle veuve s'empressa de quitter la Vigerie pour une plage à la mode.

Dès lors, Madeline pouvait donc parler sans contrainte à son père, et elle ne pouvait trouver meilleur instant que cette après-midi où ils étaient si intimement seuls. Mais à la pensée de l'inévitable discussion qui ne manquerait pas de survenir, le cœur de la jeune fille battait fort dans sa poitrine, aussi, fut-ce en tremblant qu'elle plaqua les derniers accords.

Mais au moment où elle s'apprêtait à parler, Faugeras, très préoccupé lui-même par l'absence prolongée de Bernard se mit à interroger :

— Voilà plus d'une semaine que ton fiancé est absent et il ne semble pas encore vouloir rentrer. Cela me paraît quelque peu étrange. Le comte de Boisgibault, je le sais, n'a nullement besoin de lui, là-bas, en ce moment, alors ? Voyons, Maddy, éclaire-moi. Je soupçonne fort une querelle entre vous deux ! Serait-ce grave, par hasard ? Allons, confie-toi, ma fille.

— Non, père, nous n'avons eu aucune querelle . . . Cependant . . .

— Cependant . . . Cependant, quoi?

— Voilà . . . c'est que depuis quelques temps déjà, mes idées se sont modifiées . . . Je ne veux plus épouser Bernard.

La foudre tombant aux pieds de Faugeras ne l'aurait pas davantage bouleversé que d'entendre sa fille lui affirmer qu'elle ne voulait plus épouser Bernard de Boisgibault.

— Que me contes-tu là ! . . . Tu ne veux plus épouser Bernard ? Mais . . . tu es folle ! . . . finit-il par objecter.

— Pardonnez-moi, père . . . de vous occasionner cette vive contrariété . . .

— Voyons, Maddy, tu as perdu tout bon sens ! reprit Faugeras d'une voix comme étouffée.

— Vous me trouvez bien capricieuse, n'est-ce pas ? . . . murmura timidement la jeune fille, désolée sincèrement de lui causer cette peine.

— Mais redis-le moi donc, pour que j'en sois bien convaincu ! lança Faugeras presque en colère.

Madeline se sentait sans courage pour répéter les mots qui enlèveraient toute espérance à son père, et pourtant il fallait en finir.

— Tu ne veux plus épouser Bernard, recommençait Faugeras. Mais que lui reproches-tu donc, satanée petite fille !

— Absolument rien, père. C'est que j'ai changé d'opinion, voilà tout.

N'en croyant pas encore ses oreilles, le financier se leva pour se rapprocher de Madeline. Mais au même instant, une élégante silhouette s'encadra dans la porte-fenêtre du salon, une silhouette qui lui fit jeter une exclamation de surprise et de soulagement tout ensemble.

— Ah ! vous voilà ! . . . C'est vous Bernard ! Venez vite ici mon enfant, sans doute allez-vous pouvoir m'éclairer, lança précipitamment Victor Faugeras.

A la vue de Bernard, Madeline, s'était subitement dressée, pâle et tremblante.

Bernard ici ! alors qu'elle le pensait à des lieux et des lieux d'elle ! Bernard au moment où elle avait besoin de tout son courage, de toute sa maîtrise pour en terminer avec cette situation si compliquée vis-à-vis de son père !

Le jeune homme assez surpris de l'attaque de Faugeras, ne savait où reposer ses regards. Ils allaient de Madeline à Faugeras, de celui-ci à Madeline. Bernard ne pouvait com-

(*Lire la suite page* 55)

GIN de KUYPER

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

MAISON FONDÉE EN 1695

RECETTE ORIGINALE DE LA "PONCE":
- Le jus d'un citron
- Sucre au goût *
- Eau bien chaude
- Une pincée de muscade
- Deux doigts de GIN DE KUYPER

*Le GIN DE KUYPER ne contient pas de sucre.



Une seule qualité: la meilleure

Trois flacons plats: les plus pratiques

10 onces 85¢ — 26 onces $1.90 — 40 onces $2.65

Le vrai goût de Hollande a toujours distingué ce vieux gin bienfaisant et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans!

GIN de KUYPER



TROIS GRANDS MAGAZINES POUR CINQ DOLLARS PAR ANNÉE

SUR RECEPTION DE CE PRIX D'AUBAINE VOUS RECEVREZ PENDANT UN AN :

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film

(Cette offre est pour le Canada seulement)

COUPON D'ABONNEMENT

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée
975, rue de Bullion, Montréal. P. Q.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....



PARFUM A LA LAVANDE DE YARDLEY



Les produits Yardley n'ont pas besoin de présentations. Leur réputation mondiale, ils la doivent à leur qualité autant qu'à la beauté de leur contenant.

Nous avons le plaisir d'annoncer le dernier-né des Yardley. C'est le petit flacon de Parfum Yardley à la Lavande anglaise; ce flacon plat se porte aisément dans un sac à main, pour le voyage ou le séjour à la campagne. Rien donc de plus pratique. Et avec le bouchon à vis, vous n'avez pas à craindre de perdre une seule goutte de ce précieux parfum.

Le parfum à la lavande, que vous connaissez bien, est si frais, si reposant, que toutes les femmes l'ont adopté, surtout pour l'été En fait, c'est le seul parfum qui a vu croître sans cesse sa popularité depuis près de deux siècles. A 55 cents, le nouveau flacon de Parfum Yardley est une réelle aubaine.

Coupon d'abonnement
LE SAMEDI



Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Fantaisies de la Mode

par Francine

Bijoux : Les bijoux dorés ont toujours de la vogue. Il est extrêmement chic de porter sur une simple robe noire, à encolure montante, un long collier doré s'enroulant plusieurs fois autour du cou. Si vous avez une garde-robe limitée, votre toilette noire en sera naturellement la pièce de résistance. La mode se prête actuellement à la variété des garnitures. En les choisissant un peu fantaisistes vous ferez oublier le fond du décor qui restera le même. Il suffit d'un collier et d'un bracelet un peu excentriques pour donner l'impression d'une toilette dernier cri. On porte actuellement à Londres des chaînes de pierreries longues d'une verge et enroulées autour du bras.

Ceinturons : Le ceinturon de velours noir doublé de rouge et noué à la taille avec une ou deux roses rouges est aussi très frappant. Si l'on préfère, la même combinaison peut se faire avec un bleu assez accentué.

Gants : A Paris, on ressuscite la mode des gants longs pour le bal. Ils sont finis avec une bande de velours noir dans laquelle passe un élastique qui les tient en place. Pour donner à cette toilette un aspect encore plus 1830, on met autour du cou une bande de velours noir, avec ou sans pierreries.

Voilettes : Du temps des fiacres et des cochers, voici que nous est revenue la voilette. Vous souvenez-vous du geste charmant avec lequel nos grand'mères la nouaient sous le menton pour qu'elle soit tendue sur le visage ? Aujourd'hui, elle flotte, importante mais légère. Elle délimite une région doucement mystérieuse où semble se concentrer toute la personnalité d'un visage. On la porte, drapée de diverses manières, sur un canotier de paille brillante, sur un panama de grande dimension, sur une minuscule toque de soie ou de chevreau.

Fleurs : Elles sont la parure la plus délicate et la plus tendrement féminine qui soit. Nous devrions y penser plus souvent. N'avons-nous pas toujours notre disposition la flore aux variations infinies des fleurs artificielles ? Les quelques suggestions suivantes vous aideront peut-être à les disposer avec goût et originalité. Dans la poche de votre tailleur, vous placerez un ravissant bouquet de primevères qui mettra une note gaie où on a l'habitude de voir sortir le coin d'une pochette. Vous porterez le soir, avec une robe décolletée, un collier fait de violettes, de perce-neige, de pervenches et de pensées. Glissez parfois quelques brins de muguet dans votre ceinture ou quelques roses dans vos cheveux : il n'est pas de plus ravissante coiffure. Pour garnir et égayer votre robe sombre, fixez à la taille une longue grappe composée de glycine mauve. Vous n'avez point de bracelet qui aille bien avec votre robe du soir ? Qu'à cela ne tienne ! Fixez à votre poignet, à l'aide d'un petit élastique, deux ou trois grosses fleurs. Et pourquoi ne pas faire à votre robe noire des parements composés d'une guirlande multicolore ? Garnissez la fermeture de votre sac de daim noir d'une guirlande de narcisses blancs au cœur jaune.





Comme on le voit par ces trois photos, Mary Carlisle affectionne les petites blouses classiques comme vous et moi, qui ne sommes pas de grande vedettes d l'écran, pouvons en porter. De haut en bas : blouse de toile bleue; blouse de batiste blanc avec jupe bleue marine; blouse de crêpe saumon.

(*Suite de la page* 53)

prendre la surexcitation de l'un et l'émotion de l'autre.

— Mon cher ami, reprit le financier, faites-moi le plaisir de vous asseoir et de m'expliquer ce qui s'est passé entre vous et ma fille.

— Mais, rien . . . absolument rien, je vous assure. Madeline a toujours été pour moi la plus délicieuse des . . .

Un regard incisif de la jeune fille l'arrêta net.

— Bernard, dit-elle d'une voix qui tremblait, auriez-vous déjà oublié ce que je dois dire à mon père ?

Puis, chassant de la main quelques larmes qui venaient d'emperler ses cils et qui la gênaient, elle ajouta en s'enfuyant :

— Ah ! pourquoi, pourquoi, êtes-vous revenu !

Mais avant qu'elle eût atteint la charmille la plus proche, elle entendit derrière elle les pas de son fiancé; se retournant, elle le vit tout près qui la contemplait avec une lueur ardente au fond des yeux.

— Bernard, recommença Madeline, pourquoi êtes-vous revenu ? Mme Duvilliers n'est plus ici, pourtant.

— Sincèrement, Madeline, après la lettre que vous avez reçue, me croiriez-vous capable de revenir ici pour Mme Duvilliers ?

— Non . . . vraiment.

— Eh bien, reprit Bernard avec une infinie douceur et en se rapprochant tout près de la jeune fille, si je suis, ce soir à la Vigerie, ce n'est que pour vous, Madeline, pour vous dire enfin que je vous aime.

— Vous m'aimez ! . . . jeta-t-elle incrédule, mais toute tremblante d'un subit émoi.

Cette fois, Bernard lui saisit les deux mains.

— Madeline, regardez-moi bien, je vous en prie. Lisez-vous un mensonge dans mes yeux ? . . .

— Oh ! mon Dieu ! . . balbutia-t-elle l'esprit perdu, vous m'aimez ! . . . Alors . . . alors ? . . .

— Alors, ma chérie, je ne suis ici que pour vous supplier de devenir la compagne de toute ma vie, car je vous aime comme jamais je n'aurais cru qu'il fût possible d'aimer.

Madeline resta un instant silencieuse, le visage penché, extrêmement doux . . . puis, elle releva la tête vers Bernard, avec un demi-sourire extasié.

Lui, plongea son regard dans ce visage, dans ce sourire exquis dont le charme était encore accentué par deux fossettes . . . Et ils restèrent ainsi, un long moment comme grisés, comme emportés par leur rêve d'amour, délicieusement bien dans ce silence.

— Bernard ? . . . fit tout à coup Madeline, depuis combien de temps m'aimez-vous ?

— Depuis longtemps déjà, je pense. Ce que je prenais pour une délicieuse amitié n'était autre que de l'amour. Mais c'est là-bas, au bord de la rivière, lorsque vous m'avez soudain parlé de me rendre ma liberté, que j'ai enfin compris tout ce que vous représentiez pour moi. Ah ! Madeline chérie, vous avez, pour toujours, trouvé le chemin de mon cœur !

— Bernard, supplia Madeline, dites-le moi encore que vous m'aimez !

Mais le jeune homme ne prononça pas un mot. Avec un tendre émoi il la pressa un peu plus sur son cœur, et sur les cheveux, le front, les yeux, sur tout le visage de Madeline, il promena ses lèvres amoureuses, geste plus convaincant peut-être que des paroles. A cette minute, les deux jeunes gens éprouvaient une impression de bonheur si absolu, si intense, qu'ils tressaillirent presque douloureusement au passage d'un oiseau qui cherchait son gîte pour la nuit.

Ce brusque réveil ramena Madeline sur terre, et soudaine elle s'exclama avec désolation.

— Et Jean ! ce pauvre Jean à qui je me suis promise ! Oh ! quelle peine je vais lui causer !

— Calmez-vous, chérie, s'empressa d'ajouter Bernard. Votre cousin Jean est l'homme le plus grand, le plus loyal, le meilleur que je connaisse. Il vient de faire le sacrifice le plus dur qui soit : celui de la femme qu'il aime.

Et comme Madeline le fixait avec de grands yeux étonnés, sans comprendre, Bernard expliqua :

— C'est grâce à lui, si je suis près de vous, ma bien-aimée. J'ignorais que vous m'aimiez, moi, aussi n'aurais-je jamais eu l'audace de vous avouer mon amour. Mais Dorris, avec sa divine intuition l'a deviné cet amour, et lorsqu'il eût enfin compris que je vous aimais, il est tout simplement venu à moi me demander de vous rendre heureuse.

— Ce cher Jean . . . comme il est bon, généreux, murmura Madeline profondément remuée. Oh ! nous l'aimerons bien, toujours, n'est-ce pas, Bernard ?

Et un long instant la pensée de la jeune fille s'en alla vers celui qui renonçait avec tant de noblesse au bonheur, pour qu'elle, Madeline, fût heureuse.

•

Faugeras, qui était resté seul au salon, avec son étonnement et son anxiété, commençait à trouver son isolement désagréable. L'attitude de Madeline, ses paroles quelque peu incohérentes, tout, enfin, rendait le financier fort impatient d'apprendre ce qui avait bien pu se passer entre les deux jeunes gens. Il était grand temps peut-être qu'il intervienne dans cette querelle d'amoureux pour remettre les choses au point où elles étaient voilà quelques semaines.

Fermement résolu, Victor Faugeras descendit dans le parc que le soir emplissait d'ombre et que les seringas embaumaient, et presque aussitôt, à l'entrée d'une charmille, le financier aperçut ceux qu'il cherchait.

Brusquement, il s'immobilisa. L'attitude des deux fiancés étaient si tendre, leur langage semblait si doux, que Faugeras, pris soudain d'un attendrissement profond, comprit qu'il n'avait plus à intervenir.

Pendant une minute, sans un geste, retenant même son souffle, il resta à les contempler, l'œil humide, l'esprit rasséréné, le cœur gonflé d'une douce joie.

Pourquoi aurait-il intercédé maintenant ? Quel discours aurait pu apporter une réconciliation plus satisfaisante ? . . .

Alors, à reculons, sur la pointe des pieds, le bon papa Faugeras s'éloigna doucement, abandonnant les deux fiancés à leur douce ivresse et à leur bonheur infini . . .

FIN



CROISIÈRES DE 9 JOURS

DÉPARTS DE MONTRÉAL
16 et 26 juillet – 5 et 15 août
POUR NEW-YORK ET RETOUR

à compter de $75

par le Duchess of Atholl

DÉPLACEMENT, 30,000

● Le voyage de vacances par excellence cet été; une belle croisière sur le fleuve et sur l'Atlantique avec, en plus, une intéressante visite à New-York. Vous naviguez sur un véritable paquebot océanique, avec tout le confort, le service et les distractions que l'on trouve sur les plus grands palais flottants — piscine de natation, bains de soleil, sports de pont, cinéma parlant, parties de bridge, musique de concert et de danse. Jamais un moment de monotonie ! Tout est compris dans le prix de passage, sauf les dépenses purement personnelles. Le passeport n'est pas nécessaire. Réservez au plus tôt. Demandez la brochurette descriptive. Tous renseignements de toute agence de voyages ou du

Pacifique Canadien

Ayez toujours des chèques de Voyageurs des Messageries du Pacifique Canadien . . . ils sont acceptés dans le monde entier.

...conserve leur JEUNESSE aux cheveux



Votre chevelure s'auréolera d'un doux et gracieux reflet après un shampooing Evan Williams — universellement reconnu comme première condition d'une coiffure séduisante et lustrée.

"ORDINAIRE", pour cheveux noirs
"CAMOMILLE", pour cheveux blonds
Shampooing: 10c chacun—3 pour 25c.

Quand vous allez chez votre coiffeuse pour un shampoo, exigez la marque Evan Williams.

EVAN WILLIAMS SHAMPOO

Concessionnaires pour le Canada:
PALMERS LTD., MONTREAL

UN NOUVEAU PRODUIT: LE VELAN

•

Nous avons eu l'avantage d'assister tout récemment à une intéressante démonstration donnée par la *Canadian Industries Limited*, dans un salon de l'Hôtel Mont-Royal. Il s'agissait d'un nouveau composé chimique hydrofuge, découvert il y a quelques mois seulement par des chimistes anglais et qui semble destiné à opérer une transformation dans l'industrie du tissage.

On avait au cours des siècles derniers inventé plusieurs procédés d'imperméabilisation, mais tous, ils avaient des défauts qui les rendaient d'application peu pratique ou en limitaient l'usage. Comme on pouvait s'y attendre c'est en Angleterre, pays où la pluie est un événement quasi quotidien, que se poursuivait avec le plus d'activité la recherche de cet hydrofuge parfait. Sa découverte a été mise au point l'an passé. Il se nomme le *velan*. C'est une poudre d'un blanc jaunâtre, soluble dans l'eau. Elle n'est pas enduite à la surface des tissus, mais s'assimile à leurs fibres et forme avec eux un composé nouveau qui rejette l'eau et résiste à des lavages ou à des nettoyages à sec souvent répétés. En outre, le *velan* assouplit les étoffes auxquelles on l'incorpore et qui, à cause de cela, se drapent avec plus d'élégance. Il peut rendre imperméables les tissus les plus légers, tels la soie et même l'organdi, tout aussi sûrement que le velours et les lainages.

L'eau et les autres liquides renversés sur les tissus traités au *velan* ne pénètrent pas : ils glissent. L'étoffe finement tissée et traitée avec ce produit laisse glisser les liquides tandis que les étoffes à gros tissage les retiennent parfois entre leurs fibres. Il suffit alors de les secouer pour chasser le liquide qui, en réalité, n'humecte pas les fibres.

CONSEILS POUR LE VOYAGE ET LES VACANCES

par Francine

Partir en voyage est pour la plupart d'entre vous, chères lectrices, un événement fort agréable. Vous en éprouvez d'abord un avant-goût lorsque vous faites vos préparatifs : choix d'itinéraire, lectures appropriées, achat de toilettes, réceptions d'adieux données en votre honneur. Le moment du départ venu, vous ressentez une légère émotion, teintée de tristesse et qui n'est pas sans charme, car les larmes ont parfois leur volupté secrète.

Je ne doute pas, toutefois, que vous séchiez très vite les vôtres, afin de mieux admirer les décors nouveaux et changeants qu'apporte avec elle chaque journée de voyage. Ce n'est pas seulement cette variété de scènes qui vous enchante mais encore, mais surtout, le sensation délicieuse de liberté complète et la certitude d'avoir déposé, pour un bon bout de temps, le fardeau si monotone de la tâche quotidienne. Si vous voulez goûter dans toute sa plénitude cette merveilleuse liberté, deux écueils sont à éviter : ne pas choisir au hasard vos compagnes de voyage et vous montrer difficile sur le chapitre des relations que vous nouerez en route. Comme je vous ai déjà parlé des enfants en voyage, je ne reviendrai pas sur le sujet. Examinons simplement le cas de deux femmes ou de deux jeunes filles qui voyagent ensemble.

•

Il arrive souvent que des amies qu'on croyait connaître à fond et qui, jusqu'à présent, nous avaient semblé charmantes, se révèlent de détestables compagnes de route. Il serait injuste, cependant, de mettre tous les torts de leur côté et de ne pas admettre qu'en leur offrant de nous accompagner, nous avons été, pour le moins, imprudentes.

En effet, bien des choses sont à considérer si l'on veut que l'harmonie d'une amitié sincère ne soit ni troublée, ni détruite, par les cahots de la route. Il est essentiel d'avoir les mêmes goûts et à peu près le même montant d'argent à dépenser que la personne avec laquelle on voyage.

Il y a des personnes qui, loin de leur milieu coutumier, éprouvent soudain un grand besoin de jeter de la poudre aux yeux des étrangers, ou simplement de jouir d'un confort, d'un luxe même, qu'elles n'ont jamais connus auparavant. Il arrive donc qu'elles entraînent leurs compagnes à faire des dépenses que ces dernières n'ont jamais ni prévues, ni souhaitées. Et puisque nous effleurons en passant la question financière, disons qu'il est très gênant de voyager avec une personne qui vous emprunte de petites sommes d'argent chaque fois qu'elle passe devant un étalage et qui, le soir venu, au moment où vous cherchez à calculer les frais de la journée et à équilibrer votre budget, ne se souvient plus de ce qu'elle a dépensé. Vous éprouvez alors, en réclamant votre dû, la sensation désagréable de commettre une indélicatesse.

Il y a aussi, bien que ce cas soit plus rare que le précédent, des personnes qui économisent sur tout : repas, taxis, pourboires, amusements. Avec elles on fait, selon l'expression consacrée, un voyage de misère.

•

Je viens de mentionner les amusements. C'est un point qui mérite qu'on s'y arrête. Je crois qu'il faut, et cela dès le départ, établir une fois pour toutes qu'on réserve là-dessus sa complète indépendance. Il vaut cent fois mieux aller, de temps à autre, chacune de son côté que de se laisser imposer le cinéma de préférence au théâtre, ou le music hall si l'on a envie d'assister à une représentation de l'opéra, ou même rester tout bonnement à l'hôtel, si l'on tombe de fatigue ou si l'on projette, pour le lendemain, une excursion fatigante.

Parmi les autres défauts qui choquent davantage chez une compagne de voyage, mentionnons : le besoin de se faire remarquer de tous et admirer des messieurs; l'inexactitude qui vous fait rater un train ou arriver en retard à un spectacle; le



manque d'ordre qui fait que votre amie a toujours égaré un objet et que la chambre que vous partagez avec elle semble être sous le coup d'un perpétuel déménagement.

•

Passons maintenant aux amitiés qui se lient en voyage et qui, neuf fois sur dix, ne sont pas solides. Elles sont quelquefois franchement dangereuses. C'est en effet dans les villes d'eaux, aux environs des casinos et, en général, dans les lieux fréquentés par les oisifs, qu'on rencontre le plus grand nombre d'escrocs à la mise élégante et d'aventuriers aux suaves compliments. Surtout par des femmes seules, ces messieurs devraient être, même au risque de paraître peu civiles, tenus à distance.

Le problème que nous pose la présence des nouveaux riches, presque toujours bruyants, encombrants et mal élevés, est bien différent. Ils sont la plupart du temps sans méchanceté. Comme ils ont pour suprême ambition d'être reçus dans la bonne société, ils sont à l'ordinaire obligeants et généreux. Ils prodiguent cadeaux et politesses avec une abondance qui peut devenir très gênante. Il est parfois difficile de refuser sans courir le risque d'offenser. Et puis, il est quelquefois si tentant de se faire payer un dîner au champagne, ou d'accomplir sans aucun frais une longue randonnée en auto, qu'on n'a pas toujours la sagesse et le courage de refuser. En de pareilles circonstances, le doigté est nécessaire. Encore une fois, il ne faut blesser personne, ni faire figure de snob. Il n'est cependant ni juste, ni loyal, d'accepter des politesses disproportionnées et qu'on est assuré de ne pouvoir rendre. C'est aussi, jusqu'à un certain point, un manque d'honnêteté que de prodiguer des témoignages d'amitié à des gens que, dans le fond de son cœur, on est décidé à ne pas inviter chez soi et qu'on souhaite ne jamais revoir quand on sera de retour dans son pays.

•

Je ne voudrais pas, chères lectrices, vous paraître d'une sévérité exagérée. Ce que je dis là ne s'applique pas évidemment à ces amitiés dont la flamme s'éteint aussi vite qu'elle s'était allumée et sans plus de raison. On s'était juré de s'écrire souvent ou de se voir le plus possible. Une fois de retour au pays et replacé dans son milieu propre, ces belles promesses sont vite oubliées. Le cas n'est pas bien grave. Il tend seulement à prouver, une fois de plus, que le cœur de la femme est changeant. Mais à bien y penser, n'y a-t-il pas beaucoup d'hommes qui sont femmes sur ce point-là ?

Si, en voyage, on ne doit pas se jeter au cou des gens, il est impolitique, pour ne pas dire mal élevé, de les blesser et, par là, de s'attirer leur inimitié. Un étonnement excessif, un blâme accentué ou même une simple remarque inconsidérée, peuvent heurter un sentiment d'orgueil national qui, somme toute, mérite notre respect. Il est si difficile, par exemple, de démêler la politique de notre propre pays, pourquoi nous mêler de juger celle des autres ? Tel homme public qui nous semble médiocre fait chez les siens figure de héros. Pourquoi chercher à détruire les illusions de ses compatriotes ? Cela ne nous regarde pas.

Lorsqu'en voyage nous avons la tentation de juger sans appel des choses dont la veille encore nous ignorions le premier mot, faisons prudemment un retour sur nous-mêmes. Cela nous rendra moins tranchants et, partant, plus équitables. Rappelons-nous notre indignation, notre souffrance même, quand nous entendons un Américain nous demander, si les Canadiens français trouvent moyen de se faire comprendre quand ils voyagent en France ? Ou encore, notre désappointement lorsque nous nous donnons du mal pour piloter un Français à travers Montréal et qu'il persiste à ne témoigner qu'un seul désir : rendre visite aux Indiens de Caughnawaga.

POUR VOUS VENIR EN AIDE

par FRANCINE

DIVERSES MANIERES D'ENLEVER LES TACHES

LAIT, CRÈME ET CRÈME GLACÉE

Si la crème à la glace est au chocolat ou aux fruits, voir plus bas. Dans les autres cas éponger avec de l'eau chaude, puis blanchir avec de l'eau chaude et du savon. Si le tissu n'est pas lavable, l'éponger seulement et quand il est sec l'humecter de nouveau, mais cette fois avec du tétrachloride de carbone.

BOUE

La laisser sécher complètement avant de la brosser. Eponger avec de l'eau froide, puis laver avec de l'eau chaude et savonneuse. Si la tache n'est pas encore disparue se servir d'alcool méthylique. Si l'on ne peut pas laver à grande eau, se contenter des deux autres procédés que nous venons d'indiquer.

PEINTURE

Il y a tant de sortes de peintures dont les ingrédients diffèrent que les taches de ce genre se traitent de diverses façons. On peut toujours commencer par enlever le plus possible avec un couteau. On employera ensuite : la térébenthine et le saindoux; une solution d'ammoniaque avec de la térébenthine; l'alcool méthylique; l'huile de banane; le tétrachloride de carbone; l'alcool de bois. Quelquefois on laissera tout simplement tremper dans de l'eau chaude et savonneuse.

CRAYONS INDÉLÉBILES

Avoir soin de ne jamais porter sans endommager le tissu. Laver à tache à l'eau et au savon. Mettre tremper dans de l'alcool méthylique. Blanchir. Si cela est nécessaire ajouter alors de l'eau de Javel. Si l'étoffe ne supporte pas le blanchissage, laisser tremper dans du tétrachloride de carbone ou de l'alcool méthylique, puis frotter délicatement.

TRANSPIRATION

Laver ces taches le plus tôt possible à l'eau claire ou à l'eau savonneuse. Si cela ne suffit pas, éponger avec du péroxyde d'hydrogène (eau oxygénée).

MOISISSURES

Il est très difficile de les enlever sans endommager le tissu. Laver à l'eau savonneuse et laisser sécher au soleil. Si la tache ne disparait pas, blanchir à l'eau de Javel et rincer dans une solution d'ammoniaque. Quand on ne peut pas laver complètement, on humectera alternativement avec du permanganate de potasse et de l'acide oxalique. Rincer dans une solution très diluée d'ammoniaque.

ROUILLE

Il est à peu près impossible d'enlever une tache de rouille d'un tissu de couleur sans le décolorer. Les lainages et les soies sont particulièrement fragiles. Tendre la partie tachée au-dessus d'un bol contenant de l'eau bouillante. Humecter avec du jus de citron ou de l'acide oxalique. Rincer à l'eau tiède.

BOISSONS SUCRÉES

Laver ces taches à l'eau savonneuse ou à l'eau claire.

ROUSSI

Il est évident que si le fil du tissu a été brûlé, il est inutile de frotter pour faire disparaître la tache. Dans les autres cas mouiller la tache et mettre sécher au soleil. Rincer à l'eau savonneuse. On peut aussi employer avec succès le péroxyde d'hydrogène (eau oxygénée).

THÉ

Eponger à l'eau claire le plus vite possible. Faire bouillir dans de l'eau savonneuse. Si la tache persiste se servir de jus de citron et exposer ensuite au soleil. On peut aussi faire des applications alternées de permanganate de potasse et d'acide oxalique.

MERCUROCHROME

Il ne faut pas retarder à enlever ces taches. Blanchir à l'eau de Javel et rincer dans une solution d'ammoniaque. On peut aussi faire alternativement des applications de permanganate de potasse et d'acide oxalique. Les répéter au besoin.

EAU

Certaines étoffes sont tachées par l'eau qui laisse sur elles un cerne. Il faut alors les nettoyer ou les laver entièrement. Le nettoyage peut se faire avec du tétrachloride de carbone. Repasser ensuite le vêtement quand il est encore humide.

•

Ainsi que nous venons de le constater, une des conditions essentielles pour faire disparaître entièrement une tache est de s'y prendre à temps. C'est donc une bonne précaution que d'avoir toujours ce qu'il faut sous la main pour les nettoyer. Ce serait comme un rayon spécial que vous ajouteriez à votre pharmacie de médicaments usuels.

Les réactifs dont vous aurez besoin devront posséder des propriétés dissolvantes, absorbantes, décolorantes ou neutralisantes. On peut se procurer chez le pharmacien un assortiment des bocaux indispensables. Il conviendra d'y joindre certains articles de première nécessité : plusieurs feuilles de papier buvard blanc, 5 verges de coton à fromage que vous aurez soin de blanchir afin de faire disparaître toute trace d'emploi, une brosse douce, un compte-gouttes et un petit carré de toile cirée.

•

SUGGESTIONS PRATIQUES

POUR PRÉVENIR LA BUÉE

Pour empêcher la buée de remplir la cuisine quand on y fait le blanchissage, il existe un procédé bien simple : il suffit de mettre deux feuilles de laurier dans la lessiveuse pendant que bout le linge. Vous éviterez de la sorte un dégagement excessif de vapeur et votre linge sera parfumé. Mais il faut que les feuilles soient très sèches et enfermées dans un petit sachet.

EN EPLUCHANT DES OIGNONS

Vous vous plaignez parfois que les oignons vous font pleurer. Pour éviter cet inconvénient, ayez soin quand vous épluchez un oignon de le plonger dans un bol rempli d'eau ou de le tenir sous un robinet ouvert.

UNE JOLIE LAMPE

Que faire de cette carafe de cristal taillé dont une main maladroite a brisé le bouchon ? Une lampe ravissante que vous coifferez d'un abat-jour léger fait d'organdi ou de mousseline à pois.

VOIR LA VIE EN ROSE

La mode est au blanc : peintures, tentures blanches, abat-jour blanc pour l'harmonie de la pièce. Mais, à la lumière du soir, c'est parfois un peu froid. Si vous voulez donner plus de gaieté, munissez vos appareils d'éclairage d'ampoules roses. Si vous achetez un réflecteur, choisissez-le rose intérieurement.

UN PLATEAU ORIGINAL

Voulez-vous connaître une façon originale de conserver, au retour d'un voyage, vos étiquettes d'hôtels, les coupons de vos billets de paquebots ou de chemins de fer ? Achetez un plateau d'osier avec dessus de verre. Enlevez ce dessus et collez au fond du plateau vos étiquettes disposées selon votre fantaisie. A part le plaisir que vous aurez à vous remémorer d'agréables souvenirs, la vue de ces étiquettes aux multiples couleurs suscitera certainement les commentaires de vos invités. Et voilà, comment on lance la conversation !

CONTRE LES MITES

La saison est venue de se prémunir contre leurs attaques destructrices. Cela n'est pas aussi difficile que vous le pensez. Prenez une belle orange bien nette; plantez sur son écorce, aussi serrés que possible, des clous de girofle. Son odeur suffira à éloigner les mites de l'armoire ou du placard où vous l'aurez posée. Si vous prenez la précaution de bien enfoncer les clous de girofle, l'orange se desséchera sans s'abîmer et durera des années.

PLANTES EN POT

Les racines de vos plantes en pot ont besoin d'air : avec une vieille fourchette, remuez la surface durcie. Si votre plante dépérit dans la jardinière où vous avez caché le pot, c'est peut-être qu'elle souffre d'un excès d'humidité; ménagez un espace entre le fond de la jardinière et le pot avec deux cales en bois.

FERS À REPASSER

Les conseils suivants s'adressent aux ménagères qui n'ont pu faire l'acquisition d'un fer électrique.

Choisissez vos fers épais, même un peu lourds, soignez-les pour qu'ils restent doux et polis. Pour cela, confectionnez un petit sachet de toile contenant de la cire. Tenez-les rigoureusement propres, ne les laissez pas accrochés ou posés n'importe où dans la cuisine; qu'ils aient leur place à l'abri de la poussière dans un placard.

Vous repasserez plus facilement et réussirez beaucoup mieux votre travail si vous posez le fer verticalement sur la table et tendez sur lui les volants légers ou les dentelles que vous voulez remettre à neuf. Le fer étant calé, de vos deux mains libres vous glissez de gauche à droite et de droite à gauche le tissu léger contre le fer.

Votre fer à repasser vous semble rugueux. Ce n'est peut-être pas une erreur. Souvent les repasseuses compliquent leur besogne en se servant de fers mal entretenus. Pour rendre vos fer doux et lisses, mettez du sel sur un gros papier, recouvrez d'une mousseline et frottez vos fers.

La suie mélangée à de l'huile d'olive fait une excellente pâte pour dérouiller les objets en fer ou en acier.

LES EVIERS

Les éviers en faïence se nettoient avec de l'eau chaude et du savon noir; on peut aussi se servir de savon minéral ou des bons produits annoncés dans nos pages.

Les éviers de pierre seront brossés avec une brosse de chiendent et de l'eau chaude savonneuse. L'eau de Javel les blanchira. On peut, après avoir bouché l'orifice, répandre en surface de l'eau de Javel pure et la laisser jusqu'au lendemain.

LES ROBINETS ET LES CONDUITS

Les objets nickelés des salles de bains et des cuisines seront très bien entretenus si vous les frottez de temps en temps avec un chiffon légèrement enduit de vaseline. Celle-ci empêche le métal de rouiller. Vous enlèverez les taches de rouille sur le nickel en les frottant avec un peu d'ammoniaque sur le chiffon.

Pour désencrasser les conduits et éviter qu'ils se bouchent, il faut y jeter de temps à autre de l'eau bouillante additionnée d'ammoniaque ou de cristaux de soude. On supprimera ainsi également les mauvaises odeurs. Si, malgré cette précaution, les conduits amènent une odeur désagréable, versez sur la grille de l'évier une solution de permanganate de potassium. Ne mettez pas vos mains dans cette solution qui tache.

Le plus simple est encore d'adopter les bons produits annoncés dans les meilleurs journaux et magazines.

PETITS MOYENS PRATIQUES

Pour faire glisser un tiroir récalcitrant : il suffit de frotter les côtés avec du savon ou de la bougie.

Pour empêcher un escabeau de glisser : munissez ses pieds de morceaux de caoutchouc ou de feutre.

Pour dérouiller les clefs : les faire tremper dans une solution composée d'un tiers de pétrole et de deux tiers d'huile alimentaire. Bien essuyer, puis passer au papier de verre.

Pour enlever une vis rouillée : chauffer la tête de la vis avec une pointe rougie au feu. Extraire ensuite la vis avec un bon tournevis.



Un teint parfait . . . d'une beauté magnétique . . . d'un velouté séduisant . . . exerce une subtile puissance de fascination. Vous pouvez acquérir un tel teint en peu de temps et à peu de frais par l'usage quotidien des préparations de beauté 3 Secrets de Derny . . . l'ultra-moderne en fait d'éléments du charme.

Crèmes, poudres, rouges à lèvres: 25¢ et 50¢; Fards: 50¢; Parfums: 25¢ à $2.00.

Derny's 3 Secrets

PREPARATIONS de BEAUTE

Les Eléments du Charme

Souffrez-vous d'Indigestion ?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac ? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas ? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Prouvez-le avec votre prochain repas. Employez les

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte de 120 pour $1.00 ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.
5920, Avenue Durocher, Montréal, P. Q.
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)

MANQUEZ-VOUS DE LECTURE . . .

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands Magazines : *Le Samedi, Le Revue Populaire et Le Film.*

REMPLISSEZ NOS COUPONS D'ABONNEMENT

Nos vieilles familles canadiennes

Par Emile FALARDEAU

Note — En ces derniers temps nous avons reçu un grand nombre de questions concernant certains mariages dont quelques lecteurs auraient besoin pour remonter leur généalogie. Tous comprendront qu'il est impossible à la dirction de *La Revue Populaire* de s'engager à retracer ces renseignements qui exigent beaucoup de recherches.

Toutefois, pour une somme à déterminer dans chaque cas, notre collaborateur M. Emile Falardeau, se chargera de trouver tous les faits de généalogie.

La Direction

DAIGNAULT, (Daigneau)

Mme J. D., Valleyfield, P.Q.

Il se peut très bien qu'il y ait des familles du nom de Daignault à Brouage comme vous l'a dit le religieux français, mais les familles Daignault ou Daigneau du Canada ne viennent ni de la Normandie ni même de L'Aunis.

Votre premier ancêtre était un breton et en voici son origine telle que les lecteurs peuvent lire dans un travail intitulé *Les Pionniers de Longueuil et leur origines* 1666-1681, par Emile Falardeau, votre humble serviteur :

Jean Deniau, scieur de long (ou refendeur de bois) naquit vers 1620. Il était le fils de Pierre Deniau et de Jeannette Gaudet, de la ville de Nantes. Celui-ci arriva au Canada en 1653 et se maria à Ville-Marie (Montréal) le 21 janvier 1664 avec Hélène Daudin, fille d'Isaac Daudin et d'Anne Jarnet, de l'Ile du Ré, diocèse de La Rochelle.

Il est l'ancêtre de familles : Daigneault et Daigneau.

DUMOUCHEL

M. A. D., Ottawa, Ont.

L'ancêtre des patriotes Dumouchel de Saint-Eustache est le même de toutes les familles du même nom et c'est :

Bernard Dumouchel dit Laroche. Celui-ci était fermier du premier baron de Longueuil. Par la suite il devient cordonnier. Né vers 1651, il était le fils de Pierre Dumouchel et de Marie Lebret, de la paroisse de Saint-Jean de Rouen, en Normandie.

Il se maria deux fois. La première fois il épousait Jeanne Juin à l'Ile d'Orléans et la seconde fois à Montréal Françoise Saulnier, veuve de Thomas Morteseigne.

LABONTE

M. M. L., Sherbrooke, P.Q.

Dix-sept colons français ayant eu le surnom de Labonté attaché au nom principal, il m'est impossible de dire l'origine de votre famille. Cependant, pour vous permettre d'obtenir satisfaction, je vous donne ici la liste la plus complète qui soit. Vous y retracerez certainement un nom que vous avez déjà entendu mentionner. Celui-ci vous permettra de poser une nouvelle question.

Exemple : Baudrias dit Labonté. Benoit; Bergevin; Bray (et Brais); Campion; Clément; Couturier; Gauthier; Labelle; Laporte; Marot (Marotte); Noël; Renaud; Rousseau; Toussaint; Vegiard; Vidal.

MONTPETIT

Mlle A. O. S., Montréal, P.Q.

Ceux qui vous ont dit que les familles Montpetit étaient de descendance acadienne vous ont mal renseignée, parce que tel n'est pas le cas.

Toutes les familles Montpetit descendent d'une même souche et par conséquent sont apparentées par des degrés plus ou moins éloignés. Les frères sont du premier degré, les cousins du deuxième; etc.

Votre ancêtre est :

Pierre Monpetit dit le Poitevin (parce qu'il venait du Poitou) né vers 1655, du mariage de François Monpetit (maître-drapier) et de Marie Pascal, de la paroisse de Notre-Dame de Fontenay, ancienne province du Poitou. L'ancêtre dut arriver au pays vers 1681. Le 15 novembre 1683 à Lachine il épousait une Canadienne, Marie Beaune, fille de Jean Beaune dit Lafranchise et de Marie Madeleine Bourgery (nom actuel Bourgie).

P. S. Quant à votre demande sur un patriote de 1837 au nom de Montpetit, à mon grand regret il m'est impossible de vous renseigner.

PREFONTAINE

Mlle A. P., Trois-Rivières, P.Q.

L'ancêtre de la famille de l'exmaire de Montréal, M. Raymond Préfontaine, devenu plus tard Ministre de la Marine dans le cabinet de Sir Wilfrid Laurier, l'est aussi des autres familles du même nom. Le surnom de Préfontaine était attaché au colon Fournier venu de France.

Celui-ci s'appelait :

Antoine Fournier dit Préfontaine (maître-tonnelier). Né vers 1665 il arriva au pays faisant partie des troupes accompagnant M. Denonville en 1687 et fut versé dans la compagnie du sieur de Troyes. Il était le fils de Denis Fournier et de Catherine Desallières, de la paroisse de Beaumont, diocèse de Beauvais.

Le 11 février 1688 dans l'église de Longueuil il épousait Marie Rouseray, fille de Jean Rouseray dit le Breton et de Jeanne Sevignan. (voir *Les Pionniers de Longueuil.*)

TURMAINE

Mlle C. T., Montréal, P.Q.

Je dois dire qu'il n'y a pas de fautes d'orthographe dans l'inscription des noms propres de familles. Par conséquent, vous ne devez pas être surprise du fait que vous êtes apparentée avec des familles Thurmel, Trimaine quoique le vôtre soit Turmaine. Dans ce courrier il m'est impossible de donner des détails sur la descendance possible de votre premier ancêtre. Premièrement je ne possède aucun détail, et en second lieu il faudrait retracer la lignée ascendante. C'est une question d'affaire et de finance.

L'ancêtre des familles Turmel et Tremaine (noms déformés plus tard à la suite de mauvaises prononciations) est :

Jean Turmel, né vers 1633, du mariage de Jean Turmel et de Louise Vincent, de la paroisse de Plarly (ou Pleurtin), diocèse de St-Malo, en Basse-Bretagne. Il arriva à Québec en 1751, à bord du navire *L'Angelique*, commandé par le capitaine Vitray. Votre ancêtre vécut longtemps à Québec avant de prendre une épouse. Le 10 mai 1762, à Ste-Foye, il épousait une Canadienne, Marie-Françoise Bisson. Son premier-né fut baptisé au même endroit sous le nom de Tremaine duquel le vôtre, Turmaine, est sorti.

(*Suite page* 60)

Regards sur le Venezuela

(*Suite de la page* 10)

nitrate, gypse, mica, amiante, marbre, et des pierres précieuses telles que grenats, opales et améthystes.

Il y a dans les paysages vénézuéliens quelque chose de reposant et d'inoubliable, un je ne sais quoi de neuf, d'irrésistible, difficile à trouver ailleurs. Partout vous accueille la franche, la chaude hospitalité de la vieille Espagne, celle des hidalgos et du romantique Cid Campeador. C'est le long des côtes du Venezuela que navigua Colomb lors de son troisième voyage.

C'est le 1er août 1498 que pour la première fois l'illustre navigateur aperçut la terre merveilleuse qui devait s'appeler le Venezuela. Ce nom lui vient d'Alonso de Ojeda, un des premiers à l'explorer. Au milieu d'un golfe, nommé Coquivacoa par les indigènes, il aperçut un coquet village bâti sur pilotis. Ce que voyant, Ojeda enthousiasmé donna le nom de Venise et au golfe et au village. Plus tard, cela devint petite Venise (Venezuela) et bientôt l'appellation poétique s'appliqua à toute l'étendue du territoire . . .

•

On ne peut pas parler du Venezuela sans tout de suite évoquer la figure énergique autant que sympathique de M. José Rafael Pocaterra, une des personnalités les plus marquantes du Venezuela. Sénateur de son pays, après un long exil politique et de douloureux avatars, directeur du service espagnol à la compagnie Sun Life Insurance, chargé d'affaires du gouvernement vénézuélien, professeur d'espagnol à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales de Montréal, il est établi au pays depuis quatorze ans. Nous profitons de l'occasion pour le remercier ici publiquement des renseignements qu'il a eu l'obligeance de nous fournir et aussi pour le féliciter d'avoir obtenu de son gouvernement la fondation d'un prix annuel de cent bolivars, baptisé Simon Bolivar, et destiné à récompenser à l'avenir le meilleur (ou la meilleure) élève finissant en espagnol.

Mais M. José Rafael Pocaterra est surtout connu en sa qualité d'écrivain dans les millieux intellectuels et journalistiques de notre ville. C'est un auteur puissant, au style nerveux, réaliste et coloré, avant tout conteur et mémorialiste. Voici une liste de ses œuvres : *El Doctor Bébé, Vidas Oscuras, Tierra del Sol Amada, Cuentos Grotescos, La tyrannie au Venezuela, Gomez, The Shame of America, Memorias de un Venezolano de la Decadencia,* ainsi que quatre ouvrages en préparation.

Voici ce que Max Daireaux dit de l'œuvre de Jose Rafael Pocaterra dans son histoire de la Littérature hispano-américaine : « Victime des dictateurs, ayant dans les prisons de Caracas souffert au delà de ce qui se peut imaginer, il a conté sa captivité dans un livre qui constitue le beau cri de révolte, l'acte d'accusation le plus terrible, qui se puisse lire dans la littérature contemporaine. C'est une œuvre magnifique de sincérité et de courage, une œuvre humaine, généreuse et pathétique, à laquelle la vérité de la douleur confère une grandeur tragique. »

A titre de conclusion, qu'il me soit permis d'écrire que la vie d'un homme, animé d'un tel patriotisme et d'un tel dynamisme, peut se résumer en deux mots, peut-être les plus beaux : *travail* et *action.*

LITTÉRATURE

ALBERT LOZEAU

par Adrienne Choquette

ALBERT LOZEAU fut-il un grand poète ? Sa lyre est-elle au goût des connaisseurs ? Que nous importe! Lozeau fut et demeure le poète de la sincérité, de la foi, de l'idéal. Sa vie, pourrait-on dire, refléta l'âme qu'il portait; il la fit toute unie, résignée, douce et harmonieuse comme un cantique.

Lozeau . . . Ne donne-t-il pas l'impression d'un être à part des autres, avec un cœur plus aimant, plus doux, avec une âme plus riche, plus sainte ? On peut regretter quelques maladresses de style; on ne peut pas ne pas être touché par ses chants. Lozeau replace en nous le courage qui fuyait, l'espoir, la bonté et même la résignation. Sa foi est celle d'un pur, son idéal celui d'un qui regarde plus loin que la vie terrestre. Mais il n'est pas pour cela insensible aux peines des autres. Lui-même a dû souffrir malgré la prière et le secours de sa foi en Dieu. S'il était proche d'être saint, il fut aussi un homme et qui luttait, qui pleura, qui fut peut-être plus souvent que nous pensons, bien près du désespoir. Du reste, ce sont toutes ces souffrances qui le grandirent et qui sait si, rose de santé, Albert Lozeau nous eût montré une âme aussi admirable ? Une fois de plus, sans doute, la douleur a buriné cet être et l'a habillé de grandeur comme elle seule sait faire . . .

Albert Lozeau est mort. Mais son œuvre demeure et son souvenir aussi. Souvenir que la jeunesse, en particulier, devrait tout doucement convertir en exemple. En exemple, en guide. Se laisser guider par Lozeau qui n'avait pas peur de la vie, qui tomba pour se relever toujours, qui aimait le travail, la joie saine, qui respectait l'amour, ne fut jamais snob et brûla tout entier d'un culte juste pour la Patrie, notre Histoire, nos héros.

On ne parle pas assez de celui dont la chanson en fut une de clarté, de fraîcheur et l'on parle trop des poètes sombres, à l'inspiration obscure, sinon malsaine. On ne parle pas assez de celui dont la vie fut visiblement un continuel effort vers le « mieux » et l'on s'attarde trop sur ceux qui se sont avilis en tâchant à nous entraîner avec eux. Il est vrai que la mode est bien plutôt à ces derniers. Le monde comprend plus volontiers les erreurs et les fautes qu'il n'aime s'entretenir de ceux qui, comme Lozeau, furent nets de tout compromis.

Madeleine Huguenin, une amie du poète, écrivait en 1924 que c'est « le cœur rafraîchi et l'âme meilleure » qu'elle sortait de ses entretiens avec Lozeau. N'est-ce pas l'hommage le plus complet dans sa brièveté qu'il pouvait recevoir ?

Aux heures de lassitude et de dégoût, quand la vie pèse trop lourd et que les humaains paraissent bien sales à nos yeux déçus, la poésie de Lozeau est là, toujours calmante, toujours compréhensive. C'est le poète de tous ceux qui souffrent et des autres qui sont heureux. Lisez-la, pénétrez-la. C'est une détente, un moment de paix très douce. C'est comme une caresse de la neige dans les soirs d'hiver.

LA REVANCHE DE MARIA CHAPDELAINE

par M. Louvigny de Montigny

On vient de mettre en circulation le nouvel ouvrage de M. Louvigny de Montigny *La Revanche de Maria Chapdelaine,* qui a récemment fait l'objet d'une thèse brillamment soutenue devant la Faculté des lettres de l'Université de Montréal, et qui a valu à son auteur un parchemin de doctorat.

Ainsi que son titre l'indique, ce livre montre comment le chef-d'œuvre de Louis Hémon, dont la première édition (publiée à Montréal en 1916) fut assez froidement accueillie, et qui ne jouit pas encore de la faveur qu'il mérite du pays même qui l'a inspiré, a pris sa revanche partout ailleurs. M. de Montigny écrit, à la fin d'un chapitre de son nouvel ouvrage : « Il est si humiliant pour nous et si contraire au prestige de notre civilisation qu'une œuvre à ce degré louable, persuasive et flatteuse, n'ait encore été comprise chez nous que par un petit nombre d'esprits éclairés, qu'il peut être opportun d'en raisonner le mérite, dans l'espoir d'en persuader le vulgaire qui ne sait pas différencier à première vue l'or du laiton, et même de la défendre contre les critiques sourdes dont la masse constitue le seul argument. » .

M. de Montigny reprend un par un les principaux griefs que l'on a faits à Louis Hémon, et il en démontre clairement l'inanité. Il prouve également que, loin de justifier la méfiance qu'elle a suscitée en certains milieux, *Maria Chapdelaine* offre d'abord à nos écrivains un magnifique modèle de composition littéraire et présente, en outre, une précieuse leçon d'énergie et de fidélité aux traditions ancestrales, surtout à notre époque où des ferments séditieux pénètrent dans nos foyers les mieux or-



ALBERT LOZEAU

Cette photo, publiée pour la première fois, nous a été prêtée par le frère du poète, M. Fred Lozeau.

donnés. Il se réfère à bon droit aux critiques les plus compétents pour affirmer que *Maria Chapdelaine* est véritablement un chef-d'œuvre et pour analyser les éléments de sa supériorité. Pour expliquer le « miracle canadien », il fallait que l'œuvre de Louis Hémon fut tout imprégnée de sympathie admirative et personne, à l'étranger ne s'y est trompé. Aussi est-il inconvenable que certains milieux canadiens-français aient pu méconnaître la véritable pensée de l'écrivain, en l'accusant de malveillance à l'endroit de ses modèles, alors qu'au contraire Louis Hémon en a composé des êtres nobles et purs.

La veille de son départ d'Ottawa, le Ministre de France, M. Raymond Brugère, a bien voulu écrire, pour le nouvel ouvrage de M. de Montigny, une préface où il déclare : « Par le sujet, par le milieu décrit, par l'atmosphère qui s'en dégage, *Maria Chapdelaine* est beaucoup plus qu'un très grand livre. L'ouvrage constitue l un des plus rayonnants monuments édifiés, en dix siècles de vie nationale, à la permanence et aux constances de la France. »

La Revanche de Maria Chapdelaine est maintenant en vente aux Editions de l'A.C.-F., 1735, rue St-Denis.

•

TAP-TAP ET BILIBI (1)

par Claude Melançon

« Sur une colline, en un pays non loin d'ici, il y avait un vieux chêne tortu.

Sur ce chêne vivait un vieux hibou qu'on appelait Tiglitt.

Souvent, lorsque la nuit était venue et que la lune brillait, le vieux hibou montait tout en haut du vieux chêne et par trois fois il faisait : Bouhouhou ! . . . Bouhouhou ! . . . ..Bouhouhou ! . . .

Ensuite il se mettait à conter des histoires, et tous ceux qui comprenaient son langage n'avaient qu'à venir écouter au pied du vieux chêne.

Le vieux Tiglitt savait beaucoup de belles histoires. Il contait des histoires vraies, mais aussi des histoires qui n'étaient jamais arrivées et qu'il imaginait. Il contait même parfois des choses que l'on ne pouvait croire et alors ceux qui l'écoutaient pensaient: — Cela n'est pas vrai ! Tu te moques de nous, vieux Tiglitt !

Mais personne ne disait rien, car les histoires qu'imaginait Tiglitt étaient souvent plus belles que des histoires vraies. » (2)

Il n'aurait plus manqué qu'on dise quelque chose au lieu d'écouter le prestigieux conteur. Car, vous vous en doutez déjà, ce soi-disant hibou n'est pas le premier venu. Sous ses plumes et son vieil âge postiches se cache un grand écrivan, continuateur des stylistes classiques, un fin pédagogue dont les livres ont leur entrée officielle dans des milliers d'écoles françaises. Tiglitt est un lauréat de l'Académie Goncourt. De son vrai nom il s'appelle : Ernest Pérochon.

Sa dernière histoire, celle de Tap-Tap et Bilili, est un conte moral qu'a pour décor un pays de rêve :

Un petit garçon, Tap-tap, et une petite fille, Bilili, sont des enfants gâtés. Parce qu'on leur donne tous les jouets qu'ils demandent ils ne sont jamais satisfaits. Ils veulent la lune et comme on ne peut tout de même pas la leur donner ils décident, un soir, d'aller la cueillir au bout de la route. Munis d'un panier ils marchent vers l'horizon. Mais ils s'égarent et rencontrent des lutins qui, après les avoir un peu taquinés, les conduisent au château de Tremble-Feuille où habite leur complaisant petit roi. Celui-ci s'assure que les enfant ont bon cœur et après leur avoir fait vivre toutes sortes d'aventures merveilleuses, y compris un tour du monde en avion, il les guérit de leur

pire défaut et les renvoie à leurs parents.

L'histoire est jolie, mais encore fallait-il la conter de façon à ce qu'elle amuse et instruise de jeunes enfants. C'est à quoi excelle Tiglitt. Il sait parler le langage que comprennent les petits, captiver leur imagination et toucher leur cœur. Ses procédés sont parfois évidents, mais ils ne sont jamais banals, ni fastidieux. Le récit sautille à la cadence d'une pensée enfantine et pique sa leçon quand l'intérêt est à vif.

Cet art qui n'est pas commun Ernest Pérochon le cultive par vocation. Ancien instituteur il aime toujours son métier. Après le gros succès de ces premiers livres, quand la gloire vint le chercher dans son jardin de Niort pour le mener à Paris, il la remercia et continua d'arroser ses tomates et d'écrire pour les enfants. De temps à autre un grand éditeur lui arrache un roman dru, solidement charpenté et fleurant le terroir qui révèle une fine psychologie et un métier remarquable. Mais cet effort accompli, Ernest Pérochon retourne à ses romans scolaires, genre Tap-Tap et Bilili, ou compose des recueils de petits chefs-d'œuvre comme le *Livre des Quatres Saisons* et les *Contes des cent un Matins*. C'est aux jeunes intelligences avides de savoir et de beauté qu'il prodigue son immense talent et sa philosophie souriante. Pour elles — et sans doute aussi pour satisfaire ses goûts personnels — il refuse systématiquement l'hommage des salons littéraires et accepte d'être moins connu du grand public qu'il ne le mérite.

Certes, il n'a pas besoin de l'ambiance de la grande ville. L'inspiration de ses œuvres si fraîches, si originales, il la puise au sein de sa charmante famille et dans la nature. Ses livres pour enfants reflètent la sérénité de sa vie, la poésie du Marais poitevin chante dans son style.

Le Marais poitevin ! J'ai eu la bonne fortune, l'été dernier, d'en explorer une partie en compagnie de l'auteur de *Tap-Tap et Bilibi*. Pelle (3) en main nous avons pagayé de concert tout un dimanche après-midi sur des chemins d'eau, bordés d'aulnes qui entrelaçaient leur ramure pour tamiser le soleil. La vitesse fort relative de notre grosse barque goudronnée, que nous menions bout carré à l'avant, à la mode du pays, laissait tout loisir d'observer et d'écouter. Et en parcourant cette Venise rustique, si loin de la conception canadienne d'un marais, en m'enfonçant dans l'ombre apaisante de ces longs tunnels verts et en rencontrant sur les routes émeraude d'autres barques remplies de jeunes gens et de chansons, j'ai compris, tout à coup, qu'on m'avait fait l'honneur de m'inviter à une sorte de tour du propriétaire. On me faisait visiter le domaine de Tremble-Feuille. L'écrivain me montrait son trésor poétique.

Et par un juste retour des choses cette nature ordonnée, avec ses prairies claires coupées à angle droit de belles allées fluides qui conduisent sous des ogives fraîches à des surprises ravissantes, me révélait l'écrivain mieux que des confidences. C'est que, je m'en suis rendu compte, elle est en lui comme lui en elle. Son âme d'artiste vibre au rythme de son souffle harmonieux. Ernest Pérochon ne met pas son cher Marais en chantier : il l'exprime aussi naturellement qu'un oiseau dans son chant.

Et c'est pourquoi, bien que nés sur un tout petit coin de terre et d'eau ses livres ont un caractère universel. Le sens de la nature n'est pas donné à tout le monde, mais on la sent partout de la même manière. Les bêtes de Pérochon n'ont pas de pays, ses fleurs sont filles d'un unique soleil, sa sagesse est comprise de tous les enfants.

Ce trait est particulièrement précieux pour nous. Il nous permet d'espérer que cette œuvre, réalisée à l'intention des enfants par un maître du style qui écrit avec l'âme d'un beau paysage de France et un cœur de grand-père, sera un jour, non seulement connue mais utilisée au Canada.

La combinaison de la perfection grammaticale, de l'intérêt du récit et de la moralité de l'enseignement est déjà rare dans toutes les littératures. Quand elle se présente comme un produit spontané de la nature et un témoignage d'amour on n'a pas le droit de l'ignorer.

C. M.

(1) Roman scolaire illustré et expliqué. Chez Delagrave, à Paris.
(2) Avertissement de Tap-Tap à Bilili.
(3) Pagaie en forme de pelle en usage dans le Marais poitevin.



LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constuent le merveilleux.

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons comme par enchantement. De jour en jour votre teint s'éclaircira, vous redeviendrez plus gaie, plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit Sano «A».

◆

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

HEURES DE BUREAU

3 heures à 6 heures
Mercredi et Samedi

LES PRODUITS SANO ENRG
5920 Ave Durocher

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom.....

Votre adresse.....

Prov.....

Coupon d'Abonnement

La Revue Populaire

$2.00 pour 2 ans au Canada seulement

Veuillez trouver ci-joint $2.00 pour un abonnement spécial de 2 ans à *La Revue Populaire.*

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Nos vieilles familles canadiennes

(Suite de la page 58)

HOGUE

M. J. H., Montréal, P.Q.

Un seul colon a fait souche. Donc toutes les familles de votre nom sont apparentées les unes aux autres par des degrés plus ou moins éloignés.

Pierre Hogue, né vers 1645 du mariage de Jean Hogue et de Nicole Dubus, de la paroisse de Notre-Dame de Bellefontaine, diocèse d'Amiens, en Picardie.

Il épousa à Montréal le 10 novembre 1676 Jeanne Théodore, fille de Michel Théodore dit Maçon (Masson) et de Jacqueline Lagrange.

LAVIGNE

Mme J. L., Holyoke, Mass.

Le nom Lavigne est assez répandu parce qu'il y eut plusieurs colon français ayant le surnom attaché avec le nom principal.

En voici la liste à peu près complète :

Bernard dit Langevin, Bidaut dit Lavigne, etc. Bourcier, Brodeur. Doutre, Fily (Philie), Lachaise, Lamy, Levasseur, Nadeau, Poudret (Poutré), Rivard, Saviot, Soucy, Tessier.

Comme vous le voyez par cette liste, il est impossible de comprendre que l'on vous ait dit le contraire.

PILOTTE

Mlle R. P., Québec, P.Q.

Les familles Pilotte proviennent de :

Léonard Pilote, né vers 1620 et marié vers 1650 avec Denise Gauthier à Saint-Nicolas, diocèse de LaRochelle, en ancienne Aunis.

Ils arrivèrent au Canada accompagnés de deux enfants vers 1662.

PLOURDE

M. O. P., Rimouski, P.Q.

L'ancêtre des familles dont les ancêtres ont vécu à la Rivière Ouelle est :

René Plourde, né vers 1660, du mariage de François Plourde et de Jeanne Quevillon, de la paroisse de Saint-Pierre, diocèse de Poitiers et marié le 26 août 1697 à la Rivière Ouelle avec Jeanne-Marguerite Berubé, fille de Damien Berubé et de Jeanne Sauvenier.

POULIOT

M. J. P., Montréal, P.Q.

Trois frères, Antoine, Charles et Pierre Pouliot, natifs du diocèse d'Angoulême (Département de la Charente), se sont mariés et établis au Canada mais un seul a fait souche. Donc toutes les familles de votre nom sont apparentées les unes aux autres par des degrés plus ou moins éloignés : frères et sœurs 1er degré, etc.

La souche est :

Charles Pouillot, charpentier. Né vers 1631, il était le fils de Michel Pouillot et de Jacqueline (aussi appelée Jacquette) Laurens, de la paroisse de Saint-Pierre, diocèse d'Angoulême. Vers 1666 dans une des paroisses de la côte de Beaupré (probablement Château-Richer) l'ancêtre épousait Françoise Meunier. Cette dernière, âgée de tout au plus treize ans et demi à l'époque de son mariage, était la fille de Mathurin Le Mousnier et de Françoise Fafart. Charles Pouillot décéda vers 1699. Sa veuve convola en secondes noces le 26 septembre 1700 avec Jean-Paul Maheu.

Tous les descendants peuvent se réclamer de l'honneur que Mathurin Le Mousnier (source d'une lignée de familles Meunier) et Françoise Fafart ont été les premiers Français mariés à Ville-Marie.

MARCHESSAULT

Mme J. M., Montréal, P.Q.

Le premier colon des familles de ce nom ainsi que d'une lignée de familles du nom de Laramée est :

Jean Marchesseau dit Laramée, né vers 1685, du mariage de Jean Marchesseau et d'Anne Bouthillier, de la paroisse de Saint-Jean, ville de La Rochelle, en Aunis, marié le 10 novembre 1710 à Québec, avec Marie-Madeleine Gatien, fille de Pierre Gatie et de Geneviève Paquet.

VIDRICAIRE

Mme R. V., Outremont, P.Q.

L'ancêtre des familles de votre nom est :

Emannuel Vidreguer dit St-Hilaire. Il naquit vers 1725, du mariage de Jean Vidreguer et de Marie Pousart, de la paroisse de Saint-Hilaire-du-Givet, diocèse de Valencienne, en Hainaut.

Le 1er février 1762 à la Longue-Pointe, district de Montréal, il épousait une Canadienne, Catherine Pepin.

VERIEUL

M. Art. V., Québec, P.Q.

L'ancêtre de votre famille se nomme Nicolas Verieul dit Vidieux, matelot; né vers 1634, de Nicolas Virieul et de Perette Roussel, de la paroisse de Saint-Jacques de Dieppe. Il épousa Marguerite Hyardin vers l'époque où il passa son contrat de mariage, fait par le notaire Aubert en date du 5 octobre 1665 (*La conquête du Canada par les Normands*).

Mères et Jeunes Filles Modernes

par Caroline Duclos

CHAQUE génération se plaint de ne pas être comprise par celle qui la précède et inversement. Il semble, cependant, que de nos jours ces plaintes soient davantage justifiées puisque la guerre d'abord, la crise financière ensuite, ont creusé entre ceux qui étaient adolescents il y a vingt--cinq ans et ceux qui le sont aujourd'hui, un fossé plus profond que celui qui séparait autrefois les parents et les enfants. Pour les uns et les autres, les mots n'ont plus le même sens, ni les actes la même portée. Un grincheux me disait l'autre jour que le charme féminin n'existe plus. C'est du pessimisme fort injuste. Le charme féminin est sorti victorieux de l'épreuve qu'il vient de traverser, comme il a toujours su le faire depuis que le monde est monde. Seulement il a pris une autre forme, une autre couleur, il parle avec une autre voix. Il a évolué. Souvenez-vous des héroïnes romantiques, de leur santé fragile, de leur pâleur distinguée. Comme elles savaient avoir peur et s'évanouir au bon moment ! Elles n'auraient actuellement aucun succès. Je crois même que le jeune athlète moderne ne s'embarrasserait pas à inviter deux fois une compagne de promenade qui perd connaissance, même avec grâce. Il est fort probable que si la parfaite élève du Sacré-Cœur, peinte par René Boylesve dans ce roman plein de fine psychologie qui s'intitule la *Jeune fille bien élevée*, débutait cet hiver dans un salon canadien, elle serait assurée de faire tapisserie.

N'allez pas vous hâter de conclure que je veuille dire par là qu'il n'y a plus de jeunes filles bien élevées. Je ne crois pas être trop sévère en déclarant qu'il y en a moins proportionnellement au nombre toujours grandissant de celles qui veulent faire partie de la bonne société. Mais la grande différence entre la jeune fille d'hier et celle d'aujourd'hui vient surtout du fait que les attributs de la bonne éducation d'alors : réserve, timidité, douceur, esprit de conciliation, soumission aveugle, ne sont plus de mise actuellement et que celle qui les posséderait, dans une large mesure, risquerait fort de passer pour une oie blanche et d'être méprisée par ses contemporains des deux sexes.

•

Comme tout le monde l'a compris, la beauté qui se contente d'être un ornement est presque une valeur morte et les jeunes exigent des qualités plus pratiques. Il faut qu'une jeune fille sache danser, jouer au bridge, au tennis, au golf, qu'elle aille en skis. N'allez pas croire surtout qu'il lui laissera des chances de gagner. Jamais de la vie. Chacun pour soi et c'est à qui déploiera le plus d'adresse. Ne lui parlez pas non plus d'une compagne qui hésite à se jeter à l'eau et qui, lorsqu'elle s'y est enfin décidée, y barbote lamentablement. Il est donc entendu qu'elle doit pouvoir nager comme un poisson. Vous me direz là-dessus : comme les temps sont changés ! Les temps, peut-être, mais non pas l'éternel féminin. Autrefois il cherchait à plaire en se montrant faible et désemparé, en récitant des vers de Musset et, hélas ! de Casimir Delavigne. Plaire, n'est-il pas toujours son but ? Et c'est pour cela que la jeune fille moderne n'hésite pas à se jeter à l'eau, qu'elle trouve tout naturel de jouer au tennis ou au golf en plein soleil, qu'au lieu de réciter des vers elle cite les exploits de Bob Jones, discute des divers concurrents de la coupe Davis et exprime son opinion sur les chances de succès offertes par une valeur minière. Qu'on ne s'y méprenne pas; si la jeunesse n'a pas le goût romantique, si elle cache sa sensibilité au lieu de l'étaler, elle n'est pas pour cela incapable d'un amour sincère et profond. Le goût romantique qui n'était trop souvent qu'un décor d'opéra est disparu, mais le sentiment romantique demeure et c'est encore lui qui tisse les âmes.

C'est ce que les mères ne comprennent pas toujours quand elles se plaignent avec amertume de l'indifférence ou même de la froideur de leur enfant, de son manque d'enthousiasme, quand ce n'est pas de sa complète insensibilité devant ce qui provoquait jadis leurs cris d'admiration. Et ce qui les blesse plus que tout le reste c'est que leur fille n'éprouve pas le moindre besoin de s'épancher. Qu'elles soient patientes, qu'elles s'efforcent d'être compréhensives, L'heure des confidences sonnera un jour. Si elles ont été pour leur enfant une amie à la fois vigilante et discrète, c'est vers elles que se porteront cet aveu d'un premier amour qui est quelquefois en même temps celui d'une première déception. C'est alors qu'elles pourront enfin laisser parler leur tendresse maternelle et qu'elles s'apercevront avec une surprise joyeuse qu'après tout les ressemblances ne manquent pas entre gens du même sang. Au lieu de se sentir vieilles, et comme un peu lointaines, elles revivront une seconde jeunesse, fières des succès de leur fille, partageant les émotions de son début et suivant discrètement le chemin que l'amour a su se faire dans son cœur.

Car il est évident que le rêve de chacune est d'être aimée. Pourtant, dans ce domaine-là aussi on peut signaler des variantes. La plus remarquable est qu'actuellement une jeune fille n'excite plus la jalousie, ni même l'envie, si elle a toute une cour d'admirateurs. Chose curieuse, c'est plutôt le contraire qui arrive. La jeune fille qui se montre prête à sortir avec n'importe qui et qui a la réputation de sauter sur toutes les invitations masculines, passe pour n'avoir ni goût, ni jugement, et pour cela on la dédaigne un peu. Ne croyez-vous pas que c'est là une note excellente en faveur de la jeune génération ?

Si la beauté n'est plus désormais le meilleur atout pour conquérir la popularité, quel est-il ? Je crois sincèrement que c'est le charme dont nous parlions tout à l'heure. Il est indéfinissable de sa nature. C'est un attrait inné et qui semble inconscient chez celui qui le possède. Il n'en est pas moins vrai qu'il se cultive et que tout jeune fille peut avoir pour légitime ambition de plaire en étant charmante. Le charme est fait de naturel, de simplicité, et voilà pourquoi il est en partie inné parce qu'on ne peut pas s'exercer à être naturel. Mais il est fait surtout de sympathie et de compréhension vis-à-vis des autres, et ce sont ces dispositions-là qu'on peut acquérir ou développer.

Quelques correspondantes me demandent mon avis sur les débuts et les débutantes. Je l'ai déjà donné l'an passé à cette place et je n'ai pas changé depuis. Il me semble que l'année du début est fort importante et qu'il est bon qu'une jeune fille se soumette à cette épreuve dans la mesure où la situation sociale et la fortune de ses parents le lui permettent. Ces derniers devront pour cela s'imposer quelques sacrifices qui ne seront pas inutiles puisqu'ils permettront à leur fille de se choisir un groupe d'amis des deux sexes qu'elle continuera de fréquenter à l'avenir. D'ailleurs, je n'encourage personne à faire des dépenses disproportionnées à sa fortune, ni à chercher à jeter de la poudre aux yeux. Tout le monde n'est pas obligé de donner un bal. Il ne faut pas non plus que la présence d'une débutante bouleverse toute une maisonnée, que le père n'ait plus un coin à lui pour lire son journal du soir, ni les frères et sœurs une pièce où ils puissent étudier en paix. Il ne faut pas davantage que le matin tout le monde soit obligé de se marcher sur la tête parce que mademoiselle dort. Un début est chose importante, c'est entendu. On aurait tort, cependant, de croire qu'il doive passer avant le baccalauréat d'un collégien.

•

Après ces quelques conseils aux parents, je dirai à leur fille : Portez une robe blanche le soir de votre premier bal ou, si le blanc vous va trop mal, une robe d'une teinte très claire, très jeune. Ne mettez pas de bijoux voyants comme, par exemple, de longue boucles d'oreilles ou de lourds bracelets, mais un collier ou une broche très simples.

Ayez des égards pour les personnes âgées qui vous reçoivent ou qui viennent chez vous. Si vous avez reçu des fleurs, le soir de votre début, n'attendez pas pour remercier les donateurs. Si vous n'avez pas l'occasion de leur exprimer verbalement votre reconnaissance ce jour-là, écrivez-leur un mot dès le lendemain.

Si vous désirez passer pour bien élevée et créer ainsi une impression favorable, ne traversez pas la salle de bal en vous dandinant ou en vous balançant les bras. Ne parlez pas à tue-tête. Ne riez pas fort, ni d'une manière affectée. Seul un éclat de rire spontané est susceptible de plaire. N'adoptez pas certaines attitudes qui sont de la pose, comme un sourire forcé qui vous donne l'air d'une annonce de pâte dentifrice. N'effectez un genre trop familier avec les jeunes gens. Ne soyez pas pour eux un jouet dont ils s'amusent pendant une soirée et qu'ils dédaignent le lendemain. Ne baissez pas la voix comme pour dire un secret lorsque vous êtes en public. Ne ricanez pas sous aucun prétexte, vous auriez l'air de vous moquer des gens. Enfin, ne vous croyez jamais assez jolie pour que cela puisse vous dispenser d'être polie avec tous et partout.



GELÉE "VASELINE"

● Quand vous avez les pieds fatigués et brûlants, frottez-en les orteils, le cou-de-pied, les chevilles ou les talons couverts d'ampoules avec de la Gelée de Pétrole "Vaseline", qui calme et adoucit, le soir, après vous être lavé les pieds à l'eau chaude. Pots, 15¢, 25¢. Tubes, 25¢.



Vaseline
MARQUE DÉPOSÉE
GELÉE DE PÉTROLE

NOS PHOTOS DES PAGES 32 et 33

•

Nous avons oublié de mentionner, au bas de ces deux pages, que les photographies qui les illustrent sont du Pacifique Canadien, de l'Associated Screen News et de M. J. E. Chabot, photographe de Roberval. Nous nous empressons de réparer cet oubli.

•

Dans *La Revue Populaire* d'août nous offrirons à notre sympathique clientèle, — en plus d'un très beau roman d'amour de Léo Dartey, romancier à la mode, — une nouvelle inédite de Marie Le Franc et une foule d'articles de toutes sortes pour la femme et la jeune fille.

•

Qu'on n'oublie pas notre problème de mots croisés qui vous procure la chance de gagner tout en vous distrayant, un de nos vingt prix mensuels.

•

Aucune autre revue française ne vous procure autant de lecture à un prix aussi modique.

Coupon d'abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Veuillez trouver ci-joint $2.00 pour un abonnement spécial de DEUX ans à LA REVUE POPULAIRE.

(Pour le Canada seulement)

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.

975, rue de Bullion. Montréal, Canada

ENCORE LA MODE

◆

Deux-pièces : Ils sont à nouveau en faveur, ces charmants petits costumes. Nous les aimons, cette saison, formés d'une longue tunique très plate, souvent boutonnée devant et posée sur une simple jupe plissée. Ces ensembles sont extrêmement pratiques et très jeunes; ils conviennent bien aux femmes actives d'aujourd'hui.

Vogue nouvelle de l'imperméable : Vous êtes peut-être de celles qui boudaient ce vêtement, si pratique par ailleurs, parce que froid et désagréable au toucher. Réjouissez-vous : les modéistes présentent actuellement de nouveaux tissus caoutchoutés, très perfectionnés, dont l'envers est enduit d'un apprêt appelé Enverdaim, qui donne l'illusion d'une doublure en daim, par sa tiédeur, son moelleux et son contact agréable.

Bas : Ils doivent être en harmonie avec la toilette. Si vous êtes vêtues de jaune, choisissez des bas dans les teintes rousses et ensoleillées. Avec le bleu turquoise : des ton tendres, noisette ou à peine rosés. Avec toutes les nuances de roses : des tons fumée ou noisette pâle. Avec le blanc, il est une façon simple de résoudre le problème : choisir la couleur dont on voudrait sa peau. Avec le gris, c'est une erreur de porter des bas gris; le beige blond ou doré, l'alezan brûlé sont beaucoup plus jolis. Avec le mauve et le cyclamen, le fumée blond ou marron s'harmonisent délicatement. Avec le noir, tous les tons fumée sont parfaits, mais si vous portez des souliers vernis vous pouvez choisir des bas noisette. En règle générale, toutes les ceintures claires ont tendance à grossir la jambe, tandis que les couleurs plus atténuées, plus transparentes l'amincissent. Un petit conseil : ne vous permettez les coloris un peu excentriques, par exemple, le roux intense, qu'en bas très fins dont la transparence atténue la couleur. La finesse d'un bas est le deuxième facteur de son élégance. Pour l'après-midi et surtout pour le soir il est joli de porter un bas transparent qui a l'air fragile et délicat. Mais le bas très fin devient une faute de goût avec un costume de sport et de solides souliers plats. Il convient alors d'adopter le bas de soie dit de marche, moins transparent et plus raisonnable.

Boutonnière : Des fleurs encore ! Profitons-en, c'est une fantaisie qui passera, bien qu'elle soit charmante. Ornez donc votre boutonnière de la touffe de coucous, de pâquerettes, de tendres myosotis que l'on vous offre . . .

Originalité : Il faut très peu de chose pour donner à une toilette une note originale, un cachet personnel. Il suffit d'un motif soulignant une découpe, accentuant un mouvement, ou bien décorant avec goût une poche ou un revers. Sur un tissu foncé, vous pouvez poser une soutache de ton clair, une soutache foncée. Il est possible aussi de combiner plusieurs tons choisis parmi les coloris à la mode et d'obtenir des effets ravissants.

Rajeunissez votre chapeau : Par chance, la forme de ce feutre noir que vous portiez cet hiver est toujours de mode. Mais tout de même vous l'avez bien porté, votre chapeau, et vous aimeriez lui donner un aspect nouveau. C'est facile : bordez-le de satin ciré et appliquez sur la calotte des motifs découpés de même satin : vous aurez un chapeau neuf !

LES GAGNANTS DES MOTS CROISES

DE JUIN

Mme LEON BEAUCHEMIN, Matane, P. Q.
Mme HERTEL O'BREADY, 22a Aberdeen, Sherbrooke, P. Q.
Mme OSCAR HOULE, 615 Laviolette, Trois-Rivières
Mlle BERTHE RIOUX, 158 Lafontaine, Rivière-du-Loup, Centre, P. Qué.
Mme RENE CHARBONNEAU, Hawkesbury, Ont.
Mlle JULIETTE MORISSET, 337 rue Chapel, Ottawa, Ont.
Mme EMILE GRAVEL, 68 rue Lorne, St-Lambert, Qué.
Mme CECILE ROCHON, 4356 Papineau, Montréal, P. Q.
Mlle M.-JEANNE GAGNON, 3042 Blvd. Lasalle, Verdun
Mlle YVETTE BOUCHARD, 1453 rue Davidson, Hochelaga, Montréal.
Mlle LUCIENNE BIDEGARE, 7 Ave. Tourangeau, Ville de Québec
M. J. E. VILLENEUVE, Tadoussac, Co. Saguenay, Qué.
Mlle E. GAILLARDE, a/s Audette et O'Brien, 465, rue St-Jean, Montréal
Mlle NORMA LAVIOLETTE, Notre-Dame-du-Lac, Co. Témiscouata, P. Q.
M. L. BERTRAND, Hôtel Bilodeau, St-Donat de Montcalm, P. Q.
Mlle LAURETTE TREMBLAY, 165, rue Racine, Chicoutimi P. Q.
Mlle MARCELLE BUSSIERE, 99, rue Châteauguay, Québec, P. Q.
Mlle LUCIENNE CARON, 155, Christophe-Colomb, Québec, P. Q.
M. J.-A. DUSSAULT, L'Annonciation, Co. Labelle
M. LAURENT-PAUL PELLETIER, 286 St-Alphonse, Thetford Mines, Qué.

COMMENT AIDER SON MARI

(*Suite de la page* 30)

Regardez la situation bien en face, inscrivez ce dont vous pouvez disposer et organisez votre train de vie en conséquence. Rien n'est grave, dans les débuts de la vie à deux, comme de bâtir un budget. Il faut toujours, à ce moment-là, sacrifier quelques-uns de ses goûts et une partie de ses espérances ; il faut se faire des concessions mutuelles. Et souvent, les querelles et les mésententes risquent de naître à ces heures, devant le livre de comptes et les additions plusieurs fois refaites.

Faut-il que ce soit l'un des deux conjoints qui tienne seul les comptes ? Est-ce une manière de supprimer les discussions que de remettre à l'un des deux le pouvoir absolu ? Je ne le crois pas, car cette méthode offrirait des dangers. Il faut donc établir à deux un budget approximatif. Ensuite, la femme inscrira les dépenses. Le mari examinera le livre de comptes à la fin de chaque mois, fera ou vérifiera les additions. Ai-je besoin d'ajouter que, là non plus, aucune substitution ne doit être faite. Rien n'est plus difficile à soutenir qu'un mensonge et le plus insignifiant d'entre eux peut avoir des conséquences désastreuses pour la bonne entente d'un jeune ménage. En outre, aucune dépense exceptionnelle et considérable ne sera décidée sans le consentement des deux intéressés.

Tous, nous avons nos grandes dépenses et nos petites économies. Elles diffèrent autant que le caractère, les goûts et l'éducation première de chacun. Il faut s'efforcer de se comprendre et savoir faire la part des choses. C'est ainsi qu'un mari ne doit pas protester devant le nombre de robes que sa femme s'achète, mais seulement devant leur prix global, le nombre de ces robes devant nécessairement dépasser celui de ses complets. De son côté, une femme doit comprendre que son mari a, plus qu'elle, besoin d'argent de poche. Elle ne doit pas s'objecter à certains délassements, parfois coûteux : golf, équitation, bridge, qui sont sa manière à lui d'oublier le tracas des affaires. Si une femme faisait preuve à l'égard de son mari de l'indulgence qu'elle témoignera plus tard à son grand fils, bien des querelles de ménage seraient ainsi évitées. ,

Disons en terminant que, s'il est bon, et parfois nécessaire, de stimuler l'ambition de son mari en exigeant de lui davantage, c'est aussi une méthode qui peut devenir dangereuse. Les soucis d'argent sont propres à développer une foule de maladies et s'attaquent surtout au cœur. Mais, ce qui est plus grave encore, un homme aux abois peut commettre certaines indélicatesses et, disons-le carrément, certaines malhonnêtetés qui sont irréparables.

PRECEPTES DE SANTE ET DE BEAUTE

◆

1° Huit heures de sommeil chaque nuit, dans une chambre dont les fenêtres restent ouvertes.
2° Dix minutes d'exercice physique chaque matin. Portez un costume de bain et un chandail au besoin, mais ouvrez la fenêtre.
3° Le grand air. La marche le plus souvent possible. Evitez de monter en auto ou en tramway.
4° Prenez une nourriture saine et variée, comprenant des légumes frais et des fruits, beaucoup de lait. N'abusez pas du thé, ni du café, encore moins des cocktails qui vous feront vite perdre votre santé et votre beauté.
5° N'oubliez pas qu'il faut être raisonnable en toutes choses. L'exercice est essentiel, mais l'excès peut être dangereux. De même une diète trop radicale, si vous voulez maigrir peut amener des complications graves.
6° Embellissez-vous, si vous le jugez nécessaire, mais ne vous transformez pas complètement. Restez fidèle à votre type.
7° Soyez calme. Ne vous tracassez pas des petites choses, si vous voulez rester belles. Le sourire habituel remplace avantageusement les traitements des salons de beauté.

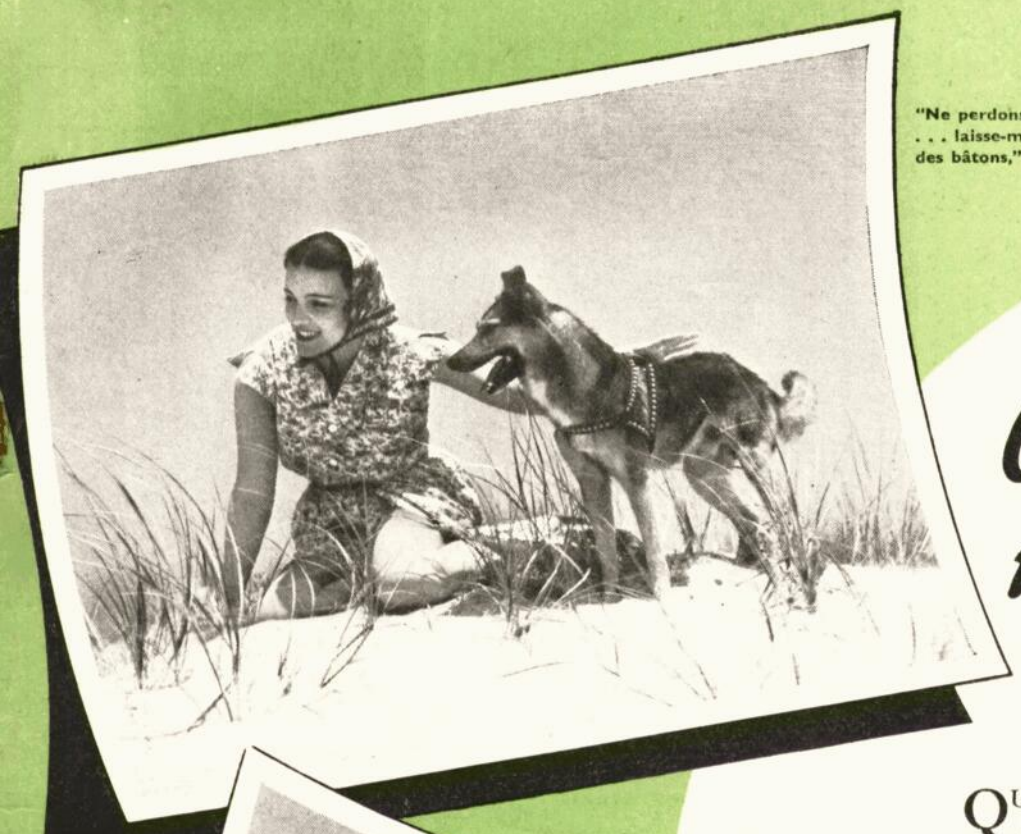
POUR CONSERVER DE BELLES DENTS

Il est fort peu de gens qui brossent leurs dents convenablement. Si vous les observez, vous voyez qu'ils les brossent horizontalement, ou verticalement, mais vous en voyez très peut qui prennent le soin de tourner en rond autour des dents. Bien entendu, on ne peut pas brosser dent par dent. Il faut quand même décrire de tout petits cercles avec la brosse, sur les dents de la mâchoire supérieure d'abord, et de la mâchoire inférieure ensuite. Il faut, en somme, pour bien nettoyer ses dents, imiter le geste que font les hommes avec le blaireau pour savonner leur visage avant de se raser.

C'est au collet de la dent, c'est-à-dire à l'endroit où celle-ci sort de la gencive, que s'accumulent les impuretés. C'est donc là que devra porter tout l'effort du brossage. Il ne doit pas être trop énergique. Cela ne sert à rien de faire saigner la gencive, mais il faut qu'il soit suffisamment appuyé pour que le nettoyage soit parfait. Il faut qu'on sente les poils de la brosse pénétrer entre les dents.

La brosse à dents doit être soigneusement choisie. Il faut qu'elle ne soit pas trop longue et que les poils soient suffisamment fermes. Il faut laver sa brosse à dents à l'eau et au savon après s'en être servi et la plonger dans de l'eau dentifrice. Il faut aussi que la brosse soit préservée des poussières extérieures, c'est pourquoi on doit la conserver dans un tube, qui sera lui-même fréquemment lavé.

Les dentifrices jouent un grand rôle dans le soin des dents. On ne peut avoir les dents blanches, si on les lave seulement à l'eau et au savon. Lequel choisir ? Nous vous répondrons : essayez, cherchez et gardez celui qui vous plaira le mieux, celui qui blanchira le mieux vos dents, celui qui vous sera le plus agréable. Il vous faut une poudre ou une pâte pour brosser vos dents; ensuite, une eau dentifrice pour parfumer et rendre active votre eau de rinçage.



"Ne perdons pas de temps . . . laisse-moi courir après des bâtons," dit Fido . . .

Chaque instantané ne saisit qu'un moment—saisissez aussi les autres

QUAND il se passe quelque chose, n'importe quel petit épisode est interessant — prenez toute une série d'instantanés les uns après les autres. C'est le moyen d'avoir une histoire racontée en instantanés . . .

Et pour prendre des instantanés encore plus naturels et plus vivants qu'auparavant, suivez simplement vos sujets — personnes ou animaux — avec votre appareil. Clic, clac, clic — à peu près aussi vite que vous pouvez dérouler le film. Chaque instantané prend une expression et une position différentes. Toutes d'un naturel charmant.

Aujourd'hui, les instantanés vraiment beaux sont pris de cette façon.

Prenez aujourd'hui les instantanés que vous voudrez demain

Essayez cette méthode moderne—vous serez surpris de votre habileté.

• • •

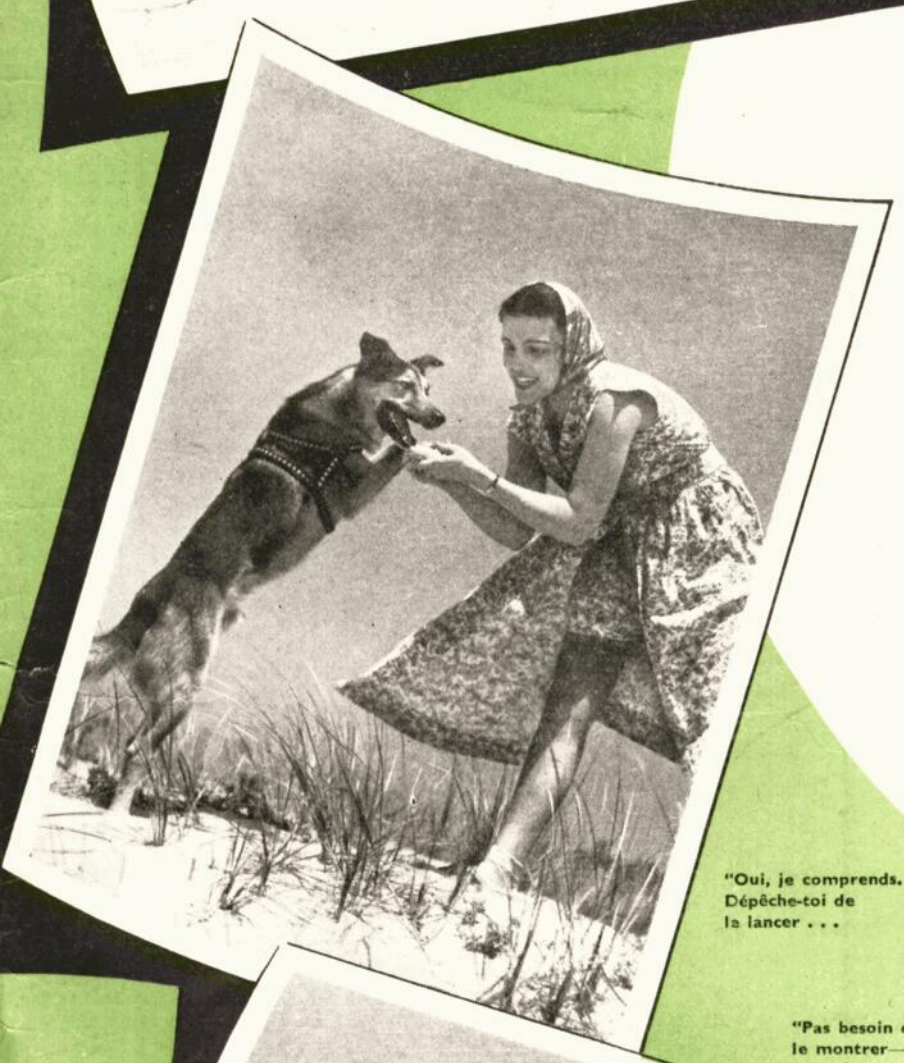
Que vous soyez un expert on non—si vous prenez des photos à n'importe quel moment de la journée—employez le Film Verichrome Kodak et vous serez plus sûr des résultats. Recouvert d'une double couche, d'après un procédé spécial, ce film atténue les petites erreurs de pose — augmente votre habileté à prendre des photos claires et nettes.

Rien n'est "tout aussi bon." Soyez prudent. Employez-le toujours. Au Canada, KODAK est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

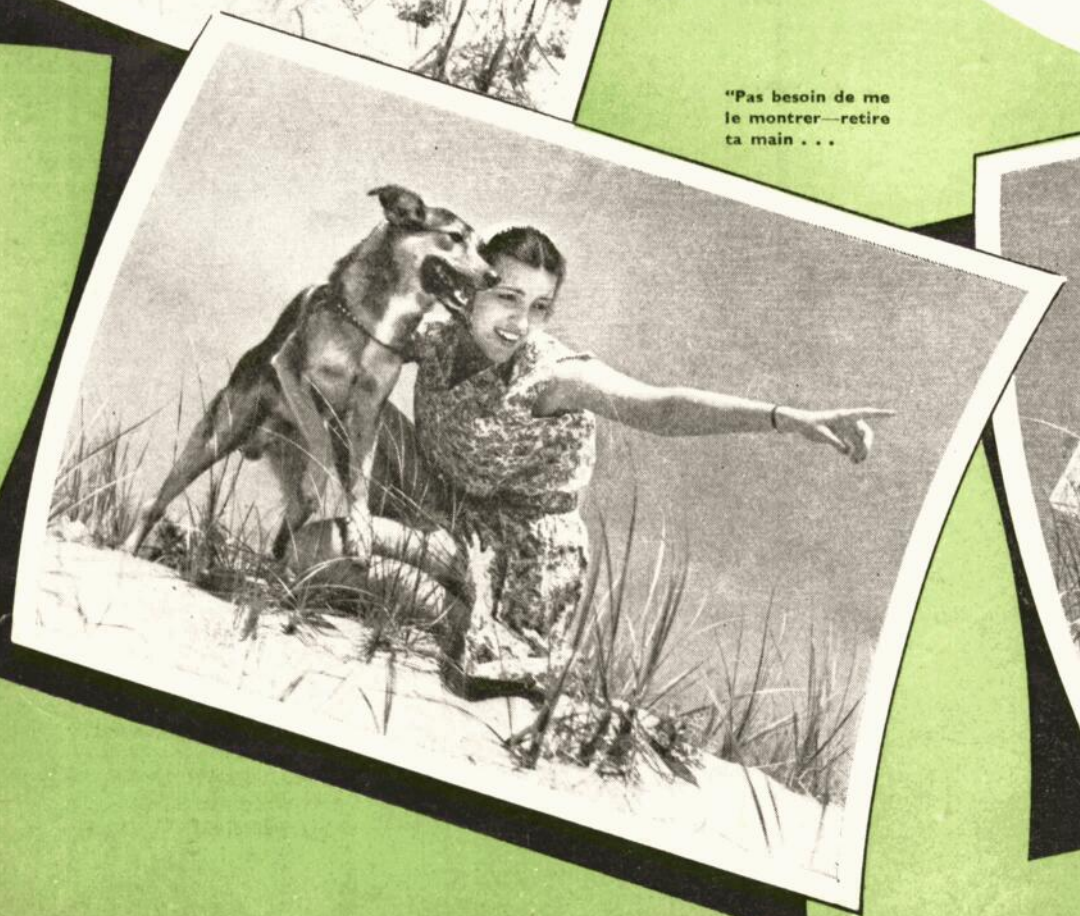
N'acceptez rien autre que le film dont la boite porte la marque déposée **KODAK.**



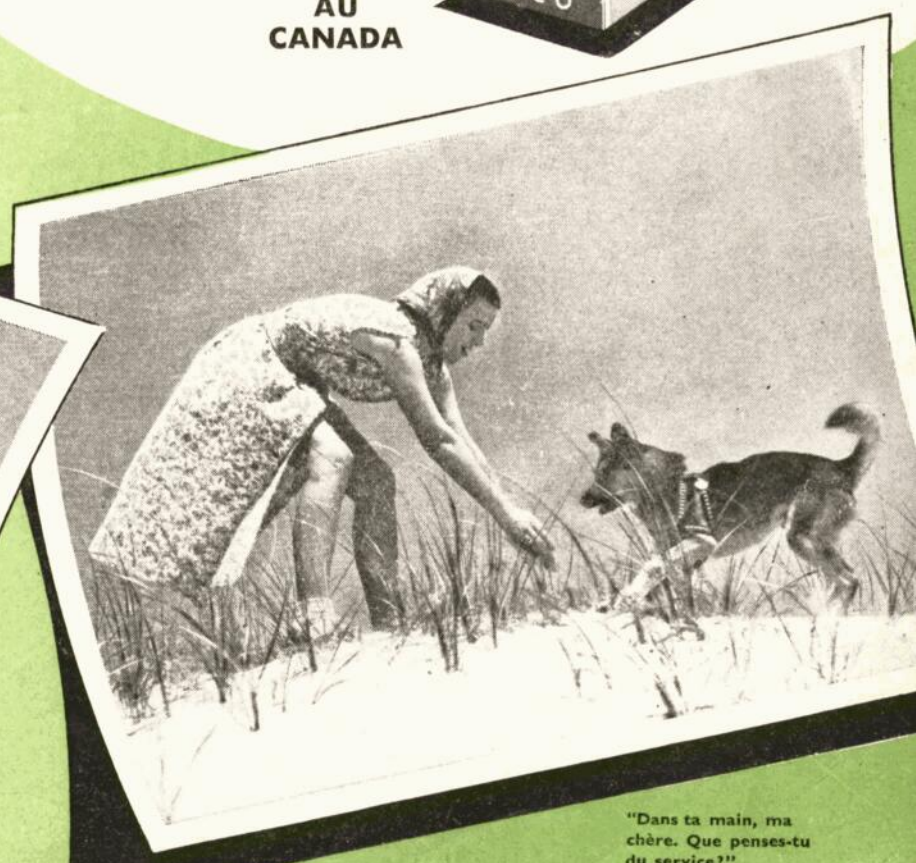
FAIT AU CANADA



"Oui, je comprends. Dépêche-toi de la lancer . . .



"Pas besoin de me le montrer—retire ta main . . .



"Dans ta main, ma chère. Que penses-tu du service?"

Une source de pure satisfaction

~la BLACK HORSE est bue par plus de gens que toute autre bière en bouteille

La Bière Black Horse n'est pas tout simplement une bière. C'est un breuvage d'un genre particulier, possédant un caractère qui lui est propre . . . un breuvage délicieux, substantiel et reconstituant . . . clair comme du cristal. Chaque goutte symbolise de glorieuses traditions . . . rappelle les générations qui se sont donné pour mission de bien servir ceux qui connaissent la bonne bière. Comme source de *pure satisfaction,* il n'y a rien comme la Bière Black Horse. Demandez-la toujours !

